

LES
JOURS
DU SOLEIL ■ NOUVELLES
PAR URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

Les jours de soleil: nouvelles par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié pour la première fois en 1862. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte. Si le texte de ce roman suit l'ordre original, la table des matières a été quelque peu réaménagée.

[NdÉ = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.
Ebook Samizdat 2015

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**
(CS Lewis — *Some Thoughts* — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**
(John Baillie — *What is Christian Civilisation?* — 1945)



FRANK OLIVIER

TABLE DES MATIÈRES

Soleil de mai 1

LE RÉGISSEUR ET LE CAPITAINE 6

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier	7
Chapitre II	11
Chapitre III	14
Chapitre IV	18
Chapitre V	21
Chapitre VI	26
Chapitre VII	29

SECONDE PARTIE

Chapitre VIII	34
Chapitre IX	38
Chapitre X	41
Chapitre XI	45
Chapitre XII	49
Chapitre XIII	52
Chapitre XIV	56
Chapitre XV	58
Chapitre XVI	62
Chapitre XVII	65
Chapitre XVIII	69
Chapitre Dernier	71

LE COUTELIER	73
I	74
Étranger	
II	78
Les habitants du plateau	
III	82
Bastian	
IV	86
Dispositions transitoires	
V	88
Rumeurs diverses	
VI	91
Une parenthèse d'auteur, ou des couteaux! des couteaux!	
VII	94
Un cousin ombrageux	
VIII	97
Un couteau pour prétexte	
IX	100
Une tout autre visite	
X	104
Hospitalité	
XI	107
Une démarche paternelle	
XII	110
Le voile se soulève	
XIII	114
Ce que dit Bastian	
XIV	117
Bonheur et bonheur	
 UNE VIE MANQUÉE	 121

NOUVELLE VILLAGEOISE***PREMIÈRE PARTIE***

Chapitre premier	122
Chapitre II	127
Chapitre III	132
Chapitre IV	136

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre V	140
Chapitre VI	145
Chapitre VII	148
Chapitre VIII	152
Chapitre IX	155

TROISIÈME PARTIE

Chapitre X	158
Chapitre XI	163
Chapitre XII	166
Chapitre XIII	171

QUATRIÈME PARTIE

Chapitre XIV	175
Chapitre XV	179
Chapitre XVI	185
Halte à l'ombre	189

SOLEIL DE MAI

Mon char s'est arrêté sur de vertes collines.



Il est, dans ce monde, un petit coin de terre inconnu des voyageurs, éloigné des villes brûlantes ou affairées. Aucune grande route ne le traverse, aucun chemin de fer n'a tranché ses collines, n'a rempli de terre son vallon, n'a emprisonné l'onde fraîche et limpide qui gazouille en août et bouillonne en flots d'argent sous le vert feuillage du mois de mai. Les maisons n'ont aucune apparence de richesse; les unes sont d'un gris bleu, avec de grands noyers qui recouvrent un pan de toit; d'autres sont blanches et s'élèvent au milieu de rustiques jardins; il y en a de toutes vieilles, d'un gris sombre, avec des lierres qui en tapissent les murs. Ici, se trouve la demeure du propriétaire dont les caves et les greniers se remplissent chaque année, et, tout à côté, la chaumière de l'ouvrier. De château, de haute et fière tour, point. Encore moins, s'il est possible, d'élégantes villas modernes, ou de ces vastes carcasses connues sous le nom d'hôtels, avec leurs façades badigeonnées, leurs péristyles à colonnes de fer creux, leurs immenses salles et les logements occupés par des centaines de voyageurs. — Ici, la famille; ici, le cultivateur; ici, les belles fontaines, le bruit de l'eau courante, le murmure du vent, l'herbe fraîche, le chant des oiseaux, le splendide soleil, le ciel tout ouvert.

Le village se compose d'une soixantaine de maisons en pierre; les toits sont couverts de tuiles et présentent des formes très variées. Toutes ces habitations sont assises sur le couronnement d'une colline, mais l'espace n'y est point rétréci et la circulation reste libre en tout temps. Au milieu du village est une place publique, où les hommes jouent aux boules, et où les femmes tendent les cordeaux à lessive.

Un vallon tout fleuri sur une de ses pentes, court gaîment dans la

direction du sud-ouest ; il s'abaisse peu à peu à mesure qu'il descend, et finit par rejoindre la plaine et se mêler avec elle.

Au village, quelques maisonnettes se dressent dans les vergers, au bord de la pente. Ce sont les mieux placées. Outre le voisinage du ruisseau, la vue reposante d'une verte prairie qui s'étend de l'autre côté, elles ont encore l'avantage d'être à l'abri des vents du nord. Allons nous asseoir un moment dans un de leurs jardins en terrasses.

Voici, tout près de nous — car on peut les toucher avec la main, — des pruniers en fleurs, des poiriers éblouissants. Les pommiers reinettes ont déjà des feuilles, tandis que les capendus, plus lents à fleurir, ne montrent que de petits bourgeons rosés. La sève descendante brunit le couronnement des grands noyers, dont les branches basses sont encore endormies. L'herbe longue et drue fléchit sous son propre poids. Le geai babillard va et vient d'un arbre à l'autre : il est joyeux, car le printemps est arrivé. Les étourneaux roulent dans les airs, par couples heureux ; les fauvettes commencent à chanter, et le mâle de la sitelle fait entendre son actif roulement, en réponse au cri langoureux de sa compagne.

De l'autre côté du vallon, une lisière de hêtres et de mélèzes étend son rideau vert au bord supérieur de la prairie. Plus tard, les chênes et les châtaigniers viendront y mêler leur feuillage résistant. Au fond du vallon, le ruisseau coule à pleins bords, rapide, après s'être échappé d'une gorge profonde, creusée tout exprès pour lui par la nature, dans les flancs du Jura voisin.

Une échappée du Léman s'aperçoit au loin, et, par delà ses ondes bleues, s'élèvent de nouvelles collines. Plus haut, les montagnes s'échancrent à droite et à gauche, pour nous laisser voir le Mont-Blanc jusqu'à ses assises inférieures. De la place où j'écris ces lignes, je reconnais bien les proportions colossales du chapeau de Napoléon. Le géant, couché sur le dos, regarde le ciel à l'orient. Repose-toi, grande ombre !

Voici de petits oiseaux : pinson sur les branches d'espaliers ou sur le sable ; rouge-gorge dans un alaterne ; rossignol de muraille hochant sa queue sur le rebord d'une latte ; mésange hardie au bec noir.

Descendons au rucher.

Les abeilles ont triomphé d'un long hiver, mais non sans pertes sensibles. Quelques ruches en bois ont péri, malgré les rayons de miel soudés à des bâtons triangulaires. Une bonne ruche en paille, avec sa cape mobile, est encore celle qui convient le mieux à nos abeilles et à notre climat. Aujourd'hui, comme les diligentes bêtes s'en donnent à cœur joie ! Il a plu hier ; les fleurs sont riches ce matin. Au bout de peu d'instantes les ouvrières reviennent chargées. D'autres vont

pomper de l'eau à la rigole voisine, pour pétrir la bouillie de leur couvain ; et du rucher, vaste fabrique d'insectes en ce moment, s'échappe une odeur résineuse qui se mêle aux parfums des arbres dont il est couronné. Dans un mois, quel bourdonnement général, quels bruits de vie au milieu de ces vingt-deux ruches !

Par le plus beau soleil du dix mai, allons voir un peu la montagne voisine. À la lisière inférieure et jusqu'à mi-côte, les bois sont feuillés : ici, une touffe de hêtres montrent toutes leurs feuilles épanouies ; là, c'est un érable duret en fleurs d'un jaune pâle ; les lierres se traînent sur le sol ou grimpent à de grandes hauteurs. Peu à peu la verdure diminue, enfin elle cesse pour ne laisser voir que des bourgeons légèrement gonflés. Les versants supérieurs sont encore couverts de neige ; le vent qui m'en arrive est presque glacé. Arrêtons-nous dans ce village escarpé. Les auberges sont paisibles ; au lieu de coups frappés sur les tables pour appeler l'hôte et sa bouteille, on entend le marteau du forgeron préparant un fer à cheval. La hache résonne aussi dans les forêts voisines. Les femmes travaillent au soleil, assises devant leurs maisons.

Continuant ma promenade, je découvre bientôt des pentes gazonnées, couvertes de petites gentianes bleues. J'enlève de belles touffes de ces charmantes fleurs avec leurs mottes de gazon, puis je les enveloppe dans une feuille détachée de mon cahier. Le lac Léman s'étend à mes pieds dans toute sa longueur ; pas un souffle n'en vient rider la surface ; et, là-haut, plus grands encore que vus d'en bas, sont les *versants français* des Alpes de la Savoie. C'est du moins le nom qu'on leur a donné dernièrement. Mais quel que soit le pouvoir humain auquel vous soyez soumis, rochers terrestres ! au-dessus de vous et des hommes, conquérants ou simples possesseurs du sol, règne le vrai, le seul souverain des cieus et de la terre. C'est en lui qu'est ma confiance, et non dans vos boulevards.

Les sapins, toujours verts, toujours beaux, prennent une teinte de vie nouvelle : leurs aiguilles sont brillantes et moins rudes au toucher. Adieu, montagne ! je redescends au vallon. Bientôt tes gazons, si doux aujourd'hui, seront une prairie embaumée. Je reviendrai vous voir, s'il plaît à Dieu.

Que fait-on chez nous à la plaine, en cette saison ? — On sème le chanvre. Autrefois, la *chenevière* ne changeait presque jamais de place. C'était un carré de terre noire, engraisnée à profusion chaque année. Il avait son nom dans les cadastres et sur les plans. Aujourd'hui, le cultivateur, plus judicieux que ses devanciers, fait succéder à ses récoltes de chanvre, d'autres récoltes moins chanceuses et qui profitent du bon état de ce terrain. En alternant avec des semences de

familles différentes, le chanvre est meilleur, plus égal et plus fort, sinon plus haut, que si la plante se reproduisait toujours à la même place. Pour qu'elle réussisse, il n'est plus indispensable de manger aujourd'hui le plus gros des saucissons pendus à la cheminée.

On fait l'écorce des jeunes chênes, dans les taillis en coupes réglées. C'est ici une industrie dont les proportions tendent à augmenter. Avec nos chemins de fer et nos mille moyens de locomotion, il semblerait que les populations devraient user moins de chaussures qu'autrefois. Et c'est le contraire qui a lieu. Mais il faut dire aussi qu'un luxe tout nouveau sous ce rapport, s'est introduit dans les campagnes comme partout ailleurs ; et il faut beaucoup de tan pour toutes ces bottines vernies, cirées, brunies, rayées, maroquinées, à élastiques ou à lacets, lesquelles donnent de l'élégance au pied le plus lourd, mais, en fin de compte, durent très peu. Ô souliers *de foires*, à larges *braquets* cloués sur du fer blanc, qu'êtes-vous devenus ? Ce n'est pas, au moins, que je vous regrette, car il me souvient encore des atroces douleurs que vous causiez à la cheville du pied, quand vous l'aviez suffisamment écorchée et meurtrie des deux côtés.

Le mois de mai serait pour nous un temps de repos assez long, si le campagnard intelligent et actif n'avait toujours sous la main quelque occupation. Les vignes sont cultivées ; et jusqu'à ce qu'on reprenne le fossoir pour donner la seconde culture, ou que les effeuilleuses viennent passer leurs petits doigts souples dans les bourgeons des ceps, on ne voit guère d'ouvriers sur les coteaux. Quelques jours suffisent pour les plantations nouvelles. Les pommes de terre et les betteraves commencent à lever. — Dans les prairies artificielles, après une journée de chaude pluie, on sème le gypse pour aider au développement rapide du trèfle et du sainfoin. S'il fait quelques éclairs suivis de tonnerres, des femmes se dépêchent d'aller à la quête des morilles noires, sous les sapins et le long des courants d'eau.

Celui qui possède un établi de menuisier, ou simplement un banc-d'âne¹, prépare des manches d'outils, remet des dents à ses râtaeux, raccommode ses fourches. Il est même des cultivateurs qui, charpentiers et maçons pour leur propre compte, profitent des jours inoccupés aux champs, pour nettoyer leurs toits, remplacer les tuiles cassées, regarnir les chaperons déjoints par les gelées. Et les journées s'écoulent, l'herbe grandit, la vigne appelle son monde. Plus

1 - [NdÉ] Le banc d'âne est un petit banc en bois grossier comportant un levier actionné par le pied et servant à tenir fermement des pièces de bois que l'on veut dégrossir. Il est utilisé en menuiserie, en boissellerie, ainsi qu'à la ferme où il permet de dégauchir, appointir les échelas, les manches d'outils et les petits piquets.

d'habit sur le dos pendant le jour ; plus de gilet ni de cravate. Une ceinture et les bras nus. Voici une faux, mon brave, et une excellente *molette* : tu connais ma jeune esparcette² de l'Essert ; elle défleurit : va donc et commence du côté de bise. Écoute ; n'oublie pas ce baril de vin rouge mêlé d'eau, car je sais que la faux altère autant que le battage donne d'appétit...

Comme les autres, je travaille de mes mains. Un peu au jardin, un peu ici, un peu là. Puis, quand vient le soir, ô flâneurs des rues ! piliers d'estaminets ! si vous saviez comme on se régale d'un morceau de pain, d'un verre de vin et même d'une tasse de thé fortifiant qui vous délasse ! La nuit se passe à dormir d'un somme, et le lendemain vous reprenez l'humble travail de la journée, sans fatigue ni langueur.

Voilà ce qu'offre la vie des champs. Elle est bonne, saine, selon le dessein du Créateur. Pour l'aimer, pour en jouir, il faut déposer sur le seuil d'une rustique demeure l'ambition, l'amour de l'argent, cette lèpre de notre époque. Il faut savoir se contenter de peu en fait de jouissances mondaines, et mettre son cœur aux biens impérissables de l'âme et du ciel. Il faut repousser le matérialisme, sous quelque forme qu'il se présente ; mais tendre la main à la vie intellectuelle, aux lectures saines et attrayantes en même temps ; — fuir ces feuilletons empoisonnés que tant de journaux et de libraires répandent dans nos campagnes

Ô homme ! qui que tu sois, veux-tu être heureux ? sois humble, modeste, reconnaissant. Avant tout sois chrétien, car tu as une âme immortelle.

2 - [NdÉ] L'esparcette (ou sainfoin) est une plante herbacée de la famille des Fabacées. Ces plantes hautement nutritifs étaient autrefois un fourrage important pour les chevaux de trait, et constituent toujours pour les abeilles une excellente source de nectar (pour la production de miel) et de pollen.

LE RÉGISSEUR ET
LE CAPITAINE
PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER



Le soleil, déjà bien élevé — car on était à l'époque des grands jours, — versait la chaleur avec profusion sur les coteaux de vignes inclinés au sud-est. Les maisons en terrasses des petits villages montraient au loin leurs murs blancs, leurs étroites fenêtres entourées de treilles et, par ci, par là, quelque toit de forme bizarre, faisant contraste avec le reste des habitations. De loin en loin, on voyait aussi briller aux rayons du soleil, de riches demeures, bien établies sur les replats du terrain, ou fortement plantées sur le haut des collines, ou, mieux encore, bâties près de la route au bord de laquelle finissait en bas le vignoble. Quelques-unes de ces dernières avaient toutes leurs portes, contrevents et bois extérieurs, peints en rouge avec des encadrements noirs. De beaux noyers les entouraient, et même il n'était pas rare qu'elles eussent dans leur voisinage immédiat un verger arrosé, garni d'arbres fruitiers. Au-dessous de la route commençait la plaine, avec ses riches cultures et ses prés verts.

Entre deux villages, un petit temple était construit à l'écart, au milieu des vignes, de façon à ce que les habitants de la paroisse n'eussent que la moitié du chemin à parcourir de chaque côté, pour y arriver.

Au moment où commence cette histoire — un dimanche matin, vers les neuf heures —, les deux petites cloches du temple invitaient les fidèles à se rendre au culte public. Leurs sons clairs animaient joyeusement la contrée, et l'on voyait dans les sentiers aboutissant à la maison de Dieu, accourir de toutes parts des familles entières de vigneron, des messieurs et des dames, des vieillards et des jeunes gens, tous à pied, car aucun chemin carrossable n'avait été construit jusqu'aux abords de la petite église. À mesure que les gens arrivaient, ils prenaient place en silence, chacun sur le banc dont il avait l'usage. Telle campagne possédait la jouissance d'un long banc à

dossier, fermé par une petite porte à loquet et divisé à l'intérieur en stalles ou compartiments destinés à une seule personne. Telle famille de propriétaires campagnards avait aussi ses places marquées, le long des murs. En face de la chaire, un massif de bancs en gradins appartenait tout entier au château : places réservées au seigneur du fief et à sa famille ; place du receveur ou de *l'économe* comme on disait alors ; place du chasseur ; places des fermiers ; places des vigneron ; places des domestiques. L'organisation ecclésiastique de cette époque, basée sur des notions d'ordre très estimables sans doute à divers égards, faisait, d'un autre côté, bon marché du grand principe vital de l'Église, je veux dire de la *liberté*. Chacun, en 1760, devait s'astreindre aux règles établies pour les grandes choses comme pour les plus petits détails du culte, et malheur à quiconque eût refusé de s'y ranger !

Les cloches cessèrent de sonner au moment où le pasteur entra dans le temple ; il salua gravement l'assemblée et se dirigea d'un pas lent et mesuré, vers un petit fauteuil placé au bas de l'escalier de la chaire. Le régent se leva de sa place et monta en chaire pour lire le décalogue. L'assemblée entendit ensuite, de la bouche du pasteur, la prière liturgique de la confession des péchés, puis elle chanta deux versets d'un psaume. Après cela, il y eut de nouvelles prières, le sermon proprement dit, un second chant de psaume, et enfin les prières générales par lesquelles se terminent encore aujourd'hui la plupart des offices des cultes nationaux réformés. La bénédiction étant donnée, chacun reprit le chemin de sa maison.

Les ménagères avaient hâte de rentrer chez elles pour achever le dîner laissé seul sur le feu ou à la garde des enfants ; aussi les voyait-on descendre plus vite que les hommes, et même couper au droit dans les vignes, par quelque petit sentier aboutissant à la porte de leur jardin. Moins pressés de toutes manières, les hommes s'attendaient les uns les autres, soit pour marcher à la file ou deux à deux, soit pour causer du sermon et de l'état des récoltes. Trois personnes seulement restèrent en arrière : c'étaient le pasteur, occupé à ôter sa robe dans la sacristie ; un grand monsieur à moustaches noires qui se promenait devant le temple, et le régent, dont la charge était de fermer la porte à clef. Ce dernier était un jeune homme de trente ans, d'une taille moyenne, blond, mais d'un teint solide et les formes bien proportionnées. Il portait un habit noisette à revers, garni d'un seul rang de grands boutons d'acier à facettes brillantes, un gilet noir, des culottes et des bas de la même couleur. Le pasteur causa un moment avec lui, puis, s'en allant d'un autre côté, il le laissa seul avec le grand monsieur à moustaches, lequel paraissait vouloir cheminer avec le maître

d'école en rentrant au village.

— M. Bérod, dit-il au régent, je vous ai attendu pour vous demander un conseil et un service, si cela est possible.

— Prêt à vous rendre mes devoirs, Monsieur le capitaine.

— Voici ce que c'est : je repars demain pour le régiment, et je voudrais laisser les affaires de ma maison et de mon domaine aux soins d'un honnête homme. L'ancien régisseur est mort, comme vous le savez ; il me faudrait quelqu'un sur qui je pusse compter pour surveiller mon vigneron, recevoir la récolte et régler les comptes. Si vous pouvez m'indiquer une personne capable, qui veuille se charger de ces soins, y compris ceux de la ferme, je vous serai bien obligé. Vous connaissez les gens du village mieux que moi, qui suis presque toujours absent. À qui pensez-vous que je puisse confier la gestion de mon domaine ? Comptez sur mon entière discrétion, M. Bérod.

— Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, Monsieur le capitaine, mais, en vérité, je suis très embarrassé pour vous désigner une personne du village. Un vigneron ne peut vous convenir ; les propriétaires riches ne voudront pas accepter les fonctions de régisseur, du moins c'est peu probable ; les ménages pauvres ne seraient pas entourés de la considération nécessaire et manqueraient d'autorité morale auprès de vos gens : je crois, Monsieur, que vous ne trouverez pas ici ce qu'il vous faut.

Le maître d'école, tout en répondant ainsi d'une manière lente et comme s'il conversait presque avec lui-même, réglait son pas sur celui de son grand compagnon, mais sans lever les yeux sur ce dernier.

— M. Bérod, il me vient une pensée : si vous essayiez vous-même de gérer mes affaires ? Vous n'avez pas l'habitude des régies, mais vous la prendriez bien vite, j'en suis persuadé. Je donnais 200 livres à Finnaz ; je porterai le traitement à 250 pour vous, ceci entre nous. Vos fonctions de régent vous laisseront le temps nécessaire ; d'ailleurs, pendant les congés des vendanges, vous vous occupez également de partissage au château de Rèle. Vous gagneriez davantage en vous occupant de ma cave et du reste de mon administration.

— Monsieur le capitaine, je vous remercie beaucoup de votre bonté à mon égard et de votre confiance. J'accepte, pour une année, à titre d'essai. Je gagne si peu comme régent, qu'il faut absolument me retourner d'une autre manière : ma famille va s'augmenter d'un troisième enfant, et mon traitement reste toujours le même.

— Vous avez déjà deux petites filles, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, bien gentilles qu'elles sont.

— Eh bien, je serai le parrain de la troisième, c'est entendu. Je

m'appelle César ; vous la nommerez Césarine. Touchez là M. Bérod ; c'est une affaire conclue pour la régie. Venez ce soir à six heures ; je vous remettrai les livres de comptes et les clefs.

— Merci, Monsieur ; merci mille fois de vos bontés, mais...

— Mais quoi ?

— Si c'était un garçon ?

— Vous l'appelleriez César ; c'est tout simple. À six heures, ce soir, M. Bérod : j'aime l'exactitude. Adieu.

Monsieur le capitaine Chardève et le régent Samuel Bérod se séparèrent, l'un, pour se diriger du côté de sa propriété, et l'autre vers l'humble demeure où sa gentille femme l'attendait avec le dîner prêt à être servi.

CHAPITRE II



Il n'est guère aujourd'hui de maître d'école, ni même de simple ouvrier, sur la table duquel on ne voie, chaque dimanche, un bon petit morceau de bœuf entouré de carottes au bouillon, d'une rave partagée en quatre, et de quelques bribes de porreaux verts. À côté de cette nour-

riture fortifiante est une soupière en terre rouge de Porrentruy ou de Thoune ; elle contient un excellent potage au riz, suffisamment épais pour être mangé avec la fourchette. Cette amélioration dans la manière de se nourrir est, il faut l'avouer, un notable progrès de notre siècle sur ceux qui l'ont précédé ; mais, d'autre part, nous formons une génération débile, dont les forces vitales tendent à baisser, tandis qu'autrefois la frugalité était chose indispensable pour maintenir le corps sous une espèce de discipline salutaire. La viande, le vin, le *fer*, voilà ce qu'on recommande partout aujourd'hui : que donnera-t-on aux générations futures ? Des pierres, du feu, l'étincelle électrique ! Attendons.

Le dîner du régent Samuel Bérod, ce dimanche-là, se composait d'une petite marmite de poires sèches, cuites en compagnie d'un morceau de lard appelé bajoue, qui leur avait communiqué son goût savoureux, tout en les pénétrant d'une graisse brillante. Mari, femme et enfants s'en régalerent. Samuel alla chercher à la cave deux verres de vin rouge dans un pot d'étain ; il en prit la moitié pour lui et partagea le reste entre sa femme et ses deux petites filles. Après quoi il se leva de table et dit à haute voix : « Dieu soit béni pour les biens qu'il nous a donnés. » Rose et Lisette allèrent jouer devant la maison pendant que leur mère lavait les assiettes. Samuel profita de ce moment pour raconter à sa femme ce que lui avait dit le capitaine Chardève en revenant du sermon.

— Et tu crois, dit Félice Bérod à son mari, tu crois que tu pourras, avec tes écoles, trouver le temps de soigner la cave de M. Chardève

et de surveiller son domaine ?

— Mais je pense que oui : en tout cas, j'essaierai. La commune ne pourra trouver mauvais que j'emploie mon temps libre de cette manière, pourvu que l'école n'en souffre pas. Je considère l'offre qui m'est faite comme une dispensation de Dieu à notre égard. Nous n'avons manqué de rien jusqu'à maintenant, mais je dois faire aussi tout ce qui dépend de moi pour gagner le pain de ma famille. Il faut même tâcher de mettre quelque chose en réserve pour les jours difficiles. Nous ne serons pas toujours jeunes et nos enfants grandissent. À propos, cela te va-t-il que le capitaine soit parrain du troisième à venir ?

— Sans doute ; mais la marraine ?

— Elle se trouvera. Si tu as fini, j'irai donner à manger à la chèvre et au *noir*, avant de sonner la prière.

— Voilà qui est fait, dit Félice ; tu peux prendre tout cela.

Le régent se dirigea du côté de sa petite écurie, puis, cinq minutes plus tard, il décrocha la chaîne de la cloche et se mit à la tirer gravement, sonnante en branle d'une seule main, et tenant l'autre sur sa hanche pour y former un point d'appui. Bientôt les enfants arrivèrent ; quelques femmes et une dizaine d'hommes âgés vinrent aussi s'asseoir dans la salle d'école pour écouter la lecture liturgique faite par Samuel Bérod. Chaque dimanche, à pareille heure, il était chargé d'un office semblable, et l'usage en est demeuré jusqu'à aujourd'hui dans un grand nombre de nos villages.

Samuel Bérod n'avait pas beaucoup d'imagination ; mais, en revanche, il était doué de qualités solides, plus nécessaires au vrai but de la vie ; actif dans son école et dans sa maison, possédant un jugement sain, une grande droiture de caractère et assez de tact pour rester à sa place, sans se mêler de ce qui ne le regardait pas. Craignant Dieu, aimant beaucoup sa femme et ses enfants, on ne le voyait point courir les cabarets ou se promener le dimanche dans les rues des villes voisines. Venu à notre époque, Samuel Bérod ne se fût mêlé de politique que tout juste pour déposer son vote aux assemblées électorales de cercle et de commune. Un régent dans sa position, aurait-il pensé, doit s'occuper avant tout de l'instruction et de l'éducation publique des enfants du village, mais non de l'administration financière ou politique de la communauté.

C'était un homme de beaucoup d'ordre et de régularité dans ses propres affaires. Par lui-même, il ne possédait absolument que son traitement de maître d'école, lequel valait 300 francs de notre monnaie actuelle, plus 50 francs pour un logement ; car la petite commune n'avait pas d'appartement pour l'instituteur, qui devait se

logera ses frais dans le village. En épousant Félise Toblet, Samuel Bérod avait trouvé avec sa femme une maisonnette étroite, de forme tout irrégulière, mais dans laquelle on était à l'abri du froid en hiver et de la chaleur en été, aussi bien si ce n'est mieux encore que dans les grosses demeures des paysans. Un jardinet toujours en parfait état, des treilles vigoureuses, de beaux espaliers garnis, les uns de pêchers, les autres de poiriers beurré-blanc, attestaient l'heureuse main du propriétaire et son goût pour le bon emploi des rayons du soleil contre les murs du jardin et de la maison. En passant à côté de l'habitation du régent le matin même, le capitaine Chardève avait été frappé de cette administration en miniature, et il s'était dit que si on pouvait en appliquer le principe à son domaine de la Carrée, certainement il s'en trouverait bien. Son vieux régisseur Finnaz était mort depuis peu de jours, lui repartait le lendemain ; il fallait donc se hâter de le remplacer, et personne ne lui paraissait plus capable que Samuel Bérod. Enfin, le capitaine Chardève avait parfois de singulières fantaisies et ne prenait souvent ses déterminations qu'au dernier moment.

CHAPITRE III



La route qui, du village, conduisait à la campagne nommée la *Carrée*, était roide, mal entretenue, comme du reste tous les chemins vicinaux de cette époque. Dans les temps de grandes averses, l'eau débordait des fossés et courait dans le milieu de la voie avec une grande rapidité. Il en résultait que le chemin se creusait profondément et que les graviers étaient constamment entraînés dans les vignes voisines. Quand on avait monté ainsi pendant cinq minutes, on tournait à droite et l'on entraît alors dans une courte avenue moins rapide, au bout de laquelle était l'habitation du capitaine. C'était un ancien domaine non seigneurial. Il se composait de quinze arpents de vignes réunies autour des bâtiments, et de trente arpents de terres en prairies, avec des champs, situés plus bas, dans un enfoncement peu favorable à la culture du cep, mais où croissaient de superbes récoltes en céréales et en fourrages. La maison de ferme était bâtie dans cet entonnoir et complètement cachée par le feuillage des grands arbres voisins. Là haut, la maison de maître se composait d'un bâtiment carré, étroit et assez élevé pour avoir de loin l'apparence d'une tour tronquée, recouverte d'un toit peu incliné, à quatre pans, dont les bordages ne dépassaient guère la petite corniche en tuf qui régnait à cette hauteur, tout autour du bâtiment. D'étroites fenêtres percées selon les besoins intérieurs donnaient à la façade un caractère sombre et dur en même temps. Un vieux balcon de gros fer tortillé faisait saillie au milieu du second étage. Sur le devant de la maison, la cour était fermée de murs élevés, au-dessus desquels on voyait sortir le couronnement de vieux figuiers dont les branches revenaient en arrière. Deux gigantesques platanes non émondés et un amandier coque-molle croissaient en paix dans cette solitude, en compagnie d'une herbe garnissant tous les interstices du pavé. Dans un coin retiré de la cour, un tronçon de sureau poussait encore des jets superbes, malgré le tas considérable de

décombres divers sous lesquels le pauvre arbre demeurerait à moitié enseveli. En dehors de cette cour, au nord, une longue maison basse, appuyée en partie au bâtiment d'habitation et en partie au mur de la cour, contenait les pressoirs, l'entrée des caves, et l'appartement du vigneron. Il y régnait aussi peu d'ordre qu'à l'entrée de la demeure du maître.

Le capitaine Chardève, dernier rejeton direct d'une honorable famille de la contrée, était entré au service militaire étranger à vingt-cinq ans. Il en avait maintenant quarante-sept et ne pensait point à se marier. Venant rarement en Suisse, il s'était jusqu'ici assez peu inquiété de son domaine, qui constituait pourtant tout son avoir, sa paie exceptée ; mais ayant l'intention de se fixer tout de bon à la Carrée, dans quelques années, il tenait à laisser cette propriété en bonnes mains pendant son absence.

À six heures moins deux minutes, Samuel laissa retomber lentement le marteau de fer sur la porte d'entrée. On entendit crier les poulies d'une fenêtre à coulisses, et une voix de femme demanda ce qu'on voulait.

— Ah ! c'est vous, Monsieur le régent, dit-elle, je vais vous ouvrir.

Au même instant, un grand chien d'arrêt aboya fortement au fond d'un corridor.

— Bonjour, M^{lle} Gabrielle, dit Samuel en saluant la gouvernante de la maison.

— Entrez, donnez-vous la peine d'entrer, M. le régent. — Tais-toi donc, Bayonne ! ne vois-tu pas que c'est M. le régent ? — Ce chien est si bon pour la garde, M. Bérod, qu'il faut faire attention à lui. — Voyons, as-tu bientôt assez grogné. Bayonne ? — Touchez-le seulement. — Eh bien, à la bonne heure ! tu vois que c'est M. le régent : va te coucher.

M^{lle} Gabrielle vint frapper à une porte de chambre :

— Entrez.

— Ah ! c'est vous, M. Bérod : exact comme un sergent-major à l'appel. Mettez-vous dans ce fauteuil : je vais chercher les papiers.

Le capitaine passa dans une pièce voisine, et Bayonne vint poser sa tête sur les genoux du futur régisseur. Ce dernier était accepté : c'était chose conclue dans l'esprit et le cœur du chien. Samuel lui passa la main sur la tête, lui prit les oreilles ; Bayonne branlait la queue en signe d'alliance et d'amitié, pendant que ses paupières se fermaient d'un air sentimental.

L'appartement était fort simple, même pour le milieu du siècle dernier. Un plancher de sapin sans frises de bois dur, un plafond de bois peint laissant voir les grosses poutres transversales, des cloisons

blanchies à la chaux, et de petites portes garnies d'énormes serrures en fer rouillé. Au fond de la longue chambre, on voyait un grand lit à colonnes, entouré de rideaux en drap écarlate. Ce meuble faisait un singulier contraste avec un canapé antique, en velours bleu, et avec quelques hautes chaises recouvertes de tapisserie jaune. Les murs étaient ornés çà et là de portraits de famille, parmi lesquels on remarquait deux ou trois têtes de femmes fort belles, et quelques grands gaillards, les uns en cuirasse, les autres en habits galonnés.

Le capitaine revint avec une petite caisse qu'il posa sur la table.

— Voici, dit-il, une boîte dans laquelle vous trouverez les livres relatifs à mon domaine : le livre de la cave, celui du vigneron et celui du fermier. Il y a aussi un livre-journal dans lequel vous inscrirez les recettes, les dépenses, et les diverses transactions que vous ferez pour moi. Le vignolage et le bail à ferme sont dans ce paquet. Voici une liasse des comptes du charpentier et des autres maîtres d'état. — Je donnerai ordre à mon notaire, M. Verbal, de vous remettre l'argent dont vous pourrez avoir besoin pour mes affaires, quand vous aurez terminé mes comptes à la fin de l'année. — Voici 50 florins que vous aurez l'obligeance de remettre à Monsieur le pasteur, pour les pauvres, et cinquante autres que je destine à ma petite filleule, comme nous avons dit...

— Mais, Monsieur le capitaine, pourquoi voulez-vous ?...

— Laissez-moi finir ce que je veux dire : voilà donc les cinquante florins de ma part, puis en voici vingt-cinq autres que j'ajoute de la part de la marraine. Si vous n'avez pas encore cette dernière, vous pourriez demander ma bonne vieille Gabrielle, qui ne vous refusera pas ce léger service.

Le régent allait répondre pour remercier, lorsque la porte s'ouvrit. Gabrielle entra, apportant une bouteille de vin et une assiette de gaufres roulées. Pendant qu'elle plaçait ces objets sur la table, son maître lui présenta le nouveau régisseur et lui demanda si elle voulait être marraine du troisième enfant de Samuel. — Qui sera le parrain ? demanda la vieille gouvernante.

— Moi, ne vous déplaît.

— Alors, j'accepte de grand cœur.

— Eh bien, c'est bon. Vous donnerez douze bouteilles de ce même vin à Monsieur le régent, le jour du baptême, car c'est vous, Gabrielle, qui continuerez à avoir la clef du caveau. Vous causerez de tout cela un autre jour avec M. Bérod ; laissez-moi achever de lui donner mes instructions.

Gabrielle sortit et le capitaine reprit la conversation avec Samuel.

— Si vous m'en croyez, M. Bérod, lui dit-il, vous vous tiendrez sur

la réserve avec mon vigneron Jappard et avec mon fermier Sussant. Ce sont de braves gens, mais fort intéressés. Et il vaut mieux rester complètement à votre place de surveillant que de vous lier avec eux. Jappard vous apportera une corbeille de raisins : c'est l'usage, et j'autorise la chose ; n'oubliez pas de lui donner dix batz de votre bourse à cette occasion, car, sans cela, il vous maudirait cordialement. Sussant vous fera aussi un présent de beurre et de crème, peu de temps avant de régler son compte. J'entre dans ces détails, parce qu'on m'en a parlé et que vous pourriez être embarrassé sur ce que vous auriez à faire, cas échéant. — Reste maintenant la question du vin à vendre : je ne veux pas, en général, faire le spéculateur. Si l'on trouve un bon prix, au moment de la récolte, c'est ce qui m'ira le mieux. Vous vous entendrez pour cela avec M. Verbal, et s'il faut ma ratification au marché, vous m'écrirez. Je crois que j'ai tout dit, maintenant. Ah ! une chose encore : si vous pouvez obtenir qu'on tienne les abords de ma maison en meilleur état, vous me ferez plaisir. Pour cela, vous avez carte blanche : faites récrépir les murs de la cour, enlever l'herbe, creuser des coulisses, sabler les allées. Donnez, enfin, à la Carrée, un air aussi rangé qu'à votre jolie demeure, et je serai reconnaissant de vos soins.

Le capitaine se leva, choqua son verre avec le régent et lui tendit la main :

— Au revoir, dans un an, M. Béro.

— Au revoir, Monsieur, s'il plaît à Dieu !

Samuel prit la petite caisse sous le bras ; son tricorne à la main, il descendit l'escalier rapide avec prudence, traversa le corridor et fut reconduit par Gabrielle jusqu'à la porte d'entrée, qui se referma d'elle-même, grâce à un énorme caillou suspendu derrière et attaché à une corde passant dans la rainure de quelque poulie.

CHAPITRE IV



Comme Samuel Bérod allait arriver au village avec sa petite caisse sous le bras, il rencontra un personnage à figure rébarbative qui lui demanda sans façon s'il venait peut-être de la Carrée.

— Oui, Monsieur, répondit-il.

— Le capitaine est-il chez lui ?

— Oui.

— Votre serviteur.

Et l'individu continua à monter, pendant que Samuel faisait la simple réflexion que cet homme aurait bien pu le remercier au moins de ses réponses. Mais le passant avait autre chose en tête, évidemment. Il fit bientôt retentir le marteau de la porte du capitaine : Gabrielle en ressauta sur sa chaise. Elle s'élança à la fenêtre et cria :

— Que voulez-vous ? et pourquoi tant de bruit ?

— Peut-on parler au capitaine ?

— Est-ce Monsieur le capitaine Chardève que vous demandez ?

— Oui.

— Qui dois-je annoncer ?

— M. Trouq, régisseur de domaines.

M. Trouq demeurait à une grande lieue de la Carrée. Il s'occupait en effet, ou était censé s'occuper de la gestion de domaines ; mais, en réalité, il visitait beaucoup plus les cabarets que les immeubles confiés à son administration. Dans la matinée, on le voyait d'ordinaire sortir de chez lui en souliers de cuir jaune, se promener sur la place publique et y fumer sa pipe, après quoi il lui fallait une bouteille de bon vin pour se désaltérer. M. Trouq, régisseur, était célibataire, par affection pour lui-même essentiellement.

En entrant chez M. Chardève, il eut le bonheur de trouver Bayonne attaché à sa niche, car une voix aussi désagréable que la sienne n'eût point plu au gardien de la maison.

— M. Chardève, dit-il en se donnant un mauvais air de familiarité, j'ai appris que votre régisseur Finnaz n'est plus de ce monde, et je viens vous offrir mes services pour le remplacer. Je connais à fond la partie ; je m'entends à régler les affaires litigieuses, *eq-coetra*.

— M. Trouq, répondit le capitaine d'un ton de voix très doux, je vous suis fort obligé ; mais je suis servi depuis cinq minutes.

— Ah ! c'est dommage : je me suis arrêté une demi-heure à l'auberge ; il fait si chaud, même au soleil couchant, que... Il n'y a donc rien à faire sous le rapport en question ?

— Non, Monsieur.

— Et peut-on savoir le nom de la personne qui succède à feu Finnaz ?

— Certainement, si cela vous est agréable. C'est M. le régent Samuel Bérode, un fort honnête homme.

— Un pédagogue, M. Chardève, ne peut être un bon régisseur de domaines.

— Et pourquoi pas ?

— Pourquoi ? tous les pédagogues sont un peu timbrés, c'est chose connue : et quand il s'agit d'une direction judicieuse, de ventes et d'achats souvent difficiles, *eq-cætra*, il...

— M. Trouq, c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous voir : connaissez-vous personnellement le régent Bérode ?

— Non ; mais je suppose que c'est un jeune blondin que j'ai rencontré il y a peu d'instant, portant une petite caisse.

— Il n'est pas question de caisse, Monsieur, dit le capitaine avec un ton qui commençait à sentir le commandement : il est question de quelqu'un que vous ne connaissez pas et dont vous dites du mal. Cela seul ne me donnerait pas une grande confiance en vous pour mes affaires. — Gabrielle !

Ce nom, prononcé à pleine voix, fit arriver aussitôt la gouvernante.

— Ouvrez la porte du corridor à M. Trouq, s'il vous plaît. Je vous salue, M. Trouq. Mon temps est précieux au moment du départ, et la nuit arrive.

M. Trouq, passablement déconcerté, s'en alla comme il était venu ; mais il eut soin, en passant au village, de *piquer* une bouteille au cabaret, où il ne se fit pas faute de dire pis que pendre du régent et du capitaine Chardève. Ce dernier, en particulier, ne connaissait pas les plus simples convenances sociales : il y avait sur la table une bouteille de 1722 à peine entamée ; les verres étaient là tout à côté, et ce rustre de militaire ne lui avait pas même offert un doigt du précieux liquide ! Lui, Trouq, régisseur, était finalement bien aise de n'être pas le chargé d'affaires de la Carrée. Certes ! Il avait assez d'autres campagnes à

diriger sans cette misérable propriété si haut perchée, où l'on ne pouvait arriver qu'à moitié mort de fatigue: le *Trébuchant* de M. Kaiser; la *Menontille* du colonel Fohr allié de Breslaw; les *Biringuettes* et le *Pylon* de la vieille demoiselle de Sumiswald; la *Proliarde* du ministre Coinche, *eq-cœtra*, étaient des régies dont on pouvait à juste titre se glorifier.

— À votre santé, Monsieur le cabaretier! Que pensez-vous de la récolte prochaine dans votre localité?

— Beaucoup de vin, M. Trouq; excellent et à bon marché, pour peu que la saison continue à être propice; on l'achètera pour un batz le pot de Berne, quoi? Et chez vous, M. Trouq?

— Chez nous, l'opinion est que les Allemands viendront et que le vin sera recherché. Zurich ne vaut rien cette année, dit-on, et l'Alsace fera peu. Par conséquent, si vous pouvez acheter de bonne heure et remplir votre cave à petit bruit, vous vous en trouverez bien. Faudra-t-il, au moment voulu, vous donner un coup de main?

— Merci; j'ai l'habitude d'acheter moi-même, quand je trouve une bonne occasion, et j'ai déjà livré quelques avances à de pauvres diables qui m'ont promis leur récolte au prix courant, comme ils le font du reste chaque année.

— C'est *sans conséquence*, au moins, que je vous offre mes services.

— Je vous remercie; on pourra voir.

Cette fin d'édifiante conversation se tenait à voix basse, dans la chambre à boire, où, par grande aventure, les deux interlocuteurs n'avaient pas de témoins trop rapprochés en ce moment.

De son côté, le capitaine Chardève n'en revenait pas de l'air suffisant de ce monsieur Trouq; et il pensait que c'était bien l'être le plus impertinent qu'il eût vu chez lui depuis longtemps.

— Ma foi oui! disait l'ancien militaire à haute voix, ce Trouq porte la malgrâce empreinte sur sa personne; je ne comprends pas que ma cousine Sumiswald lui laisse la gestion de ses *Biringuettes*, et encore moins celle du *Pylon*.

CHAPITRE V



Le capitaine était parti depuis bientôt deux mois et, comme à l'ordinaire, sa haute demeure n'avait été habitée que par la vieille gouvernante. Mais il y avait tout à côté la famille du vigneron Jappard. Le chien Bayonne tenait fidèle compagnie à Gabrielle le soir ; dans la journée, il allait et venait du village à la maison de ferme, passait chez le régent et revenait parfois avec lui à son logis. Le pauvre animal cherchait un maître, un homme à aimer, quelqu'un avec qui il pût se promener, et auquel il pût faire des caresses.

Ses instincts chasseurs baissaient, manque de pratique. Depuis trois ans, le capitaine n'avait pu rester au Pays de Vaud durant la saison de chasse. Puis, Bayonne se faisait vieux : huit ans, pour un grand braque de cette espèce, c'est comme soixante pour un homme. Or, il est admis en tout pays que, passé le demi-siècle, personne ne rajeunit.

Pour en revenir à nos gens et à leurs affaires, voici où les choses en étaient. Le départ du capitaine avait eu lieu le 15 juillet. Dans la même semaine, Samuel Bérod visita le domaine de la Carrée dans presque tous ses détails. Il en avait le temps, car les congés des moissons duraient jusqu'à la fin du mois. Il commença par la ferme, dont il fit le tour avec Nicolas Sussant, qui lui indiquait les bornes, et les noms des propriétaires voisins. Il fit remarquer au fermier que plusieurs jeunes arbres manquaient de tuteurs ou d'attaches ; mais, en général, il ne fit pas d'observations directes sur la manière dont les terrains étaient cultivés ; il parla d'une manière générale, comme quelqu'un qui a lui-même besoin de renseignements. Sussant ne perdit pas une si belle occasion de montrer au régisseur le mauvais état des crèches de l'écurie : il faudrait faire des clefs en chêne, des séparations neuves, un nouveau râtelier ; puis le plancher de la grange avait cédé sur deux points importants pour le battage ; la toiture n'était pas des meilleures, etc.

Le régisseur prit note des demandes du fermier, pour les transmettre plus tard au propriétaire ; mais il ne s'engagea point à faire exécuter de son chef ni tout de suite ces diverses réparations.

Avec le vigneron Jappard, les choses n'allèrent pas si facilement. Samuel Bérode trouva un sentier pavé en creux, dont l'herbe n'avait point été arrachée de tout l'été, en sorte que les eaux pluviales arrêtées dans leur passage par ces herbes, s'étaient jetées dans la vigne voisine, et y avaient creusé des sillons assez profonds pour dégarnir complètement de nombreux ceps et en mettre à nu les racines. Outre ce mal déjà assez grave, la terre de ces fossés avait disparu. — Le régisseur fit remarquer ce manque de soins à Jappard, qui ne répondit pas grand'chose, mais promit de faire nettoyer sans retard le *médillon*.

Arrivés dans un autre endroit, ils trouvèrent un carré de jeune vigne, tout rempli de raves déjà de la grosseur du poing et dont le feuillage luxuriant annonçait que le sol avait été abondamment engraisé au printemps.

— Ceci, M. Jappard, dit le régisseur, ne pourra plus être toléré à l'avenir, je vous en avertis. Ces raves ont été semées là, non-seulement contre un article formel de nos conditions, mais encore contre toute bonne culture de la vigne. Comment voulez-vous que ces jeunes plants se développent et se fortifient, lorsqu'ils sont entourés de feuilles humides et d'énormes racines étrangères qui croissent à leur pied ? — Je vous donne huit jours pour enlever ces légumes.

— On arrachera les raves quand elles seront un peu plus grosses, dit Jappard d'une voix sourde. Défunt M. Finnaz ne nous a jamais fait d'observations pour un petit coin de raves dont on a besoin pour la choucroute.

— Vous les ôtez dans le courant de cette semaine, sans qu'il en reste une seule, à défaut de quoi je les ferai arracher moi-même, et vous ne voudriez pas m'y forcer. Vous êtes trop bon vigneron pour cela.

— Oh non ! mais je vois bien où l'on en veut venir : les raves ne sont qu'un prétexte.

— Un prétexte ? pourquoi ?

— Pour m'ôter les vignes de monsieur.

— Personne ne pense à vous ôter les vignes, et il ne tiendra qu'à vous de les conserver longtemps. Ce qu'on vous demande, c'est de les bien cultiver et de remplir vos conditions.

— Je ne crois pas que personne ait quelque chose à m'apprendre sur la culture de la vigne.

— Vous vous trompez beaucoup si vous croyez cela. Un vigneron, même le meilleur vigneron, peut toujours apprendre quelque chose et

profiter des expériences d'autrui. Je ne suis pas vigneron, moi ; mais j'ai dans mon jardin des ceps mieux taillés et mieux attachés que celui-ci, par exemple, qui s'en va tout de côté et où voilà deux grappes étranglées. Soyez assuré, M. Jappard, que je ne vous veux pas le moindre mal, tout au contraire, c'est dans votre intérêt bien entendu que je vous parle de cette manière, a présent, qu'il n'en soit plus question et allons plus loin.

En rentrant chez lui, le vigneron marmotta entre ses dents quelque chose comme les paroles suivantes :

— Ce ne sera mardieu pas un régent qui m'apprendra comment on doit travailler la vigne ; on sait son métier depuis trop longtemps.

Qu'aurait-il dit, le vigneron Jappard, s'il eût traversé de nos jours ces superbes vignobles renouvelés d'un bouta l'autre, où chaque vigoureux cep est à sa place, où le plant, choisi avec soin, subit encore parfois de nouvelles épurations, et d'où tout légume quelconque est scrupuleusement banni ? Mais un siècle n'a pas été de trop pour obtenir un tel résultat, et, dans beaucoup d'endroits écartés, la vieille routine subsiste encore, en dépit du simple bon sens.

Un autre jour, ce fut le tour de la visite des caves. Samuel Bérod se rendit un matin chez le tonnelier, Joseph Rothwein. Il trouva cet honorable industriel occupé à distiller des lies de vin pour en obtenir de l'eau-de-vie ; et, devant sa boutique, on voyait plusieurs vases de cave sur des pontons, les uns en réparation, les autres neufs ou non entièrement achevés. Divers ouvriers accroupis sur leurs genoux rabotaient l'intérieur de ces grands *lagerfass*.

— Moussié le couferneur, dit maître Joseph, je suis à vous dout de suite. Ché metier la cape à ma chaudière. Friedrich ! viens à ma place et dépêche-toi.

L'ouvrier obéit. Le régisseur et le tonnelier montèrent ensemble à la Carrée.

Chemin faisant, Rothwein dit que la cave n'était pas en très bon état, et qu'il montrerait à Monsieur le gouverneur plusieurs choses qui demandaient des réparations urgentes. M. Finnaz, l'ancien gouverneur, n'aimait pas beaucoup les réparations ; il était vieux, cela se comprenait. Pour mettre les choses en ordre, il fallait être *cheûne* comme M. Pérod ; et quand il y a des fuses dont on n'est pas sûr, dont on ne peut pas répontre, il vaut beaucoup mieux s'en défaire et en commander des *neifs*, des *peaux fuses neifs*, avec une belle bortette, un *peau fis* en laiton, et des fonds bien *choints* en *peau pois de gène*.

Les caves de la Carrée étaient meublées, en général, de vases fort anciens, presque tous de forme ovale. La plupart avaient le fond de devant beaucoup trop rentré et laissaient voir les marques évidentes

de fuites anciennes, entre leurs joints élargis. Presque tous étaient vides, la dernière récolte ayant été enlevée au transvasage fait en mars. Samuel en fit ouvrir quelques-uns : ils contenaient du tartre brillant, d'un pouce d'épaisseur en quelques endroits ; mais on voyait, ça et là, sur les flancs et au fond de derrière, des places noires, dégarnies, où le précieux cristal avait été détaché violemment par les ouvriers de maître Joseph.

— Est-ce que vous permettez à vos ouvriers d'emporter le tartre qu'ils ôtent dans les vases ? demanda le régisseur.

— Celui qui tombe tout seul en *palayant*, oui ; mais ils ne doivent pas toucher à celui qui tient au bois. — Je proposerai donc à Monsieur — vous voyez que c'est *urchent* — de reprendre tous ces vieux ovales, et de fournir des vases neufs à la place. On pourrait en faire deux chaque année.

— Achetez-vous le tartre ?

— Oui, mais il a peu de valeur.

— Combien pourriez-vous payer le tartre d'un vase de cinq chars, comme celui-ci, par exemple ?

— Pas beaucoup, monsieur le gouverneur, pas beaucoup, en vérité : un écu.

— Bien. Nous verrons cela une autre année, quand le propriétaire sera chez lui. En attendant, puisque nous en sommes là, il faut branter ces vases : qu'en pensez-vous ?

— Oui, ce ne sera pas mal fait. Voilà un paquet de brant sur cette traverse.

Le tonnelier avisa un balai de cave, dont il prit quelques brins auxquels il suspendit les feuilles de papier soufré, puis il les introduisit tout allumées par la bonde de chaque vase. Dans quelques-uns, le soufre s'éteignit immédiatement.

— Ces vases sont moisissés, M. Rothwein ; il faudra les laver sans retard.

— Ce ne serait pas mal fait ; je reviendrai demain avec un ouvrier.

Les caves étant fermées, Samuel Bérod salua le tonnelier, qui reprit seul le chemin de sa boutique, pendant que le régisseur traversait les vignes en retournant aussi chez lui.

C'est un palais neif, un palais neif, ce M. Bérod, pensait Joseph Rothwein, en descendant le vieux chemin, mais, comme beaucoup d'autres, il s'usera, *il s'ussera !*

À l'époque dont nous parlons, le tartre de vin ne valait pas le prix extraordinaire qu'il a atteint depuis dix ou vingt années. On s'en servait beaucoup moins dans les fabriques d'étoffes de couleur, si même on connaissait quelque peu, il y a cent ans, la propriété que la

chimie a déterminée dès lors d'une manière très précise. En tout cas, il était l'objet d'un gaspillage considérable dans les caves. Je me souviens d'un tonnelier qui, surveillé de près au moment où il sortait d'un vase qu'il venait de laver, montra au propriétaire ses mains vides, comme preuve qu'il n'emportait pas de tartre avec lui. Mais le rusé coquin en avait glissé d'énormes plaques sur sa poitrine, au risque de se déchirer la peau en tous sens par les milles facettes anguleuses du cristal. — Il y a vingt ans, le tartre de nos caves était souvent exploité par des bandes d'entrepreneurs français, de Lyon et d'ailleurs, qui s'abattaient sur le pays à certaines époques, et réalisaient d'énormes bénéfices sur nos marchés. Mais leur monopole fut de courte durée. Le tartre de vin, recherché de tous côtés, ne tarda pas à être acheté directement par des industriels de nos contrées, et tripla de valeur en fort peu de temps, grâce à l'oïdium de la vigne en France, et à l'usage considérable qu'on fait maintenant de cet agent chimique et médical.

En rentrant dans sa jolie maisonnette, Samuel Bérod fut tout étonné de trouver deux femmes du village dans sa cuisine, et bien plus encore lorsqu'on lui présenta une troisième petite fille, venue au monde heureusement, pendant qu'il examinait les tonneaux du capitaine Chardève, avec maître Joseph Rothwein.

— Eh bien ! dit l'heureux père, Dieu soit loué pour ce nouveau bienfait. *Césarine* est ton nom, petite mignonne. Allons te rendre à ta mère et l'embrasser.

CHAPITRE VI



ette année-là, 1760, le raisin fut excellent. Aucun de mes lecteurs ne peut s'en souvenir, en sorte que je puis d'autant mieux affirmer la chose ; mais ma grand'mère, qui en avait mangé, m'en a souvent parlé comme d'une qualité tout à fait remarquable.

Comme tout change en un siècle, mes chers lecteurs ! Il y a, d'abord, nous tous qui disparaîtrons sans qu'il en reste un seul debout. C'est pourquoi il faut nous préparer sérieusement à ce qui suivra pour nous après cette vie. Pendant qu'il est jour, dit la Parole éternelle, travaillons à notre salut. Efforçons-nous d'entrer dans le repos, et, pour y arriver, déposons toute notre incrédulité, toutes nos misères, au pied de la croix du Sauveur. Après cela, suivons-le quelque part qu'il aille. Partout on peut vivre avec lui et toujours heureux. Dans le cabinet, aux champs, aux vendanges, dans les pressoirs, partout le chrétien peut, le chrétien doit montrer la lumière de son Maître, porter la *bonne odeur* de Christ, comme dit l'Écriture sainte.

Permettez que je reprenne ma pensée d'il y a un instant : *tout change en peu de temps.*

Quand le soleil est chaud en août et que, chaque nuit, les rosées sont tièdes et abondantes, le raisin change d'une manière admirable. De vert ou opaque qu'il était d'abord, il devient ambré, transparent ; il se gonfle ; chaque grain coudoie son voisin ; la pellicule extérieure se dilate, s'assouplit, devient élastique. Bientôt la grappe a doublé de grosseur, vers le milieu de septembre ; dès les premiers jours d'octobre elle se dore, brunit sa peau sous les rayons du soleil, et c'est alors que les bandes joyeuses des vendangeurs s'établissent sur les coteaux, que les chars roulent, que les pressoirs gémissent, que les caves regorgent de moût. Lorsque la journée est finie pour les ouvrières, elles se réunissent dans la cour de l'habitation, au clair de la lune. Elles teillent le chanvre et chantent des chansons de leur pays,

pendant que les hommes veillent aux pressoirs. Ces chants ne sont guère que des refrains d'amour ou des récits de guerre, exécutés d'un ton plaintif ou à grands éclats de voix. Ils sont jolis ; j'en aime le caractère primitif, un peu sauvage : mais, ô cantiques de sainte louange ! quand viendra le temps où toute bouche humaine retentira de vos accents ?

Tout change en peu de temps ici-bas : les vieux pressoirs à vis de bois et à colonnes de chêne disparaissent peu à peu. Le fer forgé, tourné, fondu, prend toutes les formes et vient parfois s'adapter au bassin de granit d'un seul bloc.

L'antique *semoutoir*³ fait place aux cylindres à cannelures, qu'un homme tourne l'un contre l'autre au moyen d'une manivelle. Améliorations désirables, bienvenues, ce n'est certes pas moi qui vous blâmerai : bien au contraire, je vote des remerciements à vos inventeurs.

Tout change en peu de temps ici-bas : adieu, grands chars de Berne aux larges roues ! Et les rondelles de cuivre attachées aux brides des chevaux blonds de Soleure ! et le branle⁴ suspendu sous les poutres du char ! et le petit chien brun, au nez blanc, gardien du sac aux vivres, et parfois de la bourse du père Stob ! Adieu, chariots légers, venus d'Yverdon, de Faoug et de plus loin encore, cheminant à la file les uns des autres, pendant que chaque conducteur, assis de côté sur la futaille aux cercles de bouleau, mangeait avec délice son pain et son fromage, et regardait les paysages d'alentour.

Tout change ici-bas : adieu, riches bourgeois de Berne, de Zurich, de Soleure, de Bâle, de Lucerne et de tant d'autres villes suisses ! Adieu, vous qui veniez, à l'époque des vendanges, manger du raisin, goûter le moût et acheter directement les vins de votre propre cave ou de votre commerce ! En échange des produits de nos coteaux, vous apportiez de gros sacs d'écus et beaucoup de louis d'or ; et tout se traitait de confiance, comme entre vieux amis. Bon vieux temps, je te salue ! nul de nous ne te reverra.

Nous avons à la place de ces anciens véhicules d'excellents chemins de fer dont les locomotives dociles, les grues puissantes et les robustes wagons, font tout ce qu'on veut en peu d'instant.

Nous avons, pour nos vins, non plus des acheteurs directs, personnels, mais des courtiers et tout un commerce plus ou moins mythique, lequel, dans les temps de crise, ne ressemble pas mal aux célèbres affaires de bourse des grandes cités.

3 - [NdÉ] Pilon avec lequel on écrase le raisin dans la hotte (Godefroy 1892).

4 - [NdÉ] Ancien nom du hamac.

À qui la faute ? Au siècle qui nous mène, à tout le monde, et à personne assurément.

En octobre 1760, après avoir pris conseil de monsieur Verbal, le régent Samuel Bérod vendit le vin du capitaine Chardève à un marchand nommé Gottlieb Weiner, gros aubergiste bernois, qui en emmena un chargement tout de suite et paya comptant la totalité de la récolte : trois batz le pot de Berne, reconnu sous le pressoir ; c'était un superbe prix.

CHAPITRE VII



Les vendanges étant terminées, les brumes d'automne ne tardèrent pas à régner sur tout le pays. Dès le 11 novembre, Samuel Bérod redevint régent du matin au soir. Pendant l'hiver, il prépara son plan de réparations et de réformes à la Carrée pour l'année suivante ; il l'envoya au capitaine, qui l'approuva entièrement. Peu de choses nouvelles, mais la mise en ordre des abords de la maison, l'entretien des murs, des toits, un vase de cave neuf en échange de deux vieux ; la vente du tartre au quintal ; un minage de vigne et quelques coulisses d'assainissement : tels étaient les points abordés par le régisseur.

La petite Césarine prospérait à merveille. Le ménage Bérod, économe et rangé en tout, se trouvait au large et faisait plaisir à voir. Il n'en fallait pas davantage pour mettre en campagne les jaloux et les envieux. De sourdes menées apprirent bientôt à Samuel Bérod ce qui se tramait contre lui ; il redoubla de soins et d'assiduité dans son école.

— Eh bien, c'est commode, disait à quelque voisin un communier paresseux, oui, c'est commode d'être à l'école, bien au chaud en hiver, et le reste de l'année à se promener dans les campagnes, une canne à la main ! Aussi, mal dommage si mon fils Victor n'apprend rien du tout. Un régent ne doit s'occuper que de son école, au lieu de faire la leçon à Jappard sur ce qu'il sème des raves dans les vignes de la Carrée. Attendez-vous voir à la visite de Pâques.

— Il faut que ça finisse, répondait la femme. Notre Fanny a toujours la tête plus dure : il lui faut trois heures pour étudier son catéchisme, et elle ne sait pas seulement lire sans *crocher* à la moitié des mots. Madame la régente est grasse et fraîche comme une taupe : il paraît qu'on gagne bel et bien à ce métier de régisseur.

Et beaucoup d'autres propos de cette nature, aussi indignes et tout aussi faux. Si les enfants en question restaient en arrière des autres, c'est qu'ils étaient paresseux, mal doués et d'ailleurs fort mal élevés

par leurs parents.

L'examen ou la *visite*, comme on disait, prouva que l'école du régent Bérod était dans un état fort satisfaisant, sous le double rapport de l'instruction des élèves et de la discipline ; aussi, lorsqu'un membre du conseil de la commune demanda que l'instituteur ne pût s'occuper d'autre chose que de ses fonctions officielles, le pasteur lui répondit que ce serait une injustice, puisque, de son propre aveu, l'école allait bien, et que le traitement du régent était insuffisant pour élever une famille tout entière ; qu'on donnait d'ailleurs, en été, du temps au régent pour qu'il pût l'employer d'une manière profitable, etc.

— Avez-vous quelque reproche à faire à sa conduite ?

— Non.

— Eh bien ! laissez-le tranquille : c'est un brave homme, et vous êtes trop heureux de l'avoir pour instruire vos enfants.

La plainte fut ainsi écartée ; mais Samuel Bérod éprouva un vif chagrin de ce qu'elle avait été faite. Il ne croyait pas à une telle ingratitude de la part de parents pour les enfants desquels il se donnait beaucoup de peine, et bien plus en tout cas que pour ceux dont les facultés étaient mieux organisées. Il revint chez lui assez triste, comme on peut se le représenter. Il est si pénible d'être en butte à une malveillance grossière, en retour d'un grand dévouement et de devoirs difficiles à remplir.

Sur sa table était une lettre du capitaine Chardève. Il lui annonçait que sa vieille parente, M^{lle} Sumiswald, venait de mourir et l'avait fait son héritier pour les domaines des Biringuettes et du Pylon, où il y avait beaucoup de vignes, et pour une assez grande montagne nommée la Brantonnaz. N'ayant pas confiance dans le régisseur actuel M. Trouq, le capitaine désirait savoir si, à son retour en automne, lui, Samuel Bérod, voudrait se charger de l'administration de ces trois domaines avec celui de la Carrée, à la condition de renoncer à sa place de régent. M. Chardève lui donnerait un traitement de mille livres, et un demi-char de vin par année. Il l'engageait à garder le secret sur sa proposition, mais à la bien examiner, afin de lui donner une réponse définitive dans le courant de l'été.

On comprend avec quel plaisir Samuel Bérod reçut cette communication. Plus d'un instituteur primaire se fût empressé, dès le jour même, de donner sa démission de maître d'école ; mais Samuel comprit tout de suite qu'il fallait être prudent. Il soigna la lettre dans son bureau et n'en parla à personne.

C'est en avril que les vignobles sont le plus animés par les ouvriers. Les cornes des fossoirs résonnent de tous côtés comme de grands diapasons, lorsque la tête de l'outil frappe sur le haut bout de l'échalas

de sâpin. Ce sont alors, d'une bande d'ouvriers à l'autre, des paroles échangées, des rires joyeux, des provocations burlesques.

Par une belle après-midi d'avril, Samuel Bérod revenait d'une visite aux vignes de notre ami Jappard, lorsqu'il rencontra M. Trouq, régisseur, au moment où ce dernier allait mettre le pied sur un petit pont qui se composait de deux poutres jetées au-dessus d'un ruisseau fortement encaissé entre deux murs.

— Halte-là! pédagogue! cria le régisseur en titre. Allez passer sur un autre pont; j'occupe celui-ci pour le moment.

— De quel droit, lui répondit Samuel, dont la colère intérieure commençait à s'allumer, de quel droit prétendez-vous m'empêcher de passer ici?

— Du droit de premier occupant. Vous m'avez bien *subtilisé* la régie de la Carrée; je vous montrerai que je n'oublie pas les mauvais procédés.

Comme le régisseur Trouq criait assez fort, les ouvriers les plus voisins cessèrent leur travail et s'approchèrent insensiblement du lieu du débat: il en arriva ainsi une douzaine.

— Je vous dis que vous ne passerez pas, illustre pédagogue, reprit le mal intentionné Trouq.

Puis, voyant que Samuel continuait à marcher de son côté, il ramassa subitement un gros échalas qui se trouvait à ses pieds et le brandit contre le régent.

— Si vous êtes ivre, dit ce dernier, je pourrais bien vous envoyer cuver votre vin ailleurs. Ôtez-vous de là!

— Ivre! insolent que vous êtes!

M. Trouq leva son échalas pour en frapper Samuel sur la tête, mais le régent para le coup avec le bras gauche, qui le reçut en entier; puis saisissant l'échalas de l'autre main, il le tira fortement à lui. Trouq, amené ainsi sur le pont, perdit l'équilibre et tomba, de six pieds de haut, dans l'eau jusqu'à la ceinture.

— Jouissez du pont tout à votre aise maintenant, dit Samuel au provocateur. Ceci vous servira de leçon, monsieur Trouq.

Les ouvriers firent de si grands éclats de rire en voyant le régisseur dans l'eau, que ce dernier leur eût volontiers cherché querelle, s'il n'avait pas eu besoin de leur aide pour escalader le mur au pied duquel il pataugeait.

Quant à Samuel Bérod, il avait continué son chemin, souffrant beaucoup du bras gauche, qu'il tenait en écharpe. La douleur devenant toujours plus vive lorsqu'il fut arrivé chez lui, il se décida à consulter un chirurgien le jour même. Celui-ci reconnut au premier instant que le membre était cassé vers le milieu de l'avant-bras;

Samuel se fit donner une déclaration officielle de sa fracture, et revint chez lui ayant le bras garni de planchettes de sapin fortement assujetties par des bandelettes de toile. Tout autre, à sa place, eût été déposer une plainte devant le juge, mais il n'en fit rien : il attendit. Les ouvriers témoins de la scène et de la violence du régisseur Trouq apprirent au village, à qui voulut l'entendre, comment la chose s'était passée et quel avait été l'agresseur. Le lendemain, dans toutes les vignes des environs, on ne parla guère que de cette aventure, depuis le point du jour jusqu'à l'heure bénie où la fille de la maison apporte aux ouvriers un baril de vin rouge et un panier recouvert d'un linge blanc. À ce moment-ci, le soleil est arrivé au quart de sa course, c'est-à-dire qu'il est neuf heures du matin. Chaque ouvrier plante à moitié les cornes de sa herse dans la terre dure ; il s'assied sur la courbure du manche de l'outil, pendant qu'on lui verse à boire et que sa forte mâchoire broie à plaisir le pain et le fromage dont il se sert à discrétion. Ils ont faim, tous ces hommes : le travail qu'ils font ici sera excessif, durant vingt ou trente jours. Il faut donc les bien nourrir. Malheur à ceux d'entre eux dont la peau des mains se crevasse et s'éclate facilement ! le sang en jaillira chaque matin ; mais ils couleront du suif et de la poix brûlante dans les gerçures profondes, et au bout de huit jours ils seront guéris. Les plus misérables de tous seront ceux qui, s'échauffant outre mesure ou faisant des efforts violents, gagneront des points de côté, peut-être même des pleurésies dont ils auront bien de la peine à se remettre. Les habitués des cabarets, les gourmets et les ivrognes des villes, ne se doutent guère de tout ce qu'il faut endurer de travaux, donner de soins et prendre de peine avant qu'un verre de vin puisse être savouré par leurs lèvres ou englouti dans leur gosier sans fond.

Cela dit, je pense qu'il serait convenable de terminer ici la première partie de cette histoire.

LE RÉGISSEUR ET
LE CAPITAINE
SECONDE PARTIE

CHAPITRE VIII



La convalescence du régent lui permit bientôt de reprendre ses écoles d'été, puis la surveillance des réparations à la Carrée. Une fracture des deux os de l'avant-bras n'est point un cas aussi grave que s'il s'agissait de la jambe ou du fémur. Le fracturé d'un bras peut au moins se tenir debout, aller et venir, sans risquer de déranger son appareil et, par suite, de faire dévier la position régulière du membre qui doit être soudé. Mais on sait qu'une blessure pareille occasionne toujours beaucoup de fièvre dans les quinze premiers jours, des lancées, des contractions douloureuses, et qu'il y a plusieurs précautions à prendre pour éviter une inflammation.

Samuel Bérod était d'un bon sang, et comme il avait aussi un bon esprit, le moral solide, il ne se laissa point surmonter par la douleur physique, ni émouvoir par tout ce qu'on vint lui dire au sujet de son accident. Le régisseur Trouq était un maître-gueux, il le savait bien, malgré ses grands airs; et quand on conseilla à Bérod de lui intenter une action en dommages-intérêts, il répondit qu'il ne ferait point une chose pareille, quoiqu'il en eût certainement le droit. Trouq, selon lui, était déjà assez malheureux d'avoir la fracture sur la conscience, et de plus la déplorable habitude de l'ivrognerie. Le jour en question, Trouq se trouvait précisément dans cet état qu'on nomme *entre deux vins*, lorsqu'il rencontra le régent sur la passerelle: c'est alors, dit-on, que les ivrognes sont dangereux. Trouq ne vint point faire d'excuses; on ne l'aperçut pas au village pendant six semaines; évidemment il avait peur et se cachait: souffrance morale pour lui plus vive peut-être que s'il eût été appelé devant un tribunal.

Dans une lettre au capitaine Chardève, Bérod lui conta l'histoire de son bras cassé. Le récit, fort simple au point de vue du langage, était écrit avec une certaine façon dramatique de bon goût, qui charma le vieil officier aux gardes. La lettre contenait aussi l'acceptation de régie

pour les trois immeubles nouvellement hérités de M^{lle} Sumiswald, mais seulement pour l'époque du retour de M. Chardève, soit pour le mois de septembre 1761. Jusqu'à ce moment-là, Samuel Bérod désirait qu'on ne sût pas la chose au village, parce qu'il ne donnerait sa démission de régent que lorsque tout serait décidé.

L'été de cette année-là fut extrêmement pluvieux ; un vent du sud-ouest régna presque sans interruption depuis le 15 de juin jusque vers la fin d'août (je tiens ce détail de mon arrière-grand-mère), et amena tous les trois ou quatre jours des torrents d'eau qui tombaient presque sans interruption pendant quarante-huit heures. Les campagnards eurent mille peines à serrer leurs récoltes ; pour les regains, en particulier, ce furent des soins à n'en jamais finir. En octobre, il y avait encore des avoines dans les champs ; et si la pomme de terre eût été cultivée généralement à cette époque comme elle l'est aujourd'hui, la récolte entière eût été perdue dans les fortes terres, même sans la maladie particulière dont cette plante est atteinte depuis dix ans. Mais ceci me fait anticiper sur les événements que je dois raconter au lecteur ; on voudra me le pardonner, eu égard à l'état piteux dans lequel je me trouvais il y a peu d'instant, trempé jusqu'aux os et amenant un char de pommes de terre à moitié gâtées.

Je reprends donc mon récit un peu en arrière, au commencement de juillet. Déjà à cette époque, il y avait des foires trois ou quatre fois par année dans nos petites villes romandes. Foire en mars pour acheter des bœufs de travaux ; foire en mai pour les chapeaux de paille et la graine de chanvre ; foire en juillet pour les jeunes porcs et les bêtes demi-grasses ; foire en septembre pour les futailles neuves, et enfin, foire en novembre pour les châtaignes de Savoie, les habits d'hiver et les vieilles vaches à saler. On voit que c'était presque la même chose qu'aujourd'hui. Le courant des habitudes populaires demeure toujours puissant, malgré tout ce que la civilisation moderne y a jeté pêle-mêle depuis cinquante années.

Une bonne partie des gens qui vont aux foires n'y ont précisément rien à faire ; c'est égal : on les voit, si ce sont des hommes, partir de leurs villages vers les huit heures du matin, rasés, un feutre gris sur la tête et quelque argent en poche. Si ce sont des femmes, elles partent encore plus tôt, afin de pouvoir être de retour pour le dîner. La jupe retroussée, un panier vide à la main, elles vont une à une, sans doute pour mieux garder le secret sur leurs petits achats. Leurs maris passent la journée tout entière à voir du bétail, à parler de leurs affaires ou à baguenauder ; les créanciers attendent leurs débiteurs au passage, et ceux-ci font ce qu'ils peuvent pour ne pas les rencontrer dans la foule. Il y a aussi des frères qui se promènent avec leurs

sœurs, des cousins avec des cousines, etc.

À vingt ans, j'allais souvent aux foires, faisant nombre parmi les curieux, observant les mille choses qu'on y rencontre, les physionomies bizarres, cocaces, avaricieuses, bouffonnes : les gros acheteurs et les petits marchands ; celui qui se promenait dans les rues en criant : « *Bross-l'ametou!* » ce qui voulait dire Brosses et amadou ; — le gros marchand venant de Zurich avec cinquante bœufs et criant comme un aveugle : « Place ! place pour le paquet de Barzoni ! » et le petit homme, humble, triste, tapi dans un coin, tenant le licou de son unique chèvre, laquelle bêlait d'étonnement et de frayeur à tout propos, si ce n'est peut-être de faim. Pourquoi la vendait-il cette chèvre ? hélas ! cher lecteur, pour payer cette terrible chose qui va de jour et de nuit, par beau et mauvais temps, et qui se nomme un *intérêt*. Il valait mieux vendre sa chèvre, encore que le pauvre vieux n'eût que celle-là, que d'avoir le procureur à ses trousses et sa maison dévorée.

Ce qui m'amusait beaucoup aux foires, c'était d'entendre à tout moment la même salutation et les mêmes demandes :

Bonjour, bonjour, David : comment va-t-il ? Mais, assez bien ; obligé. Et chez vous la maison ?

— Mais, assez bien ; merci. Va-t-on boire une bouteille ?

À un autre :

— Bonjour, bonjour, ami St. Crépin ? Et ces bœufs (c'est-à-dire ceux dont il a été une fois question), les avez-vous amenés ?

— Oui, les voilà.

— Ils ont fait de *l'augment* ; le droitier surtout. La femme et les enfants se portent bien ?

— Mais, oui ; obligé. Et chez vous, aussi ?

— Voilà, *tout doux*. Boira-t-on une bouteille ? Oui, vraiment, il y avait des gens qui, dans une seule matinée, tenaient les mêmes propos plus de cinquante fois.

Depuis les quatre heures du soir, on rencontrait des hommes ivres sur les routes, surtout le jour de la foire de novembre, car le vin nouveau se rend vite maître du paysan qui n'y est pas encore habitué. Il y en avait qui tenaient toute la largeur du chemin, d'autres qui marchaient aussi roides que des piquets en portant la tête haute ; les uns parlaient inconsidérément, les autres gardaient un silence absolu, et tous, du plus au moins, s'étaient conduits comme des brutes. — C'est là ce qu'on voyait il y a trente ans, quand j'allais aux foires. Maintenant je n'y vais plus, ensorte que je ne puis parler d'une manière certaine ni de ce qui s'y fait ni de ce qu'on y voit.

Mais le jour de la foire de juillet 1761, par une pluie accompagnée d'orage, un homme cheminait seul, sur la route tout unie. La nuit était

fort obscure, l'homme dans toute la vigueur de l'âge, mais dans un état d'ivresse qui rendait sa marche bien difficile. Il se trompa de chemin et, ne sachant où il allait, entra dans un pré tout ouvert. Là, de zigzag en zigzag, il finit par tomber dans un étang naturel de trente pieds de profondeur. Lorsque la justice vint, trois jours après, faire la levée du cadavre découvert seulement alors, on trouva dans une poche d'habit de ce malheureux ivrogne, un carnet de notes diverses, sur la première page duquel on pouvait lire : « J'appartiens à Léon Trouq, régisseur. »

CHAPITRE IX



La mort funeste de cet infortuné força Samuel Bérode à donner sa démission de régent plus tôt qu'il n'avait compté le faire, car le capitaine Chardève lui demanda de prendre en main tout de suite les affaires des domaines dont le régisseur Trouq était chargé pour son compte. Le

régent écrivit donc au conseil de la commune qu'il résignait ses fonctions immédiatement, mais resterait à son poste jusqu'à ce qu'on lui eût trouvé un successeur.

Nicolas Sussant avait à son service un *gros bovaïron* de dix-neuf ans, robuste et marchant pieds nus huit mois par année. Le jeune homme avait une belle écriture en grosse; il chantait les psaumes à pleine voix sans connaître une note et savait son livret jusqu'à douze fois douze, aussi bien à reculons qu'en avançant. Il se présenta et fut nommé pour succéder à Samuel Bérode. Avec le solde de son gage, il acheta deux chemises, une paire de gros souliers et un vieux chapeau gancé, d'un demi-pouce d'épaisseur. Samuel Bérode lui donna un gilet, et David Craitze, de Rossinières, prit place au pupitre de son prédécesseur. Il lui faudrait bien une montre, mais jusqu'à ce que sa bourse lui permit d'en acheter une en laiton, il se servirait d'une montre à soleil. D'ailleurs, un gros bovaïron connaît fort bien l'heure qu'il est, rien qu'à son estomac et à la longueur de son ombre. Quand il pleuvrait, on irait à tâtons pour les leçons et la levée de l'école; un peu plus tôt ou un peu plus tard, le mal, après tout, ne serait pas si grand.

Peut-être est-il nécessaire d'expliquer ici ce qu'on entendait alors par ce terme de *gros bovaïron*. Dans les fermes, c'était un office intermédiaire entre le titre de valet et celui de *petit bovaïron*. Le petit bovaïron gardait les vaches; le gros allait à la charrue, sortait le fumier des écuries, fauchait l'herbe, faisait, en général, l'ouvrage d'un homme, mais ne recevait que la moitié du salaire d'un valet. Les valets battaient le gros bovaïron dans leurs moments de loisir, et ce

dernier passait la marchandise au petit, quand il ne savait que faire. Position fort peu agréable pour l'un et l'autre assurément. Combien David Craitze serait plus heureux en tirant la chaîne de la cloche et en faisant réciter le livret à ses écoliers !

De son côté, Samuel Bérod se sentit bien soulagé quand il put travailler à son jardin ou se rendre à ses affaires, sans penser que les gens du village trouvaient qu'il devrait être à son école. Le public est un maître difficile à servir, surtout quand il s'agit d'éducation ; aussi le régisseur Samuel Bérod jouissait-il beaucoup de sa position nouvelle. Il partait pour ses affaires de grand matin, à pied, respirant l'air frais à pleine poitrine, et rentrait chez lui ayant bon appétit, sans trop de fatigue. Sa femme l'attendait pour dîner ; Rose, l'aînée de ses filles, et Lisette, la seconde, sautaient sur ses genoux ; Césarine lui tendait déjà les bras, et l'heureux père rendait grâce à Dieu de tant de bonheur. Le soir, il faisait ses comptes ou lisait à haute voix quelque livre de l'époque, lorsque les enfants étaient couchés. Le capitaine Chardève lui avait prêté un certain nombre de volumes, et il s'en procurait aussi lui-même quelques-uns de temps en temps. Il fit, de cette manière, connaissance avec les systèmes religieux des *grands génies* de ce temps-là ; mais son esprit juste, son cœur pieux et droit, lui firent bientôt découvrir les sophismes de ces écrivains incrédules, moqueurs et méchants. Eux, qui parlaient sans cesse de l'Être suprême, on pouvait bien leur appliquer ce passage de nos saints livres : « Ils n'ont point eu la crainte du Seigneur devant leurs yeux, » car ils étaient toujours prêts à s'entre-dévorer, et ils se souciaient fort peu du bonheur de leurs semblables. Ne comprenant rien au vrai christianisme, c'est-à-dire à ce qui est la puissance de Dieu pour changer le cœur de l'homme, ils s'acharnaient à détruire l'œuvre du Rédempteur, parce qu'ils ne la voyaient qu'au travers des superstitions de l'Église romaine ou avec un esprit prévenu d'avance contre la vérité. La propre justice de Rousseau n'était-elle pas souillée du plus dégradant égoïsme ? et le rire du philosophe de Ferney n'accusait-il pas une âme qui n'a nul souci de Celui dont la sainteté est infinie ? Cela paraissait de toute évidence à Samuel Bérod. Aussi, malgré les horribles plaisanteries de Voltaire, notre jeune régisseur revenait toujours avec bonheur à la lecture du saint Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ, à un psaume de David, ou à quelques chapitres des grands prophètes d'Israël. Les cœurs droits, humbles et honnêtes, ont bientôt vu si ce qu'on leur présente est bon à garder, ou s'il faut le rejeter comme mauvais et détestable.

Cette vie en présence de Dieu, avec lui-même et avec la nature, contribua puissamment à développer l'intelligence du régisseur.

N'enseignant plus les autres, il s'enseignait lui-même. Sa physiologie même en prit une expression plus lumineuse, ses traits s'ennoblirent, tant il est vrai que tout travail intérieur de l'âme et de l'esprit se réfléchit au dehors par un certain je ne sais quoi qui frappe au premier abord. Samuel Bérod prit l'habitude de parler à des hommes, et, chargé des intérêts d'autrui, il dut le faire avec une autorité bien différente de celle qu'il exerçait dans son école. Bref, on comprendra sans peine que, décidé à remplir tous ses devoirs et à y apporter beaucoup de soins, doué d'ailleurs d'une remarquable aptitude naturelle pour des affaires de cette nature, il fut bientôt mis au courant de ses diverses fonctions, et sut se concilier le respect et l'affection de ses subordonnés, en même temps que l'estime générale dans la contrée. Le vigneron Jappard lui-même en disait du bien ; Sussant avouait que Bérod était un homme avec qui on pouvait parler, et maître Joseph Rothwein ne tarissait pas d'éloges sur son compte. — « C'est ein homm chuste, monsieur Pérod ; ma fa vi ! c'est ein homm chuste ! » disait le vieux tonnelier, en vrai natif de Sigmaringen.

Et quant à l'école du village, elle n'allait point encore si mal sous la direction de David Craitze, car lui aussi voulait faire honorablement son chemin ici-bas. Il prit conseil de Samuel Bérod, qui consentit même à lui enseigner l'orthographe et quelques notions de géographie. Une fois bien en train, David ne tarda pas à faire de notables progrès, dont l'école tout entière profita.

CHAPITRE X



Le retour du capitaine Chardève ne put avoir lieu dans l'automne de cette année-là ; son service le retint en France, et ce ne fut qu'en 1762 qu'il reprit le chemin de son vieux manoir. Mais il revenait avec un congé définitif, bien décidé à passer le reste de ses jours dans son pays.

Il arriva un samedi au soir vers la fin de septembre, accompagné d'un valet de chambre nommé Gaspard Breithaupt. À cette époque, c'était beaucoup l'usage, dans la Suisse romande, d'avoir des domestiques allemands, surtout chez les militaires qui avaient servi à l'étranger. Gabrielle ouvrit la bouche bien grande à la vue de ce personnage à moustaches retroussées jusqu'aux yeux, et au visage sombre, sur lequel une ancienne balafre blanche se promenait comme un carreau de foudre dans un ciel noir.

— Vous n'aurez pas peur de Gaspard, ma bonne Gabrielle, lui dit le capitaine : c'est un homme respectable, marié et père de cinq enfants ; en outre, il est bon cuisinier et vous rendra une multitude de petits services.

Gabrielle ne trouva pas de mots pour répondre ; mais, au fond du cœur, elle soupira profondément. La maison allait être changée, renversée de fond en comble : ce Gaspard était sans doute un être sale, qui fumerait jour et nuit, cracherait dans le feu et se griserait comme un ivrogne. Quand on a été à la guerre, quand on est *couturé* d'une pareille façon, quand on a d'aussi horribles moustaches, il est impossible qu'on soit bon. Voilà ce que pensait Gabrielle. La vieille gouvernante se trompait : Gaspard Breithaupt était la douceur même ; il ne fumait point, buvait peu, et c'était en sauvant la vie à un officier sur le champ de bataille qu'il avait reçu ce grand coup de sabre au visage.

Samuel Bérode attendait M. Chardève à la Carrée ; ce dernier lui serra la main cordialement, mais dès qu'il eut jeté un peu mieux les

yeux sur son régisseur, il la lui tendit une seconde fois en lui disant : — Je suis très heureux de vous revoir, M. Bérod ; vos lettres m'ont toujours beaucoup intéressé : nous causerons de diverses choses. Pour aujourd'hui, je suis fatigué du voyage, et je veux me coucher de bonne heure. Je vois avec grand plaisir que la maison a pris bonne façon et que les choses sont en ordre. Je vous remercie. À demain, si vous voulez.

— Gaspard, voilà mon régisseur, M. Bérod, dont je vous ai souvent parlé.

— M. Bérod, Gaspard est mon domestique ; je vous le recommande comme quelqu'un que j'aime beaucoup et qui m'est très dévoué.

Le vieux Bayonne accueillit son maître avec les plus vives démonstrations de joie et de tendresse, comme s'il eût deviné qu'ils ne se quitteraient plus. Le capitaine aussi avait vieilli ; ses joues s'étaient creusées, et ses cheveux, encore noirs lors de son dernier départ, avaient pris une couleur argentée. Mais il prouva que ses jambes n'avaient rien perdu de leur force et de leur souplesse, car il grimpa le roide escalier de la maison comme aurait pu le faire un jeune homme.

Le lendemain matin, M. Chardève se rendit au culte public avec Gaspard, dans le petit temple situé au milieu des vignes. C'était un de ces beaux dimanches d'automne, comme on en a souvent dans notre pays. Le soleil est doux ; la rosée abondante. Quelques nuages légers se promènent au flanc des montagnes boisées, s'élevant de gorges profondes ou contournant les forêts de sapins. Dans la plaine, les hirondelles émigrent, une à une, rasant le sol ; les étourneaux s'en vont aussi, mais par volées nombreuses, et les pigeons colomains passent très haut, sans s'arrêter en chemin. — Le raisin ne demande plus les soins de l'homme ; le soleil et la rosée achèvent de le mûrir. C'est le moment de cueillir les pommes, les poires et la prune noire à sécher ; c'est aussi le moment des semailles : chacun est occupé, car l'hiver arrive souvent d'une manière brusque, toujours plus tôt qu'on ne voudrait. Malheur à celui dont le froment est encore dans le sac, au lieu de couvrir la terre d'un vert tapis !

Le capitaine Chardève rencontra en chemin plusieurs anciennes connaissances du village, et reçut leurs salutations de bienvenue avec grand plaisir. Il est si doux de se voir bien accueilli au retour dans la patrie ! — Avant d'entrer dans le temple, il vit Samuel Bérod qui parlait avec une dame : celle-ci paraissait lui expliquer familièrement des choses auxquelles le régisseur avait l'air d'apporter beaucoup d'attention. — Le capitaine prit place dans son banc, et Samuel vint s'asseoir un des derniers, vers la porte d'entrée. Depuis qu'il n'était plus maître d'école, son ancien fauteuil devant la chaire était occupé par David

Craitze, le nouveau régent. — M. Chardève fit signe à Samuel de venir s'asseoir à côté de lui ; ce dernier le remercia du geste, continuant à feuilleter son livre de psaumes.

L'office terminé, le propriétaire et le régisseur retournèrent ensemble au village, comme il y avait deux ans.

— Quelle est cette dame avec laquelle vous parliez avant d'entrer au temple ? demanda le capitaine ; il me semble l'avoir vue autrefois, mais je ne sais où.

— C'est M^{lle} Attis, la fille de notre pasteur.

— Vous la connaissez donc beaucoup ?

— Oui, sans doute ; et les affligés la connaissent encore mieux que moi. Elle me parlait d'un pauvre père de famille, fort malade, et me demandait d'aller le voir aujourd'hui à la place de son père, qui ne peut s'y rendre : il faudrait pouvoir lui porter quelque secours en argent et en consolations.

Le capitaine tira immédiatement sa bourse et remit deux gros écus de six livres à Samuel.

— Voilà pour moi, dit-il ; quant aux consolations, je ne m'en charge pas. Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu vous asseoir dans mon banc ? vous y avez droit en quelque façon, et il y avait place de reste.

— Pour ne pas attirer l'attention de l'assemblée, qui l'aurait sans doute remarqué. Puis, je l'avoue, ces distinctions de bancs et de places, dans la maison de Dieu, ne me plaisent pas. Quand il n'y a là que *de pauvres pécheurs, enclins au mal, incapables par eux-mêmes d'aucun bien*, comme le dit notre liturgie, je trouve qu'on devrait se mettre tous à la suite les uns des autres, sans aucune distinction. Devant Dieu, il n'y a pas d'acceptation de personnes. Et pour moi, la place que je préfère, si préférence il y a, c'est la dernière de toutes. J'aurais eu cependant, Monsieur le capitaine, un très grand plaisir à m'asseoir près de vous, dans votre banc.

— Oui, je vous comprends jusqu'à un certain point : vous êtes conséquent avec vos idées religieuses. Moi, je vais au culte par habitude, uniquement. En France, le régiment allait à la messe.

— À la messe !

— Eh oui ! c'était l'ordre : le militaire obéit sans demander pourquoi.

Samuel Bérod ne répondit pas aux dernières paroles du capitaine, mais il remercia Dieu, au fond du cœur, de ce qu'il n'était pas forcé d'aller à la messe, lui protestant convaincu des erreurs du culte romain. M. Chardève avait aussi parlé des *idées* religieuses de Samuel, comme ne les partageant point : cela était pénible au jeune régisseur, qui savait, d'un autre côté, combien son propriétaire était naturellement bon, et tout ce qu'il lui devait. Ils se séparèrent bientôt, l'un pour

aller déjeuner à la Carrée, l'autre pour rejoindre sa chère famille, toujours heureuse de le revoir.

CHAPITRE XI



Quelques jours après, lorsque le capitaine se fut un peu mieux établi chez lui, Samuel Bérod lui porta ses livres de comptes pour les diverses administrations dont il était chargé. Il avait tâché de les tenir de la manière la plus simple, sans rouages compliqués, lesquels ne sont souvent qu'un embarras. *Receptes et Livrances*, comme on disait en ce temps-là, pour telle ferme, tel clos de vignes, telle forêt, etc.

Samuel Bérod rapportait aussi les volumes que M. Chardève lui avait prêtés.

— Les avez-vous lus ? lui demanda ce dernier.

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

— Je pense que ce sont des livres très dangereux pour les gens du peuple et pour la société tout entière. Notre illustre voisin de Ferney, ses nombreux disciples et le citoyen Jean-Jacques Rousseau, préparent les voies à un état de choses désolant et terrible. Quand l'incrédulité se présente d'une manière aussi astucieuse, aussi perverse et avec tout un système, elle peut finir par gagner les masses et mettre la nation entière en péril. — Pour mon propre compte, tout ce que M. de Voltaire avance ici contre la vérité du christianisme, n'a pas changé d'un iota mes convictions religieuses. Jamais un homme à esprit méchant et moqueur, de quelque génie qu'il soit d'ailleurs doué, ne me convaincra que sa cause est celle de la vérité. La vérité est sainte, comme tout ce qui émane de Dieu. Que Voltaire s'attaque aux erreurs de l'Église romaine, je le comprends ; mais qu'il prenne la Bible pour un tissu d'inventions humaines (c'est-à-dire pour des mensonges), qu'il ne voie en la personne de Jésus-Christ que la figure d'un imposteur ; qu'il ne sache pas reconnaître dans les écrits sacrés le cachet d'un Esprit divin, supérieur à l'esprit de l'homme ; — cela me paraît, de sa part, ou une aberration incompréhensible, ou une profonde et

horrible hypocrisie. — Voyez, Monsieur le capitaine, je ne suis qu'un ancien maître d'école, un homme du peuple, sans science et, à beaucoup d'égards, sans éducation ; mais je comprends cependant que le Créateur ne peut être que souverainement juste et parfaitement saint. Je sens que cet Être, que nous nommons Dieu, doit haïr le mal ; d'un autre côté, je suis convaincu que son amour égale toutes ses autres perfections. La Bible, Monsieur, la sainte Bible me donne la clef de tout cela, et la personne du Sauveur est pour moi la représentation divine de ce que doit être le vrai Dieu. — Le Dieu de Voltaire est celui des moqueurs, comme celui de Rousseau n'est pas autre chose que la recherche de lui-même. Je doute que ces hommes-là, si grands soient-ils par leurs talents, puissent être jamais heureux, ni par ce qu'ils écrivent ni par ce qu'ils font. — Veuillez excuser ma vivacité sur ce sujet, Monsieur ; mais je suis trop convaincu pour me taire.

— Vous êtes tout excusé, Bérode ; au fait, il est possible que Voltaire et Jean-Jacques ne soient jamais heureux. Ce que vous me dites, me donnerait presque envie de lire la Bible.

— Monsieur, est-ce que vous ne la lisez donc pas ?

— Non, jamais. Depuis vingt-cinq ans et davantage, je n'en ai pas lu un seul mot.

— Alors, vous vous êtes privé bien volontairement d'une grande bénédiction, et vous oubliez...

— Achevez, M. Bérode ; achevez votre pensée : je ne me choquerai point.

— Monsieur le capitaine, vous savez que je vous aime sincèrement. Vous avez été et vous êtes mon bienfaiteur, en ce sens que vous m'avez confié un emploi honorable qui me fait vivre, moi et ma famille. Si donc je vous parle comme je le fais en ce moment, c'est que je mentirais à ma conscience en m'y prenant d'une autre manière ; et la vérité appartient à Dieu. Je crois donc que vous oubliez un sérieux devoir en ne cherchant pas cette vérité dans nos saints livres. Vous l'y trouveriez certainement, et vous en béniriez Celui qui l'a mise à notre portée.

— Nous verrons tout cela. Pour vous, qui avez une famille à élever, la position est différente.

— La position devant Dieu est la même pour tous. Permettez, Monsieur le capitaine : si vous vous mariez et que vous ayez des enfants, comment les élèverez-vous ? D'après les idées absurdes de Rousseau, d'après les singeries de Voltaire, ou d'après les conseils de la sagesse divine, tels qu'ils sont consignés dans cette grande Bible que je vois là-haut sur ce rayon ?

— Tranquillisez-vous là-dessus, mon cher père de famille. Je ne me

marierai pas, et je n'aurai pas d'enfants à élever. Regardez mes cheveux gris. Est-ce à mon âge qu'on se marie ? voyons, dites-moi aussi la vérité sur ce point.

— *Oui et non*, Monsieur. *Oui*, l'on se marie à votre âge, parce que vous êtes encore au fort de la vie et que vous avez une bonne santé ; *non*, l'on ne se marie pas si l'on tient à faire sa volonté avant tout, et si l'on n'est pas décidé à élever sa famille dans la crainte et l'amour de Dieu. Voilà mon avis.

— Je vous remercie. Pour le moment, M. Bérode, je songe à chasser avec le vieux Bayonne ; je veux aussi acheter des chevaux, prendre un cocher, inviter mes anciennes connaissances, etc. Pour commencer, vous allez déjeuner avec moi d'une tranche de jambon et d'un verre de mon meilleur vin La Côte ; cela ne nous empêchera point de causer du chalet de la Brantonnaz, ou des murs à récrépir au Pylon.

Le capitaine se leva, prit Samuel Bérode sous le bras et l'entraîna, presque malgré lui, dans la salle à manger, où Gaspard avait tout préparé pour le repas de son maître. Le déjeuner achevé, M. Chardève alluma sa grosse pipe d'écume à chaînette d'or, demanda à Samuel s'il voulait aussi fumer, et, sur la réponse négative de ce dernier, ils allèrent ensemble faire un tour dans les vignes de Jappard, après quoi ils descendirent jusqu'à la ferme. Bayonne galopait comme un vieux fou, faisant lever des cailles, des perdreaux et des lièvres dont le pays était alors beaucoup plus peuplé qu'aujourd'hui. La vue du gibier engagea le capitaine à remonter chez lui pour y prendre un fusil, mais avant de quitter Samuel, il lui dit :

— Vous me parlerez toujours franchement, comme vous l'avez fait ce matin. Je ne partage point vos idées religieuses, mais je les respecte chez un honnête homme et j'aime l'accent d'une forte conviction. Oui, M. Bérode, je voudrais avoir votre simple foi, car je vois bien que c'est une *puissance*. À propos de famille, où en êtes-vous ?

— Au quatrième, dans quelques mois.

— Tâchez au moins que ce soit un garçon, si vous voulez d'un incrédule comme moi pour son parrain.

— D'ici là, Monsieur, vous serez chrétien, s'il plaît à Dieu. Celui qui aime la vérité, la cherche et la trouve. En tout cas, je suis fort touché de la continuation de vos bontés pour mes enfants.

En remontant à la Carrée, le capitaine Chardève ne pouvait s'empêcher de penser que son régisseur était beaucoup plus heureux que lui : et pourtant, il avait femme et enfants à nourrir, avec la vingtième partie de ce que lui, Chardève, pouvait dépenser chaque année sans même absorber entièrement ses revenus.

— Ce Bérod, pensait-il encore, s'est singulièrement développé depuis deux ans ; au reste, cela m'a souvent frappé dans ses lettres. S'il eût étudié, il serait devenu un prédicateur remarquable. Il parle avec un aplomb et une dignité bien rares pour un homme de sa classe et de sa profession.

CHAPITRE XII



Le capitaine Chardève donna suite à ses projets, c'est-à-dire qu'il acheta deux superbes chevaux, une ou deux voitures neuves, prit un cocher, alla à la chasse, donna des soupers, visita ses connaissances, etc. — D'amis particuliers, il n'en avait pas au pays. Dans la visite qu'il fit au pasteur Attis, il reçut beaucoup de remerciements pour l'argent qu'il donnait aux pauvres, et il put causer d'une manière intéressante avec M^{lle} Louise. Celle-ci était l'unique enfant du pasteur, qui était veuf. Elle tenait le ménage de son père et avait refusé plusieurs fois de se marier, ne voulant pas le laisser seul dans son presbytère, ou ne trouvant pas chez ses épouseurs ce qu'elle désirait rencontrer dans un mari. Elle avait vingt-huit ans, une belle et sereine figure, beaucoup d'instruction sans aucune espèce de pédanterie (elle savait le latin et le grec), mais elle était pauvre des biens de ce monde. Son père mort, il ne lui resterait rien, ou à peu près rien. Et même actuellement elle remplissait auprès de lui, à beaucoup d'égards, les fonctions d'un suffragant. Elle écrivait des sermons sous dictée, tenait les registres de la paroisse, s'occupait des pauvres, etc. Avec tout cela, gracieuse, enjouée, bonne musicienne et chantant fort bien.

— Une agréable, fort agréable personne, cette demoiselle Attis, pensait le capitaine en quittant la cure; mais c'est une sainte, une religieuse, j'en suis sûr. Mon Bérode doit être un de ses intimes amis.

Le capitaine Chardève ne se trompait pas en faisant cette supposition; Samuel Bérode allait souvent à la cure, et M^{lle} Louise arrivait parfois à l'improviste chez Félise et passait la soirée avec la famille. Pour M^{lle} Attis, la vie se composait de devoirs revenant chaque jour; mais elle était heureuse, parce qu'elle les acceptait comme un lot que Dieu lui avait assigné ici-bas.

En cette année 1762, l'automne fut extrêmement beau; sec et chaud en proportion de l'été pluvieux et sombre. Les bois restèrent

feuillés jusqu'à la fin de novembre ; le passage de la bécasse fut abondant, en sorte que Bayonne et son maître firent des captures superbes dans les bordées du Jura. Tout à coup l'hiver arriva ; des brouillards épais, glacés, se répandirent dans la plaine et jusqu'à mi-côte. On alluma du feu dans toutes les cheminées, on chauffa les poêles, on cloua des lisières sur les battues des vieilles portes, on étendit les tapis partout où l'on en possédait.

Par un de ces jours de brume épaisse, le capitaine Chardève se mit en campagne avec son vieux chien pour chasser la bécassine dans les marais. Il se fatigua beaucoup, s'empêtra dans mainte fondrière, manqua souvent, de ses deux coups de fusil, l'oiseau rusé à l'aile rapide, et se fâcha même contre Bayonne, qui, pensait-il, avait le nez et l'esprit complètement bouchés par le brouillard. Quand il se fut assez échauffé la bile et fouetté le sang, il pensa pourtant à reprendre le chemin de sa demeure. Il s'orienta donc, et, jetant son fusil à l'épaule, cingla dans ce qu'il croyait être la direction de la Carrée, dont il était éloigné d'une bonne lieue. Connaissant parfaitement la contrée, il ne mit pas en doute d'arriver tout droit chez lui, malgré le brouillard, qui devenait toujours plus opaque et plus glacial. Après une heure de marche en ligne directe, au lieu de voir sa maison, il se trouva dans les environs d'un village sur lequel un demi-rayon de soleil vint donner, comme il approchait des premières habitations. Il ne connaissait point cet endroit. La vue d'un pays tout nouveau, lorsqu'il se croyait à deux pas de chez lui, l'effraya presque. Il se tâta pour bien s'assurer qu'il ne rêvait pas. Voyant un homme occupé à faire des fagots, il s'en approcha pour lui demander le nom de ce village inconnu, lequel avait surgi de terre depuis une heure, tout exprès pour le désorienter. L'ouvrier le lui nomma. Or c'était un endroit situé à trois portées de fusil du marais que le capitaine avait quitté dans la matinée et où, tournant sur lui-même et se fourvoyant, il était revenu sans s'en douter. Les maisons, qu'il connaissait fort bien, lui paraissaient tournées à l'envers, en sorte que le chasseur était complètement dépaysé. Il demanda son chemin à l'ouvrier comme aurait pu le faire un étranger arrivant pour la première fois dans la contrée. Une fois sur la route, il ne la quitta plus, de peur de s'égarer de nouveau. Il rit beaucoup en lui-même de son aventure, dîna comme quatre, s'étendit dans un fauteuil au coin du feu et ne tarda pas à fermer les yeux de fatigue, de bien-être autant que de sommeil. Au bout de peu de minutes, il lui sembla que quelque chose le serrait à la gorge ; il se leva subitement, mais la respiration lui manquant, il tomba lourdement sur le plancher. — Ce n'était point une attaque d'apoplexie, car le capitaine Chardève se releva immédiate-

ment ; mais, mal à son aise, le trouble dans l'esprit, la gorge irritée, le cœur palpitant. Il fit deux ou trois fois le tour de sa chambre ; il se tâta le pouls, lui, un vieux militaire, il se tâta le pouls ! Un — deux — trois — quatre — temps d'arrêt... — Cinq— six — sept — huit — neuf — dix :.... temps d'arrêt.... Et il se dit :

— C'est ce qu'on nomme des intermittences ; eh bien ! que ce soit cela ou autre chose, je n'y puis rien.

Au même instant il entendit un long hurlement de Bayonne au milieu de la cour. Descendant l'escalier d'une manière assez pénible, il trouva son vieux compagnon de chasse étendu sur le gravier, sans mouvement. Bayonne avait rendu le dernier soupir. — M. Chardève remonta chez lui, sombre et agité. Il dit à Gaspard de faire enterrer l'animal, puis se sentant le frisson de la fièvre, il se mit au lit, quoiqu'il fût à peine cinq heures du soir.

CHAPITRE XIII



La nuit fut mauvaise et bien longue. M. Chardève put à peine fermer les yeux ; dès qu'il s'endormait, une nouvelle suffocation le réveillait subitement ; son cou se gonflait, et il y éprouvait quelque chose de pareil à une commotion électrique ; puis, il lui semblait qu'on frappait à coups redoublés dans son cerveau. Lorsque Gaspard vint prendre ses ordres le matin, comme à l'ordinaire, il vit bien que son maître avait beaucoup souffert et qu'il était considérablement agité.

— Monsieur est malade, lui dit-il ; que pouvons-nous faire pour le soulager ? Gabrielle pense que Monsieur a pris froid, hier, à la chasse, et qu'il faudrait tâcher de transpirer en restant au lit.

— Non, je veux me lever. Faites-moi du thé.

Le capitaine ne se trouva pas mieux debout ; il lui prit une toux sèche, comme une espèce de hoquet. Il passa la journée à se promener dans sa chambre. Vers le soir, il fit demander son régisseur.

Lorsque Samuel Bérode arriva, M. Chardève se trouvait précisément dans un moment de crise d'oppression, avec des spasmes violents.

— Mais vous êtes bien souffrant, Monsieur, et je n'en savais rien, lui dit Samuel.

Le capitaine lui fit signe de la main de s'asseoir auprès du feu, jusqu'à ce qu'il pût lui parler. Le jeune régisseur examinait cet homme autrefois si fort, d'une si belle prestance, droit et vigoureux comme un chêne hier encore, et aujourd'hui courbé, haletant, sous le poids d'un mal inconnu. Il se rappela involontairement cette parole de l'Écriture : Les jours de l'homme mortel sont comme l'herbe, et toute sa grâce comme la fleur des champs.

— M. Bérode, dit enfin le capitaine, je ne sais ce que j'ai gagné à la chasse hier, par ce vilain brouillard ; mais je suis dans un état bien singulier : il me semble, par moments, que je vais expirer. C'est la première fois de ma vie que je suis malade.

Il lui fit alors en peu de mots le récit de son hallucination du jour précédent.

— Monsieur, dit Samuel, il faut demander un médecin tout de suite.

— Un médecin, un médecin, j'ai ces gens-là en horreur. Jamais je n'ai demandé le plus petit conseil à la médecine, et je n'ai pas la moindre foi dans ses ordonnances.

— C'est égal, Monsieur : voulez-vous que je me rende cette nuit même à Lausanne, chez M. Tissot ? je lui parlerai et je tâcherai de l'amener ici. Il est impossible que vous restiez en cet état sans de prompts secours.

— Cela vous dérangera bien ?

— Du tout, Monsieur. Je vais partir à l'instant : Gabrielle ira avertir ma femme. Le capitaine sonna.

— Gaspard, dites à Carl d'atteler les chevaux à la voiture fermée, et servez promptement quelque chose à manger à M. Bérod. Donnez-lui aussi mon manteau brun.

Dix minutes après, le régisseur était en route pour Lausanne. Il y arriva vers les onze heures du soir et fut reçu immédiatement par le célèbre docteur, auquel il raconta très clairement ce que le capitaine Chardève avait éprouvé à la chasse et depuis son retour à la maison.

— Bien, Monsieur, répondit Tissot. Pouvez-vous attendre ici jusqu'à trois heures du matin ? Je serai libre à ce moment, et j'irai avec vous : on pourra me ramener à Lausanne ?

— Oui, Monsieur.

— Je dois avoir cette nuit un entretien avec le prince Louis-Eugène de Wurtemberg, qui vient d'arriver au Lion-d'or ; sans cela, nous pourrions nous mettre en route immédiatement.

— Monsieur le docteur, je suis à vos ordres avec la voiture de Monsieur le capitaine Chardève.

— À trois heures donc, devant ma porte.

Au moment fixé, Tissot et le régisseur montèrent en voiture. Le premier s'arrangea dans un coin pour dormir, et Bérod se livra aux pensées qui montaient en foule dans son esprit. À moitié chemin, le cocher arrêta les chevaux et se mit à tempêter contre un charretier qui continuait à garder le milieu de la route avec un grand char de paille.

— Eh bien donc ! disait Carl, manant que vous êtes ! détournerez-vous cette rosse ?

— Oui, oui, on y va, répondit le paysan à moitié endormi entre deux gerbes. Un peu de patience.

— Eh ! reprit le cocher, c'est vous, M. Sussant ! qui pensait donc à vous rencontrer ici à de telles heures ?

— C'est bon, c'est bon ; taisez-vous, Carl. Ne faites pas de bruit.

Samuel Bérood ouvrit une glace de la voiture et reconnut, en effet, malgré le peu de jour qu'il faisait encore, le fermier de M. Chardève ; et il comprit à l'instant même que Nicolas Sussant n'avait pas compté le rencontrer en chemin. Cependant, il ne lui dit rien et se rassit à sa place.

— Qui conduisez-vous ? demanda Sussant au cocher.

— Le docteur et M. Bérood.

— Pas un mot sur mon compte, entendez-vous, Carl.

— Oui, oui, allez toujours.

L'aube se montrait à l'horizon, lorsque la voiture arriva en vue du village. M. Tissot put alors examiner un peu mieux la figure de son compagnon. Habile physionomiste, il eut bientôt remarqué un front large et développé, des yeux bleus d'une grande douceur, et tout un ensemble de traits réfléchissant un esprit élevé, une conscience délicate, une âme pieuse.

— Vous êtes sans doute un ami de Monsieur le capitaine Chardève, Monsieur ? lui demanda-t-il.

— Oui, Monsieur, et son régisseur de domaines.

— Mais vous avez aussi des fonctions ou des goûts d'un ordre plus relevé ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Monsieur ; dès qu'on fait les choses par devoir et comme en présence de Dieu, il me semble qu'il n'y a rien d'humiliant à gérer des affaires de terres, ni même à s'occuper de ses mains à toute espèce de travail honnête.

— Certainement, Monsieur. Mais vous faites autre chose que des comptes de fermiers ou de vigneron : voilà ce que je veux dire. N'aimez-vous pas la lecture, par exemple ?

— Beaucoup, Monsieur le docteur. Je me suis aussi occupé d'enseignement primaire jusqu'à l'année dernière.

— À la bonne heure. Nous y sommes ; et je gagerais que vous préférez les ouvrages de M. de Haller, au Dictionnaire philosophique de Voltaire ?

— Et aussi aux productions d'une foule d'écrivains français qui cherchent à détruire la religion chrétienne, avant d'en avoir compris le premier mot.

— Monsieur, je regrette infiniment d'avoir dormi à côté de vous, malgré la fatigue qui m'accablait en partant de Lausanne. Vous me direz votre nom, n'est-ce pas ?

— Samuel Bérood.

L'illustre Tissot sortit ses tablettes, sur lesquelles il écrivit immédiatement :

« *Sam. Bérood* ; lui offrir un ex : *de l'avis au P.* — faire plus amp :

connais : dans l'occasion.»

— Pendant que nous sommes encore seuls, reprit Tissot, dites-moi l'âge de M. Chardève et comment il vit habituellement.

— M. le capitaine Chardève doit avoir 49 ans, si je ne me trompe ; et quant à sa vie, elle est active, régulière et fort honorable en toutes choses. Nous voici arrivés, Monsieur ; je vais m'occuper de vous faire reconduire après déjeuner.

La voiture s'arrêta devant la porte ; Gaspard ouvrit le marche-pied et conduisit le docteur auprès de son maître.

CHAPITRE XIV



Il ne fallut pas plus de cinq minutes au célèbre docteur pour reconnaître les véritables symptômes de la maladie du capitaine. — C'était d'abord — et disons-le tout simplement comme on le ferait aujourd'hui — c'était une violente grippe; mais cette maladie, commune en notre siècle et

d'un caractère assez traître, n'était que l'accessoire de l'état grave de santé dans lequel l'ancien militaire venait d'entrer.

— Quant à la grippe, Monsieur le capitaine, dit le docteur, quinze jours en feront la façon, Dieu et la médecine aidant. Mais vous êtes aussi arrivé à une époque de la vie où de grands ménagements sont absolument nécessaires, si vous voulez guérir aussi vite que possible. Vous avez été jusqu'à présent très robuste, très fort; vous n'avez jamais fait, me dites-vous, de maladie; eh bien! en voici une qui n'a pas de nom précisément, mais qui, dans votre organisation si vigoureuse, est un combat entre des forces contraires. La crise passée — et elle passera heureusement, s'il plaît à Dieu — vous ne redeviendrez pas jeune, cela est certain, mais vous ne vous en porterez peut-être que mieux pour le reste de vos jours. Je vais prescrire quelques remèdes, et vous suivrez le régime suivant: Pas de vin; aucun exercice violent; ni cheval ni chasse; nourriture très modérée et douce; petites promenades à pied par le beau temps; éviter toute émotion, toute tension d'esprit; lectures distrayantes au coin du feu, faites par une autre personne, et causeries agréables pendant l'hiver. L'été prochain, sur la montagne. — Priez M. Bérod de m'écrire souvent un petit bulletin, et, si vous désirez ma visite, faites-moi chercher dans la nuit comme hier au soir. Cela m'arrangera mieux et me prendra moins de temps que dans la journée. Adieu, Monsieur. Vous allez passer huit jours au lit pour vous débarrasser de la grippe. Vous permettez que j'invite M. Bérod à déjeuner avec moi?

Le capitaine sourit de la meilleure grâce, remercia le docteur et se

sentit reconforté par ce qu'il venait d'entendre de sa bouche.

Pendant qu'on préparait un petit char léger et un autre cheval pour reconduire le docteur à Lausanne, Samuel Bérod était descendu à la ferme avant même d'aller chez lui. Il ouvrit la grange sans demander permission à personne et vit les traces évidentes d'un déplacement considérable de paille. Il passa ensuite à l'écurie, où il demanda au successeur de David Craitze si c'étaient deux chars qu'on avait chargés dans la soirée.

— C'est seulement un, Monsieur, répondit le domestique, mais un fameux char ; il y en avait bien trente quintaux.

Samuel n'en demandait pas davantage. Il s'empressa de remonter chez le capitaine, où il eut le plaisir de passer une demi-heure en tête à tête avec M. Tissot, le grand médecin populaire de cette époque, l'ami des pauvres, caractère noble, vertueux, désintéressé. Un praticien d'une réputation universelle comme était la sienne, eût bientôt fait, en notre temps, une immense fortune : Tissot, consulté par les souverains étrangers, par les princes, par les gens du monde, ne voulut jamais établir de mémoire pour ce qui lui était dû. « Désintéressé et généreux dans ses soins, M. Tissot ne les estimait jamais lui-même, et recevait sans aucune observation ce qu'on lui remettait à titre d'honoraires, quelle qu'en fût la modicité. Ses malades, dit son biographe, ne pouvaient qu'être sensibles à l'intérêt que leur témoignait un homme célèbre et aussi recherché. Sa complaisance et ses égards pour eux étaient remplis d'affection. Comme médecin, il se plaisait à faire parler la nature, et quoiqu'il regrettât souvent le temps que lui faisaient perdre certains malades par les inutilités, les contre-sens et les vaines fantaisies dont ils surchargent la description de leurs maux, il les supportait avec une indulgence rare. En lui, le savant et l'érudit ne le cédaient point à l'observateur et au praticien. L'équilibre était parfait. Il était doué à un haut degré de cette qualité plus précieuse que la doctrine la plus profonde, de ce tact qui est en médecine ce qu'est le goût en littérature, de ce tact qui tient à la sensibilité heureusement perfectionnée par l'éducation, et qui est en même temps un don particulier de Dieu, indépendant de la pratique et de l'expérience. Ce tact sert admirablement à discerner entre mille symptômes plus ou moins exagérés par un malade, celui qui caractérise véritablement le mal. Sans cette qualité précieuse, qu'importe au malade toute la science du médecin ? Il entendra de beaux raisonnements, il recevra de belles recettes et courra le risque d'avaler la mort⁵. »

5 - Essai sur la vie de Tissot, par Ch. Eynard.

CHAPITRE XV



Samuel Bérod se leva le lendemain plus tard que de coutume, car il n'avait pas dormi pendant la nuit précédente. Au moment de se mettre à table pour déjeuner, sa femme lui montra un superbe morceau de beurre et un grand pot de crème, que la fille du fermier Sussant venait d'apporter en présent de la part de son père.

Le régisseur fronça le sourcil à cette vue ; il dit à sa femme de laisser le tout dans le même panier, son intention étant de n'accepter aucun présent quelconque de gens placés sous sa surveillance. Il mangea sa soupe et se rendit à la ferme.

Nicolas Sussant balayait la cour ; il continua son ouvrage de cet air distrait qui cherche à dissimuler une véritable préoccupation.

— Vous avez eu l'attention de m'envoyer du beurre et de la crème, lui dit le régisseur ; je vous remercie, mais....

— C'est bien peu de chose, M. Bérod, interrompit le fermier ; vous vous donnez assez de peine pour qu'on puisse avoir quelques petites attentions.

— Je n'ai point l'habitude de compter sur des attentions de cette nature, M. Sussant ; mais je veux pouvoir compter sur la fidélité des gens placés sous ma direction. Vous comprenez ce que je veux dire, je pense ?

— Du tout ; de quoi voulez-vous parler ?

— Je veux parler de l'article 17 de votre bail, qui défend au fermier de M. le capitaine de sortir du domaine qui lui est remis, foin, paille ou fourrage quelconque. Mais il y a plus : vous profitez du moment où votre maître est malade, dangereusement malade peut-être, pour charger de nuit et conduire au marché un grand char de paille ! M. Sussant, cela est indigne d'un homme qui se respecte et qui a le moindre sentiment des convenances. Vous ne serez donc point étonné que je refuse votre beurre et votre crème, et que, plus tard, j'avertisse

le propriétaire. Je vous rappelle aussi que votre bail finit l'année prochaine : il dépendra de vous qu'il soit renouvelé ou complètement terminé.

— Il n'est pas besoin de tant crier pour si peu de chose : j'ai vendu la paille cinquante livres ; si je bonifie la moitié de cette valeur à Monsieur, il doit être content.

— Il ne s'agit pas de bonification ; il s'agit de votre conduite déloyale. M. Chardève tient à pouvoir compter sur la fidélité entière de ses fermiers, et vous avez perdu sa confiance ainsi que la mienne. En outre, ce qui est beaucoup plus grave, vous avez fait une chose mauvaise. Je vous engage à y réfléchir sérieusement.

De retour chez lui, Samuel inscrivit dans un livre de notes le rapport succinct du fait à la charge de Sussant, et la conversation qu'il venait d'avoir avec lui. Il en donnerait connaissance au capitaine, lorsque ce dernier serait en état de s'occuper d'affaires.

Pour le moment, il fallait bien se garder de lui en parler, car la moindre chose qui le contrariait lui donnait tout de suite une agitation nerveuse excessivement pénible.

Les journées sont longues, quand on les passe avec un ennemi invisible, insaisissable, qui vous court dans les veines, frappe au cœur, gonfle la poitrine, laboure les reins ou le cerveau ! Elles sont tristes et angoissantes, lorsque le malade ne sait sur quoi s'appuyer autour de lui, ni surtout plus haut que lui ! Seul, sans famille, sans confiance en Dieu et sans aucun espoir en une vie meilleure, le capitaine Chardève rongea son frein comme un prisonnier enchaîné ! Il entrevoyait le tombeau, l'affreux tombeau, lorsqu'il avait compté sur trente années de repos et de liberté d'action dans la demeure de ses pères. Aussi le premier mois de sa réclusion fut-il terrible, pour lui d'abord, et ensuite pour son entourage domestique. Ses chevaux cassaient leurs fers d'ennui sur le pavé de leur écurie ; son cocher ne bougeait pas de la maison, si ce n'est pour aller chercher le docteur Tissot ; Gabrielle était rudement renvoyée, malgré ses trente-cinq ans de service. Il n'y avait que Gaspard et Samuel Bérod qui fussent admis, et encore pour des moments fort courts... Le pasteur Attis fut remercié de ses offres de visites, uniquement à cause de son caractère ecclésiastique. — M. Tissot ne fut plus demandé : lorsque le capitaine vit qu'il n'allait pas mieux, il jeta par les fenêtres la digitale, la belladone et le kermès minéral du docteur. Il but quelques verres de son vieux La Côte, après quoi il eut un redoublement du mal étrange qui le suivait partout. Force fut donc de se remettre au régime conseillé par le docteur. — Lui, qui nageait dans l'abondance des biens de la terre, il enviait le sort des ouvriers de Jappard, quand il les voyait porter la terre de ses

vignes et se battre les flancs avec les mains pour se réchauffer. Au moins ils vivent, ces gens-là, pensait-il : ils mangent, boivent et dorment, s'ils travaillent bien ; tandis que moi je ne puis ni manger ni boire, ni travailler, ni dormir. Et toujours souffrir ! Pourquoi en est-il ainsi ? Qu'ai-je fait de plus mauvais que ces ouvriers ? Où est la justice divine ? non, elle n'existe pas.

C'est ainsi que beaucoup de malades raisonnent. Comme si Dieu leur devait les considérants de ses sentences ! Et d'ailleurs, ses jugements ne sont-ils pas écrits, article par article, au tribunal de la conscience ? Mais l'homme souffrant ne comprend souvent que deux choses : ses propres douleurs et la bonne santé du prochain.

Un jour, entre autres, le capitaine Chardève donna un libre cours à son irritation en présence de Samuel Bérode. Celui-ci le laissa dire jusqu'au bout, puis il le pria de l'écouter à son tour.

— Monsieur le capitaine, lui dit-il, je conviens que votre état de santé est pénible, très difficile même à supporter patiemment quand on est doué, comme vous l'êtes, d'un fort principe d'activité ; mais pensez pourtant qu'il y a des positions cent fois plus difficiles que la vôtre. Votre mal n'est pas aigu, après tout, et M. Tissot affirme que vous vous rétablirez si vous ne faites pas d'imprudences. — Je voyais hier un pauvre vieillard atteint d'un mal affreux au visage ; il s'en allait à pied, dans un hôpital, pour y subir une opération dont la pensée seule fait frissonner. Eh bien ! il me disait : « À la garde de Dieu ! j'ai reçu beaucoup de biens en ma vie ; j'ai été jeune, fort, robuste ; maintenant je suis vieux ; je vais bientôt mourir, probablement de faim, par suite du mal qui me dévore : Dieu me fasse la grâce de ne point murmurer. Il y a du repos de l'autre côté de la tombe. » Voilà ce que me disait cet homme. Et vous, Monsieur le capitaine, vous avez toutes les douceurs d'une position indépendante et pourtant l'espoir de guérir. Vous m'avez demandé de vous parler avec franchise ; je le ferai donc. Je suis effrayé à la pensée de votre sort à venir, quand je vous entends accuser le Tout-Puissant d'injustice. Dieu doit-il quelque chose à aucune créature ? Et encore : ne vous a-t-il pas donné jusqu'à aujourd'hui cinquante années de prospérité et de forces ? Qu'avez-vous fait pour lui, en retour ? Soyons justes nous-mêmes, Monsieur. Il vous a laissé des commandements dans les saints livres et sur la table de votre propre cœur : les avez-vous observés ? Avez-vous même pris connaissance de ceux dont le témoignage déposera un jour contre vous ? Pardonnez la liberté avec laquelle je vous parle, Monsieur ; mais songez aussi que Dieu est le maître absolu de toutes ses créatures et que, devant sa sainteté parfaite, nous ne sommes que cendre, poussière, corruption. Ah ! Monsieur, si vous pouviez accepter votre

état de santé actuel et vous en remettre au Père céleste pour tout ce qui vous concerne, je suis assuré que cela vous ferait du bien et que votre âme ne tarderait pas à être calmée.

Pendant qu'il avait parlé, Samuel s'était interrompu plusieurs fois pour respirer et pour tousser; il tenait sa main droite sur le côté gauche.

— Oui, lui répondit M. Chardève, il est facile de parler ainsi quand on est jeune comme vous et qu'on se porte bien.

— Monsieur, vous me croyez bien portant et je souffre cruellement ici depuis hier; j'ai craché le sang cette nuit.

— Mon pauvre ami, qu'avez-vous donc là?

— Je l'ignore, Monsieur; il faut que je me retire.

— Et vous ne m'en aviez rien dit?

— Mais non; je tâche de prendre patience et de me soumettre à Dieu.

Le capitaine se mit à marcher silencieusement dans sa chambre avec une émotion visible. Tirant sa bourse, il remit un louis au régisseur en lui disant :

— Mon cher Bérode, faites passer cela au vieillard dont vous m'avez parlé, et allez-vous-en chez vous. Allez vous soigner. J'ai trop besoin de vous, pour risquer de vous faire du mal en vous laissant venir ici chaque jour. Ne revenez que lorsque vous serez tout à fait bien.

Samuel partit.

— Et voilà un homme, se dit le capitaine en le voyant, de sa haute fenêtre, descendre doucement le chemin raboteux et s'arrêter à tout instant, — voilà un homme qui a une femme et quatre enfants à nourrir; il ne possède qu'un mince traitement de régisseur; il souffre d'une douleur aiguë, et il est content, soumis, heureux. Oui, il s'est fait en lui un déplacement de volonté propre, qui devrait me couvrir de confusion. Cet homme sera vainqueur, même de la mort. Ah! puissé-je trouver une foi vivante comme la sienne!

Un instant après, il sonna :

— Gaspard, dites à Carl d'atteler et d'aller tout de suite chercher le docteur Tissot à Lausanne. Il le conduira d'abord chez M. Bérode et ensuite ici.

CHAPITRE XVI



Tout homme qui désire sincèrement s'approcher de Dieu le connaîtra. Sa confiance ne sera point trompée. Il recevra bénédiction sur bénédiction. Mais qu'il vienne à lui avec tout ce qu'il a : misères, péchés, fardeaux de toutes sortes. Qu'il vienne avec le cœur, disant comme le lépreux de l'Évangile : Seigneur, si tu veux, tu peux me nettoyer.

C'est ce que fit le capitaine Chardève, après une lutte qui dura tout l'hiver. Samuel Bérod fut lui-même gravement malade et dut garder le lit pendant plusieurs semaines. Le capitaine, ne pouvant sortir non plus de chez lui par le mauvais temps ou la neige, ne vit point son fidèle régisseur. Mais celui-ci lui écrivit deux ou trois lettres, dans lesquelles il l'adjurait encore de se remettre à lire l'Évangile et de donner son cœur à Dieu.

Pour la première fois depuis vingt-cinq ans, M. Chardève rouvrit un Nouveau Testament. La simplicité du récit, ce cachet de vérité et d'autorité divine que tout homme sincère y découvre à chaque page, le frappèrent tellement, qu'il s'écria bientôt comme les envoyés des pharisiens : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! » — L'amour de la vérité le saisissant, il persévéra dans sa lecture solitaire. Le Seigneur l'éclaira de son Esprit, et il crut au témoignage que Dieu a rendu de son Fils. L'état de santé dans lequel il se trouvait toujours, suspendu comme il l'était entre un principe de vie et un principe de mort, ne l'inquiéta plus que d'une manière secondaire. Il put remettre à Dieu le soin de tout ce qui le concernait ; le calme moral exerça une action bienfaisante sur ses nerfs agités, et dès que les beaux jours parurent, il put recommencer de petites promenades à pied dans les environs.

Quand le régisseur, entièrement rétabli de sa pleurésie, vint le voir, le capitaine lui dit d'un air très touché et ferme en même temps :

— Merci, M. Bérod, de votre fidélité chrétienne à mon égard ; je

n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi pendant la crise que j'ai traversée. Veuille la Providence vous en récompenser !

Cependant M. Chardève était loin d'avoir recouvré ses anciennes forces ; quoiqu'il fût infiniment mieux que dans la première moitié de sa maladie, la période décroissante s'accomplissait lentement ; le mal était encore vivace, reparaisant parfois avec intensité. Un frémissement douloureux, une espèce de crépitation subsistait encore sur le poumon gauche et dans tout le côté ; la respiration était souvent gênée ; il devait s'abstenir de vin pur et ne prenait que très peu de nourriture le soir. Mais, somme toute, il *vivait*, il se fortifiait : la prédiction de Tissot se vérifierait au printemps, pour peu que cette saison fût douce et agréable.

Un jour, comme le capitaine venait de s'asseoir au soleil sur un petit mur de vigne, le vigneron Jappard s'approcha de lui. Les mains appuyées sur son bâton, l'ancien militaire réfléchissait à ce qu'avait été pour lui la vie, durant les cinquante années de son existence : « Hélas ! pensait-il, j'ai employé un quart de siècle à grandir et à faire quelques études, puis, pendant un autre quart de siècle, j'ai commandé l'exercice, monté la garde et suivi le regard de mes yeux. Est-ce là une vie ? la vie d'une créature responsable, destinée à l'éternité ?

Il fut tiré de ses réflexions par la voix de Jappard, qui le saluait :

— Monsieur le capitaine ne va-t-il rien mieux ? il me semble que Monsieur a bien de la peine à marcher.

— Merci, mon brave Jappard ; oh, oui, cela va mieux, grâce à Dieu. Mais j'ai encore de la peine à respirer.

— C'est le *mécanique* qui ne va pas ? quand le *mécanique* est dérangé, il faut du temps pour le remettre.

— Qu'appellez-vous le *mécanique* ?

— Le *mécanique* de la poitrine et de l'estomac : c'est ce qui fait vivre l'homme. Mais on dit que Monsieur ne mange presque rien ; alors l'estomac ne peut pas faire jouer la poitrine. Monsieur est faible, on le voit bien ; ce sont les remèdes que Monsieur prend qui le mettent à bas. Monsieur a les joues aussi creuses qu'une tabatière.

— Je ne prends pas de remèdes, mon pauvre ami.

— Oui, mais il faudrait manger, vivre *sur la graisse* et boire passablement de bon vin vieux ; prendre, le soir, avant de se coucher, un quart de verre d'eau de cerise pure. Dans huit jours on ne reconnaîtrait pas Monsieur. Il y a aussi le *triâcle* (la thériaque) qui fortifie le corps. Si Monsieur se sentait de l'embarras, le *jala* (jalap) nettoie comme il faut la poitrine.

— Qui vous a si bien enseigné la médecine, Jappard ?

— C'est un habile homme ; un homme qui en sait plus dans son petit

doigt que votre M. Tissot dans toute sa boutique.

— Vous le nommez ?

— *Crevan* ; Crevan, de la Platière. Il connaît aussi quand on a donné le mal à quelqu'un. C'est un homme qui a *les livres* de médecine.

— Et vous pensez que M. Tissot n'a pas de livres de médecine ?

— Possible qu'il en ait ; mais pas les bons ; pas ceux de Crevan, en tout cas.

— Je souhaite, mon pauvre Jappard, que vous n'ayez jamais besoin du médecin.

— *Amin*, répondit l'homme têtue et bizarre, puis il s'en retourna provigner ses chapons, tout glorieux d'avoir fait une consultation à son maître. — « Mais, se disait-il en lui-même à demi voix, notre monsieur n'en a pas pour longtemps ; son souffle z'est trop court. Ces vieux *mélitaires*, ça fait souvent des excès ; ça passe les nuits à boire, dans les grandes villes, et ça crie tout le jour sur les places d'armes, à pied et à cheval. Mal dommage si ça finit à la longue par *leur* zéchauffer la poitrine et l'estomac. »

CHAPITRE XVII



Maître Jappard était meilleur vigneron que son ami Crevan n'était bon médecin ; ce dernier, le lecteur l'a compris de reste, n'était qu'un misérable charlatan, donnant d'horribles recettes et abusant de la crédulité d'hommes bornés, tels que Jappard et beaucoup d'autres.

Tissot avait vu juste. M. Chardève se rétablit, sans cependant rajeunir. La crise dura une année tout entière : On sait que toute perturbation sanguine et nerveuse est toujours lente à disparaître. A l'âge du capitaine, il est même extrêmement rare de ne pas garder, d'une secousse pareille, quelque légère infirmité.

Une des premières visites qu'il s'empressa de rendre, ce fut celle du pasteur, qu'il avait si brutalement refusée au début de sa maladie. Il fit à M. Attis de sincères excuses sur ce sujet, en présence de M^{lle} Louise, et leur dit qu'il était maintenant convaincu de la vérité des doctrines de la révélation et qu'il désirait conformer sa vie aux enseignements de Jésus-Christ. Le vieux serviteur de Dieu en bénit l'auteur de toute grâce. — M. Chardève remit entre les mains du pasteur une petite somme pour les pauvres de M^{lle} Louise, en priant celle-ci de vouloir bien s'adresser à lui, par son père ou directement, chaque fois que des besoins pressants se feraient sentir dans quelque famille de la paroisse ; car, ajouta-t-il, je sens que nous devons être, non les possesseurs, mais les dispensateurs des biens que Dieu nous confie.

M^{lle} Louise remercia, non sans éprouver quelque embarras qui se trahit par une vive rougeur au moment où l'on entendit sonner à la porte. Elle se leva et alla ouvrir, puis elle rentra immédiatement avec un monsieur un peu plus âgé qu'elle, vêtu de noir et ayant l'air très distingué.

— Sois le bien-venu, mon cher Alphonse, dit le pasteur Attis. J'ai l'honneur de te présenter Monsieur le capitaine Chardève, un ami de nos pauvres. — Monsieur le capitaine, je vous présente mon neveu,

Monsieur le ministre Dupuis, mon suffragant dès dimanche prochain et mon futur gendre. Vous êtes la première personne de la paroisse à qui je fasse cette communication.

Le capitaine s'inclina, tendit la main au nouveau-venu, lui adressa ses félicitations et prit congé.

En passant devant la maison de son régisseur, il fit arrêter la voiture, puis il monta les quelques degrés du petit perron extérieur servant d'escalier :

— M. et M^{me} Bérod, leur dit-il, je vous annonce un mariage qui vous fera plaisir : devinez ; je viens de la cure.

— Est-ce le vôtre, Monsieur ? demanda M^m« Bérod un peu imprudemment.

— C'est celui d'une de vos amies, M^{me} Bérod.

— Oh ! Monsieur, Monsieur, dit la jeune mère de famille, est-ce bien vrai ? Auriez-vous ce bonheur-là ? dites vite, vite !

— Non, ma chère dame Bérod, je ne l'aurai pas, répondit le capitaine d'un air demi-triste et demi-malicieux ; c'est quelqu'un qui le mérite infiniment plus que moi : M. Alphonse Dupuis, le cousin de M^{lle} Attis et le remplaçant du pasteur. Du reste, je puis bien vous le dire, je ne pense point à me marier. À cinquante ans, et après ce que j'ai éprouvé depuis mon retour au pays, il me semble que j'ai toute autre chose à faire. À mon âge, beaucoup d'hommes peuvent très bien se remarier, s'ils ont le malheur d'être veufs ; mais quand on est vieux garçon comme moi, et de plus nullement amoureux, on reste seul chez soi, tout simplement. Je suppose que votre cher mari est assez de mon avis sur ce dernier point. En entrant chez vous, j'avais du reste l'unique intention de vous demander quand il vous convient de fixer le jour du baptême de cette quatrième petite fille. Il me semble que vous n'êtes guère pressés, car l'enfant a bientôt six mois.

— Nous attendions une marraine, Monsieur le capitaine, dit la mère un peu confuse.

— Eh bien, M^{me} Bérod, la marraine ? pourquoi pas M^{lle} Attis ? Je serai volontiers son compère, et comme je me nomme Louis-César, vous donnerez le nom de Louise à la petite. Je vous invite tous chez moi, y compris M. Dupuis. Voulez-vous dimanche prochain ?

Mari et femme s'approchèrent de cet homme cordial, si simple et si bon ; ils lui prirent les mains pendant que leurs yeux se remplissaient de larmes.

— Dieu vous bénisse, Monsieur, lui dirent-ils dû fond du cœur.

— Et vous aussi. Mais il nous faudra aller voir la Brantonnaz, Bérod. Êtes-vous capable d'y venir passer une semaine ou deux avec moi, pendant qu'il fait encore beau cet automne ? Nous ferons bon feu le

soir ; nous causerons et lirons. Vous me lirez, vous qui lisez d'une manière agréable. Gaspard fera la cuisine, et Carl soignera deux bons chiens courants que je viens d'acheter. Pendant que j'irai à la chasse le matin, vous examinerez l'état de la forêt et marquerez une coupe. M^{me} Bérodonne-t-elle son approbation à ce projet ?

— Oui, sans doute, Monsieur le capitaine ; mais je pense que mon mari pourra bien venir coucher ici une nuit, au milieu de la semaine, et remonter à la Brantonnaz le lendemain ?

— Parfaitement. Nous reparlerons de tout cela et nous irons lundi prochain, s'il plaît à Dieu. — Encore un mot, Bérodon : j'ai rencontré Sussant ivre comme une bête : il paraît que cela lui arrive assez souvent depuis quelque temps, et il serait bien capable, en cet état, de mettre le feu à ma maison. Vous irez lui donner son congé de ma part, dès aujourd'hui, pour la Chandeleur, et vous tâcherez de me découvrir un honnête homme à sa place. Portez-vous bien.

Lorsque le capitaine fut parti, Samuel reprocha un peu à sa femme d'avoir fait une question aussi inconsiderée à propos de mariage :

— Tu aurais bien pu attendre qu'il nous dît lui-même de qui il était question. S'il avait réellement pensé à M^{lle} Louise, ta supposition aurait doublé son regret.

— Ah, bah ! il n'y pensait pas. Je l'aime beaucoup, ce bon monsieur ; oui vraiment je le chéris, mais ne trouves-tu pas que ça va beaucoup mieux avec M. Dupuis ? Il a deux ou trois ans de plus que M^{lle} Louise, tandis que M. Chardève, tout bon et riche qu'il est, en a pourtant vingt-deux. Et les cheveux presque blancs, Samuel, pense donc ! Oh ! non ; ça va beaucoup mieux autrement. Je me réjouis de voir l'air radieux de M^{lle} Louise. Quel joli mariage, Samuel.

— J'admire comme tu prends vite ton parti, ma chère. Donc, si j'avais eu cinquante ans et les cheveux gris quand je t'ai offert ma main, tu l'aurais refusée.

— Pas du tout, mon cher ami, car tu savais bien que je t'aimais ; et d'ailleurs, si tu avais attendu aussi longtemps, nous aurions été à peu près du même âge : je n'ai que cinq ans de moins que toi.

— Allons, allons, je vois bien que tu en sais plus que personne sur ce chapitre. Viens que je t'embrasse sur les deux joues, et ne parlons plus de cela.

Avant d'aller plus loin dans mon récit, je dois expliquer ici que M. le ministre Dupuis revenait d'Allemagne, où il avait rempli pendant huit ans les fonctions de gouverneur d'un jeune prince. Il connaissait déjà sa cousine avant de partir, et le mariage s'était décidé par correspondance. M. Dupuis était un homme du plus grand mérite, un prédicateur de talent. La paroisse serait bien heureuse de posséder un si

excellent pasteur, car à cette époque le peuple de nos campagnes y tenait peut-être encore plus qu'aujourd'hui.

CHAPITRE XVIII



Le lendemain de ce mémorable jour, le capitaine Chardève lit atteler de bonne heure et partit en voiture pour Lausanne. Il y fit diverses emplettes : des étoffes pour vêtements de pauvres, des couvertures de lit, des sabots d'enfants, etc. Chez un libraire, il choisit une douzaine de volumes nouveaux. — En passant devant la boutique d'un orfèvre, il s'arrêta un instant pour réfléchir, puis il entra. Il choisit quatre couverts d'argent, qu'il fit marquer tout de suite : R. B. — L^{te} B. — C. B. — et L^{se} B. — initiales, comme on le voit, des quatre filles de Samuel Bérod. Le généreux parrain ne voulut pas que les deux aînées fussent moins favorisées que ses filleules. C'était fort délicat de sa part. Son cocher le suivait, portant tous ces divers objets. Il l'envoya soigner ses achats dans les caissons de la voiture, pendant qu'il se rendait seul chez le médecin Tissot. Celui-ci le reçut avec joie en le voyant si bien remis de sa longue maladie.

— Eh bien ! Monsieur le capitaine, lui dit le docteur, il me semble que nous n'avons pas encore si mal travaillé, vous et moi.

— Aussi ai-je un véritable besoin de vous assurer moi-même de toute ma reconnaissance, cher docteur. Vous avez montré à mon égard, outre l'habileté et le tact qui vous distinguent, une patience à toute épreuve. J'ai dû être un malade bien ennuyeux pour vous, docteur, dont toutes les minutes sont comptées.

— Non, point, je vous assure : je savais combien un tel état devient pénible quand il se prolonge, et je vous ai souvent plaint de tout mon cœur. Voyons un peu votre pouls : bien : calme, libre, un peu lent. Il faudra recommencer à marcher chaque jour, mais sans vous fatiguer. L'exercice vous est nécessaire.

— Que penseriez-vous de quelques matinées de chasse, docteur ?

— Vous avez cinquante ans ou à peu près, n'est-ce pas ? Le chien d'arrêt, soit en plaine soit en montagne, serait trop fatigant pour vous.

Laissez-le à de plus jeunes. Mais la chasse au courant, oui, je crois qu'elle vous fortifiera, pourvu que vous soyez assez sage pour en user sobrement. Par exemple, vous vous établiriez pour huit jours dans un bon chalet ; vous chasseriez un ou deux lièvres dans la matinée, et le reste du jour vous vous occuperiez de peu de chose dans la chambre. Essayez, mais soyez prudent. Adieu, Monsieur.

Eu prenant congé, le capitaine Chardève demanda la permission de poser sur la cheminée du cabinet, une petite boîte allongée, qu'il prit dans la poche de son gilet.

Le célèbre docteur salua son ancien malade, et celui-ci ne tarda pas à entendre piaffer ses chevaux gris, sur le pavé raboteux de la vieille place de St.-François.

Si l'on tient à savoir ce que contenait la boîte, je dirai que c'était une assez belle chaîne d'or pour une montre, et vingt-cinq ducats du même métal. Le grand médecin avait fait dix-huit visites à la Carrée, sans parler des consultations que Samuel Bérod lui avait demandées en secret pour le capitaine.

CHAPITRE DERNIER



'était aussi un dimanche matin, comme au premier chapitre de cette histoire, mais quinze ans plus tard. Le pasteur Dupuis descendait de la chaire. Les habitants de la paroisse s'en retournaient dans leurs maisons, par le grand chemin, car le raisin était presque mûr. On parlait déjà de mettre les *bamps* de vendanges⁶. À l'entrée de chaque sentier toléré en temps ordinaire, on avait planté un balai sur un échalas. Ce signe, bien connu de tous, était le symbole d'une interdiction temporaire de passage. Les grands peupliers, au feuillage d'un jaune orange, brillaient de loin dans la plaine, aux doux rayons du soleil d'automne. Au-dessus du vignoble, le couronnement des coteaux étalait aussi de riches vêtements de pourpre et d'or. Dans les prairies, les bœufs et les vaches paissaient en repos, faisant résonner leurs nombreuses clochettes.

Dans la foule qui marche recueillie en sortant du temple, nous distinguerons d'abord M^{me} Louise Dupuis ; son fils Alexandre, déjà presque aussi grand que sa mère, lui donne le bras. Le jeune homme va partir demain pour continuer ses études à Lausanne : comme son père, il se destine au ministère.

Un peu en avant, voici M^{me} Bérod et ses quatre filles ; oui, cher lecteur, les quatre plus belles jeunes filles de la contrée, très bien élevées, très bien mises, d'une rare simplicité.

Voici David Craitze, le régent, accompagné de sept garçons, tous en cheveux rouges comme leur mère, mais bons petits hommes au demeurant.

Voici un vieillard dont les pieds s'embarrassent dans un tas de terre déposée au bord du chemin ; il n'a pas vu cette terre, parce qu'il regardait à gauche, où il lui semblait qu'un passant avait détaché une grappe de raisin pour la manger en cachette : c'est

6 - [NdÉ] Permission administrative faite par les villes ou communes dans le canton de Vaud pour démarrer la vendage.

notre vieux Jappard, toujours debout malgré les années, et toujours vigneron à la Carrée.

Joseph Rothwein n'est pas ici : il s'est laissé prendre une jambe entre deux grands vases, et on a dû la lui couper. Mais cela ne l'empêche point de vaquer à ses affaires, de distiller des lies de vin, et de continuer à estropier le patois du pays. Gabrielle ne marche plus guère ; depuis longtemps elle a une cuisinière sous ses ordres ; elle conduit encore fort bien le ménage du capitaine.

Ce dernier et Samuel Bérod, vieux compagnons de route ici-bas comme sur le chemin de l'éternité, sont restés vers le temple pour causer un moment avec M. le pasteur Dupuis. Samuel dîne à la Carrée à peu près tous les dimanches. On dit que le capitaine a l'intention de donner une petite dot de cinq mille livres à chacune des demoiselles Bérod, à mesure qu'elles se marieront : il me semble qu'il fera bien, puisqu'il le peut sans se gêner, et que ses héritiers sont des parents éloignés, riches déjà et négociants à Boulogne-sur-mer. Ils ne viennent jamais le voir. La plus jolie des demoiselles Bérod est la troisième, Césarine ; elle a des cheveux noirs magnifiques, et des yeux à percer les cœurs. Mais je dois m'arrêter ici, car cette Césarine Bérod⁷, devenue à son tour une grand'mère, m'a souvent porté dans ses bras quand j'étais petit garçon ; et c'est de sa bouche que j'ai recueilli la plupart des faits et des détails que je viens de placer sous les yeux du lecteur.

7 - [NdÉ] Dans une note manuscrite dans un exemplaire ayant appartenu à Frank Olivier, le fils d'Urbain, on lit : «Non. Élisabeth Tissot, fille de Jean-Daniel de [Vinfel]; 1757-1835.»

LE COUTELIER⁸

ÉTRANGER



Dans l'après-midi d'un beau jour de septembre, un voyageur traversait à pied l'un des nombreux cols du Jura, sillonnés par de belles routes qui conduisent de France en Suisse, et surtout des vallées supérieures vaudoises aux rives du Léman. Ce voyageur était un bel homme, brun de visage, aux formes d'athlète, mais non d'une taille beaucoup plus élevée que la moyenne. Des cheveux très noirs, bouclés dès la racine, s'échappaient en touffes épaisses de son chapeau brésilien et en garnissaient les bords inférieurs. Une petite cravate noire ne gênant point un col de chemise rabattu, un vêtement d'étoffe mi-saison en laine grisailée, complétaient son costume propre et fort simple. Son bâton de voyage à la main, sur le dos un petit sac en peau de veau marin, le jeune homme marchait avec aisance, descendait d'un pas rapide les petites rampes des sentiers, et remontait d'un jarret non moins solide les divers escarpements au moyen desquels il abrégeait les contours de la route. Cette manière d'avancer lui plaisant, il se décida bientôt à faire une pointe assez longue sur la gauche, dans la pensée de retrouver la grande route plus loin et plus bas, et de gagner ainsi une bonne demi-lieue. Il traversa donc deux ou trois côtes forestières garnies de sapins, puis des espaces de gazon où il ne vit que des génisses abandonnées à elles-mêmes ; il traversa ensuite des taillis de hêtres, des champs d'orge et d'avoine, des carrés de pommes de terre encore toutes vertes, puis il rentra dans un bois à la sortie duquel un spectacle inattendu se déroula tout à coup à ses yeux émerveillés.

— Oh ! quel pays ! s'écria-t-il dans une admiration qui tenait presque du ravissement : Quel pays ! quel beau pays !

C'était toute la vallée du Léman, étendue à ses pieds comme une nappe aux milles couleurs, devant le grand lac aussi bleu que le ciel. Partout de gracieux villages, des campagnes verdoyantes, des vallons où coulaient de limpides ruisseaux. Et, en face de l'étranger, les remparts élevés des neiges éternelles.

Ce jour-là, véritable jour d'automne, était réchauffé par un doux

soleil venu dans la matinée, chassant les vapeurs humides de la nuit, la forte rosée, et régnant jusqu'au soir sur tout le pays.

Le voyageur s'assit sur le gazon sec ; il sortit un petit volume de la poche de son paletot, en lut quelques lignes et resta un moment plongé dans ses réflexions. Bientôt il reprit sa route à travers les pâtures ; mais, contrairement à son attente, il ne retrouva pas le grand chemin qu'il avait quitté. Celui dans lequel il entra au bout d'une demi-heure, était aussi un chemin à char, bien entretenu, seulement il n'avait pas ce caractère auquel un piéton reconnaît tout de suite une route de première classe : les accotements n'étaient point d'une pente parfaitement régulière, et les bouteroues qu'on trouvait dans les endroits dangereux pour les chars se composaient de pierres ébauchées à la pique, au lieu d'être taillées à la boucharde sur toute la partie hors de terre. C'était donc ici, évidemment, un chemin de village entretenu aux frais, non de l'État, mais de quelque commune de montagne. « Au fait, pensa le voyageur, peu importe que je mette un jour de plus pour arriver à Genève ; j'aurai toujours eu la chance de parcourir quelques lieues d'un pays curieux et intéressant. »

Comme il faisait cette réflexion à l'un des tournants du chemin, il vit, à peu de distance, quelques maisons construites sur le plateau où il se trouvait, et assez au bord d'un grand ravin qui lui parut beaucoup plus roide que les pentes élevées d'où il arrivait. De l'autre côté du ravin et plus bas de quelques centaines de pieds, on apercevait un grand village composé de maisons assez rapprochées les unes des autres pour laisser croire qu'elles se touchaient et formaient des rues. Deux clochers s'élevaient beaucoup plus haut que cet amas de constructions et brillaient aux rayons du soleil.

En passant devant la première des habitations isolées dont j'ai parlé il y a un instant, l'étranger regarda de son côté et vit un homme assis sur un banc placé sous une galerie à jour, construite à hauteur des fenêtres de l'étage.

— Est-ce bien ici la route de Genève ? demanda-t-il en s'arrêtant.

— Plait-il ? lui répondit l'homme assis sur le banc. Voyant qu'on ne l'avait pas entendu, le voyageur s'approcha de la maison et répéta sa question, avec un accent légèrement étranger.

— La route de Genève ? répondit le vieillard sans se lever de son banc, non, pas précisément : Genève est à votre droite, et ce chemin vous conduirait dans la direction de Lausanne, qui se trouve à gauche. Il vous faut prendre un petit sentier, ici tout près, et descendre le ravin ; après quoi vous trouverez une route qui rejoint celle que vous avez quittée dans la montagne.

— Merci, Monsieur.

L'étranger s'était déjà retourné, lorsque l'habitant du pays le rappela :

— Eh! Monsieur le voyageur! si vous êtes fatigué, venez vous asseoir un moment vers moi : je vous offrirai avec plaisir un verre de vin.

Une offre pareille, faite avec tant de bienveillance, ne pouvait être refusée. D'ailleurs il faisait chaud, la route avait été longue, et le jeune homme avait réellement soif. Il accepta donc en remerciant, et vint s'asseoir auprès de l'aimable propriétaire. Celui-ci entra dans la cuisine et appela sa fille.

— Henriette!

— Mon père.

— Apporte-moi du vin, de l'eau et deux verres, s'il te plaît.

— Oui.

M^{lle} Henriette arriva bientôt avec un plateau chargé de ce que son père lui avait demandé. En ce moment, le voyageur répondait à une question du vieillard, relative à son nom et à son pays.

— Georges Hasley, Monsieur; je suis Anglais.

— Eh bien, à votre santé et conservation, Monsieur l'Anglais, dit le brave homme.

Georges s'était levé pour saluer la fille de son hôte, mais sans lui adresser la parole. Celle-ci rentra aussitôt dans la maison. Le vieillard reprit la conversation avec l'étranger.

— Alors, M. Héseley, — c'est bien Héseley que vous avez dit? — où allez-vous comme ça, s'il est permis de le savoir? Vous voyagez peut-être pour votre plaisir?

— Oui et non, Monsieur, et où je vais je ne le sais pas d'une manière bien positive. Il faudra seulement que je me rende à Genève pour y recevoir ma malle qui doit arriver dans cette ville. Je suis coutelier; j'ai entendu parler de la Suisse et j'ai désiré connaître votre beau pays tout en y exerçant ma profession.

— Fort bien, fort bien.

Et tout en disant ce *fort bien*, notre bon vieillard pensait que l'Anglais qu'il avait devant lui ne ressemblait guère aux ouvriers ambulants qu'il connaissait. En premier lieu, il mettait autant d'eau que de vin dans son verre et buvait le mélange à petites gorgées, ce que ne font pas les compagnons menuisiers, cordonniers, ou les ouvriers travaillant sur métaux. Ensuite, il parlait avec modestie, en bon français, chose singulière pour un étranger de son âge. Enfin, tout son costume était d'une propreté remarquable, tandis que celui des gens de métier qui voyagent est le plus souvent sale et en mauvais état.

— M. Georges Héseley, — ou Hiseley, — vous me surprenez bien en

me disant que vous êtes un ouvrier ; mais je vous crois trop honnête et trop véridique, rien qu'à votre air, pour penser que vous ne me dites pas la vérité. Ainsi donc, vous êtes ouvrier ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, je désire que vous trouviez de l'ouvrage qui vous convienne. Voulez-vous accepter une bouchée de pain ?

— Avec grand plaisir.

— Henriette ! apporte le pain.

La jeune fille revint avec du pain dans une corbeille, et cette fois elle resta un moment debout à écouter son père et Georges. Mais celui-ci l'ayant regardée comme par hasard, elle rougit beaucoup et se retira immédiatement. Georges mangea deux bouchées en disant que le pain était excellent ; il ouvrit ensuite son sac, prit un petit paquet enveloppé de papier de soie et l'offrit à son hôte en disant :

— J'ai accepté avec reconnaissance ce que vous m'avez offert ; maintenant, je vous prie de ne pas refuser ce petit souvenir d'un étranger qui ne vous reverra peut-être jamais.

Il lui mit alors dans la main un joli couteau très simple, mais ayant l'air excellent, et une paire de ciseaux à broder, qui aurait fait envie à plus d'une demoiselle de ville.

— Ceci sera pour Mademoiselle votre fille, qui a eu la peine de se déranger deux fois pour un inconnu. Adieu, Monsieur : je prie Dieu de vous bénir.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Georges Hasley ne tarda pas à descendre le petit sentier sur la pente gauche du ravin. Henriette était revenue devant la maison.

— Quel joli homme que cet Anglais ! dit le vieillard. Pour un verre de vin qu'on lui offre de bon cœur, il laisse ce couteau pour moi, et, pour toi, cette paire de ciseaux : regarde.

— Pourquoi les avoir acceptés, mon père ? il aurait mieux valu refuser. Vous ne connaissez pas ce jeune homme.

— Non ; mais je le crois un brave garçon ; refuser ! comment voulais-tu ? il m'a justement prié de ne pas refuser.

Les ciseaux et le couteau portaient en creux, sur l'acier poli, les initiales du voyageur, G. H., en petites capitales anglaises. Si ces deux objets étaient son ouvrage, il avait donc dit vrai en affirmant qu'il était coutelier de son état.

LES HABITANTS DU PLATEAU



Jean-Bénédict Claudet et sa fille Henriette composaient à eux deux toute la famille. Ils vivaient seuls dans la maison où nous venons de voir l'Anglais s'arrêter en passant. La mère d'Henriette était morte depuis un an, en sorte que la jeune fille portait encore un demi-deuil qu'elle devait garder tout le reste de la seconde année. Jean-Bénédict avait dépassé la soixantaine, mais il jouissait d'une bonne santé, cultivant sa petite propriété sans trop de fatigue, ainsi que le font un grand nombre de paysans lorsqu'ils sont dans une certaine aisance. À la campagne, il suffit pour cela de posséder quelques arpents de bon terrain, sans charges hypothécaires et sans dettes d'aucune autre nature. S'il y a, de plus, une maisonnette en passable état et quelques petites sommes placées, dont les intérêts se paient chaque année, la position est certainement une des plus heureuses que l'homme puisse obtenir ici-bas. — Jean-Bénédict Claudet jouissait d'une position pareille ; sa maison était réellement jolie en tout temps, mais surtout le matin, aux premiers rayons du soleil illuminant la galerie, éveillant les fleurs d'Henriette dans le jardin, et donnant à tout l'entourage propre et rustique un air de vie et de joyeuse animation. Jean-Bénédict ne regardait pas beaucoup cela, encore moins une portion du lac sur lequel la vue plongeait par l'échancrure du ravin ; non, il pensait à ses petites cultures, auxquelles il se rendait de bonne heure avec son outil à la main et un simple bonnet de coton sur la tête. Quand il avait travaillé ainsi pendant une ou deux heures, Henriette sortait de la maison et l'appelait d'une voix nette et douce :

— Père, venez déjeuner.

— Oui, ma fille, répondait Jean-Bénédict.

Il laissait sa bêche ou son sarcloir en place, le manche en l'air, et venait se laver les mains à la petite fontaine basse devant la maison, avant d'entrer dans la cuisine resplendissante du soleil matinal. Tout se trouvait à deux pas de cette demeure champêtre : verger, champ de blé, plantations diverses, trèfle et sainfoin. La vigne, il est vrai, ne pouvait mûrir en cet endroit plus élevé que les cépages ; mais là-bas, à gauche, sur les coteaux inférieurs, Jean-Bénédict possédait cent toises d'un très bon plant, qui lui fournissait du vin pour le double de sa consommation ordinaire. Aussi n'en était-il point chiche, et se plaisait-il, ainsi qu'on l'a vu, à en offrir un verre aux passants fatigués ou altérés. De sa part, c'était aussi un besoin de causerie qui lui faisait inviter les gens à s'asseoir sur son banc : Jean-Bénédict ne descendait guère au village qu'une fois par mois, pour aller à l'église : en sorte qu'il avait pourtant besoin de savoir un peu ce qu'on disait par le monde et dans les environs de son petit endroit. — Les deux ou trois familles dont les maisons étaient bâties sur le plateau comme la sienne, vivaient comme lui dans une facile aisance, mais elles ne lui ressemblaient pas pour le caractère. C'étaient des gens ambitieux, les uns avares, bouchés d'esprit ou mal doués. Quand il y avait quelque nouvelle en bas au village, ils venaient tout empressés la lui crier aux oreilles, après quoi ils n'avaient plus rien à dire. Et ce n'était pas ce que Jean-Bénédict aurait voulu. Causer avec lui de choses vieilles et de choses nouvelles, voilà ce qui lui plaisait, ce qui le faisait sourire. Alors, il disait d'un si bon cœur : « À votre santé, Louis, Pierre, ou Charles-Jean ! buvez ce verre avant de partir ! » que Louis, Pierre ou Charles-Jean ne savaient comment refuser une offre si pressante.

Si Jean-Bénédict Claudet tenait en grande estime sa petite propriété en terres, sa jolie maison qu'il avait lui-même fait construire, ses deux lettres de rente de six cents francs chacune et ses quatre billets de cinq cents francs sous seing-privé, il possédait encore un trésor, qu'il mettait au-dessus de tout autre, surtout depuis qu'il avait perdu sa chère femme. Sa fille était le bonheur de sa vie, et chaque jour il rendait grâce à Dieu de lui avoir donné cette enfant. Henriette avait vingt-et-un ans, une belle tournure de fille de village, c'est-à-dire la taille pas trop mince et les épaules larges, le buste droit. Rien qu'à la voir et à l'entendre parler, on devinait tout de suite que cette jeune fille se portait bien ; le jeu de la respiration était si facile, si naturel chez elle, soit qu'elle montât le ravin, soit qu'elle le descendit, que sa poitrine n'en paraissait nullement fatiguée. Ses traits avaient quelque chose d'un peu sérieux peut-être, mais ils annonçaient une âme forte, un caractère solide et une grande vivacité d'impressions. Le front

élevé, les cheveux châains, les yeux bleus, le nez fin, la bouche petite, une belle carnation, la démarche aisée, agréable (chose rare chez une fille de paysan), telle était Henriette Claudet. On la surnommait la belle Henriette, et plusieurs jeunes gens des environs l'appelaient aussi la *belle sérieuse*, car elle n'était point de ces jeunes filles qu'on entend rire aux éclats dans le milieu du chemin, ou le soir en tricotant devant leur porte. Pour la causerie, Henriette ne ressemblait pas à son père ; c'était plutôt une *penseuse*, une *liseuse*, qu'une *parleuse* ; mais cela lui allait fort bien, et le lecteur comprendra facilement que le genre de vie solitaire et méditatif de la jeune fille devait, naturellement, la porter de ce côté-là plutôt que du côté opposé.

À deux cents pas de la demeure de son père, on voyait une assez grande maison grise, surmontée de deux pommeaux de fer blanc, à la jonction des pans brisés du vaste toit. Une longue flèche mobile, de même métal, indiquant le vent dominant, était placée en travers de l'aiguille d'un des pommeaux et se voyait de fort loin, lorsque le soleil la faisait miroiter. Cette maison appartenait à Noë Claudet, un cousin-germain de Jean-Bénédict. Noë et sa femme Barbe ne ressemblaient guère au patriarche auquel fut confiée la mission de conserver la race humaine sur la terre, car leur foi ne s'élevait pas plus haut que la pluie ou le beau temps, ou plus loin que la durée de leurs provisions de ménage. C'étaient d'honnêtes gens, mais fort matériels. Leur fils Jérôme vivait de la même vie ; bon travailleur du reste, de haute taille, portant une énorme moustache brune sous un nez camard, et faisant chaque jour de copieux *dix-heures*⁹ qui ne l'empêchaient point de bien dîner à midi. Jérôme Claudet, cela va sans dire, regardait du coin de l'œil sa cousine Henriette, depuis assez longtemps. On aurait pu traduire sa pensée de cette manière : « Je t'aime terriblement, cousine Henriette, et nos deux biens sont faits pour être réunis : à quoi sert la haie d'épines qui les sépare et qui vous appartient, si ce n'est à manger cinq pieds de bon terrain de votre côté et autant du nôtre ? Cousine Henriette, je t'aime terriblement. »

À une telle pantomime, la jeune fille aurait facilement répondu : « Cousin Jérôme, porte-toi bien ! Adieu. » Et père Jean-Bénédict, consulté directement un jour par Noë sur ce sujet, s'était borné à lui dire : « Vois-tu, Noë, laissons cela tranquille pour le moment : la haie ne fait de mal à personne ; au contraire, elle empêche ton bétail et le mien de passer de l'un ou de l'autre côté. Ma fille est d'ailleurs trop jeune pour avoir déjà souci de famille et un ménage plus considérable que le mien. Plus tard, on pourra voir, si cela lui

9 - Second déjeuner.

convient. Pour le moment, laissons les choses comme elles sont. Allons, Noë, à ta santé! *Croquons* nos verres et restons bons cousins ; voyons ! *croque*, Noë.»

BASTIAN



Pendant que je viens d'esquisser aux yeux du lecteur les figures et les caractères des deux familles Claudet, Georges Hasley a descendu le ravin. Le sentier s'enfoncé parfois dans les buissons épais, d'où il ressort tout à coup pour courir sur les pentes de gazon. Au fond, sur la droite, coule un ruisseau dont une partie, prise plus haut et détournée à gauche, fait mouvoir quelques scieries bruyantes, un moulin, je ne sais quoi encore, et vient finalement dégringoler en d'étroits chéneaux de sapin, jusqu'au bord du toit d'une vieille petite maison toute noire, située au fond de l'étroit vallon. Ici, le ruisseau véritable reçoit de nouveau la partie de son onde fatiguée de tant de chutes diverses, et coule sans bruit à quelques pas de la mesure en question. Le sol de la rampe opposée est tufier, abondant en stalactites qui donnent à ce lieu caché un aspect grotesque et passablement sauvage. Il y règne une continuelle fraîcheur, car le soleil n'y paraît que deux ou trois heures par jour, tandis qu'il brille du matin au soir sur les scieries élevées et sur le plateau des Claudet.

Avant même d'arriver à la maison noire, Georges avait deviné que c'était ici l'atelier de quelque forgeron solitaire. Il n'était pas Anglais pour rien, et d'ailleurs coutelier, il reconnut bientôt l'odeur du charbon mêlée à celle du fer rouge. Comme il passait devant la forge toute grande ouverte, le marteau résonna sur l'enclume. Il s'arrêta, puis ne tarda pas à entrer.

Un vieillard déjà voûté et fort maigre essayait de façonner sur l'enclume une serpette de vigneron.

— Bonjour, dit Georges.

Le forgeron ne répondit pas. Continuant à battre son acier, il avait l'air tout à son affaire. Mais il ne tarda pas à secouer la tête :

— À un autre ! dit-il d'un ton de dépit ; et il jeta le morceau d'acier sur un tas de ferrailles. Voilà trois fois que j'essaie sans réussir ; je ne recommencerai certainement pas une quatrième. Que Jean-Bénédict en achète une où il voudra ! Il n'a rien de mieux à faire.

Là-dessus, le forgeron posa son marteau sur l'enclume, et, regardant son visiteur, il lui dit d'un ton bref :

— Salut ! que voulez-vous, l'ami ?

— Je suis étranger, répondit Georges, et presque du même métier que vous. En passant, je vous ai vu travailler et je suis entré.

— Demandez-vous de l'ouvrage ? je vous préviens que je ne tiens pas d'ouvrier ; j'ai déjà assez de peine à gagner ma vie dans ce vieux trou perdu.

— Voudriez-vous me laisser faire la serpette à laquelle vous avez renoncé il y a un moment ? je serais curieux d'essayer.

— Tenez, tenez ! voilà le marteau et un morceau de ce vilain monstre d'acier fondu anglais : il faut être sorcier pour le travailler, et moi je ne suis qu'un pauvre vieux forgeron à moitié aveugle.

En effet, le vieillard n'avait qu'un œil en bonne santé, l'œil gauche ; le droit ne se composait plus que d'un globe opaque, couleur faïence, ainsi arrangé autrefois par un éclat de fer rougi, qui l'avait rudement frappé en s'échappant d'un lopin chauffé à blanc.

Georges déposa son sac sur le gazon, ôta son habit qu'il mit sur le sac, releva ses manches de chemise et ne tarda pas à tirer la chaîne du soufflet avec la main gauche, pendant que de la droite il amonçait le charbon autour de sa bande d'acier. Bientôt il saisit la pince qui serrait le métal, et, en deux *chaudes* travaillées à petits coups pressés, il eut forgé la serpette. Il lui donna la trempe jugée convenable et la présenta au forgeron. Maître Bastian (c'était le nom de ce dernier) la prit, l'examina de fort près, essaya le mordant d'une lime sur le tranchant de l'outil, secoua la tête et tendit sa main noircie à Georges.

— Vous êtes un digne compagnon, l'ami, lui dit-il. Jamais je n'ai vu faire une serpette si lestement, ni si bien, ni — j'en réponds — qui vaille celle-ci. Jean-Bénédict n'en aura eu de sa vie une pareille.

— Quel est ce Jean-Bénédict dont vous parlez ?

— C'est un de mes amis qui demeure là-haut avec sa fille, au-dessus du ravin.

— J'ai vu dans cet endroit un aimable vieillard ; il m'a offert un verre de vin en passant.

— Pardine ! c'est Jean-Bénédict Claudet. Qui serait-ce d'autre ? Avez-vous vu sa fille ?

— Oui.

— Eh bien, l'ami, est-ce qu'il y a d'aussi belles filles qu'elle dans votre pays ? Hein ! qu'en dites-vous, l'Anglais ? car je vois bien que vous êtes Anglais, rien qu'à votre manière de travailler ce maudit acier.

Cet allongement de phrase dispensa Georges d'une réponse catégorique, et vraiment il en fut bien aise, car c'était maintenant le tour du vieux Bastian de prendre sa revanche. Georges, en effet, avait pensé à Henriette tout le long du petit sentier ; une telle préoccupation devait nécessairement gêner plus ou moins la parole, dans la bouche de quelqu'un qui n'avait point l'habitude de dissimuler.

— Puisque vous êtes l'ami de ce brave homme, dit-il enfin, achevons la serpette. Vous avez là un tour, et voici un morceau de saule.

Cinq minutes après, le manche était tourné. L'eau des chénaux fut mise sur la roue de la meule, qui, décrivant un mouvement rapide de rotation, transforma le morceau d'acier noir en un fer éclatant, d'un blanc tirant légèrement sur le bleu. Bastian l'essaya sur du bois vert, sur du bois sec : la serpette coupait comme un rasoir, sans s'ébrécher en aucune manière. Il la posa sur l'établi du tour, puis alla s'asseoir sur un vieux tronc de chêne, où il se prit la tête dans les mains et se mit à soupirer profondément. Georges le regardait, fort ému lui-même.

— Mais qu'avez-vous qui vous attriste ainsi, mon brave homme ? lui demanda-t-il.

— Ce que j'ai ? ce que j'ai ? ne le voyez-vous pas ? J'ai la vieillesse, j'ai la perte de mon œil, j'ai les forces qui s'en vont. Je ne sais plus mon métier. Cette forge est tout ce que je possède pour vivre, et je suis seul au monde de ma famille. Que deviendrai-je avant qu'il soit longtemps ?

— Avez-vous confiance en Dieu ? lui demanda Georges d'un ton sérieux.

— Confiance en Dieu ! c'est facile à dire quand on est jeune, robuste et qu'on sait bien son état. Mais moi, que voulez-vous que je devienne ?

— Comment vous nommez-vous ?

— Bastian Hofer, ou Bastian tout court.

— Eh bien, écoutez, M. Bastian : voulez-vous me louer votre forge pour un an : C'est sérieusement que je vous parle.

Bastian réfléchit un moment, puis il répondit :

— Je vous la louerai, mais je veux être payé six mois d'avance : 150 fr. avec les outils qui sont là, et vous vous chargez de l'entretien des chénaux et des roues.

— C'est convenu : 150 fr. pour un an. Mais peut-on se loger au village qu'on voit plus bas, à gauche de la maison de M. Claudet ?

— Oui, facilement. Vous y trouverez tout ce que vous voudrez, du fer, de l'acier, du charbon. Le village est grand ; il y a des magasins, un château et une église.

— Eh bien, allons-y ensemble. Je me mettrai en règle avec les autorités pour commencer, après quoi nous écrirons notre location aujourd'hui même.

Bastian ferma sa forge, enfila une vieille veste, puis il dit à Georges à demi-voix :

— Il ne faut pas parler de notre affaire de quelques jours : ça ne regarde personne. Je suis bien libre de louer ma forge à un Anglais.

— Quel est votre nom ?

— Georges Hasley.

— Très bien : ça ne regarde personne.

DISPOSITIONS TRANSITOIRES



Tout en cheminant du côté du village, Bastian et Georges continuèrent à causer du sujet qui les intéressait tous deux très directement ; Georges demanda à son vieux compagnon s'il pourrait lui indiquer une famille respectable, dans laquelle on voulût le recevoir en pension et où il ne dût pas payer trop cher. Bastian lui parla de trois maisons où il pourrait loger : dans la première, on recevait des messieurs et des dames qui venaient respirer l'air de la campagne pendant la belle saison ; dans la seconde, les gens louaient leurs chambres quand ils trouvaient un pensionnaire qui voulait se contenter de leur table, sans rien exiger de plus ; ils se nommaient Vincent : dans la troisième enfin, les ouvriers cordonniers, menuisiers, plâtriers et autres prenaient leurs repas, mais non le logement, qu'ils recevaient presque tous chez leurs maîtres. Georges pensa bien vite qu'il fallait tâcher de se caser chez les Vincent.

— Je dois toutefois vous prévenir, dit Bastian, que les Vincent sont des gens un peu singuliers.

— En quoi consiste leur singularité ?

— Oh ! c'est comme cela, un certain air, des idées bizarres : on dit qu'ils lisent beaucoup la Bible ; ils chantent des cantiques et se rendent presque tous les dimanches à l'église. Leurs enfants ne vont pas danser avec les autres jeunes gens. Mais ils se conduisent tous très honnêtement ; ils tiennent leur parole et paient toujours comptant à la forge. Après tout, s'ils sont un peu singuliers, ça ne regarde personne.

À la suite de cette explication, Georges dit qu'il se placerait volontiers chez les Vincent, s'il y avait une chambre pour lui ; que dans son

pays, les personnes ayant des habitudes et des convictions religieuses n'étaient point considérées comme des gens singuliers, mais bien comme de respectables membres de la société.

— Vous me conduirez tout de suite chez les Vincent, s'il vous plaît.

— Oui. Mais, écoutez encore un mot, *Monsieur Georges*. Je vous dis *Monsieur*, parce que je vois bien que vous n'êtes pas un ouvrier comme les autres ; écoutez donc. Je vous loue ma forge avec les outils pour cent cinquante francs, c'est convenu ; cependant, je voudrais pouvoir me réserver d'y faire de temps en temps quelques raccommodages, à votre feu et sur l'enclume, quand vous ne les occuperez pas. Vous comprenez qu'il me serait impossible de vivre avec les cent cinquante francs que vous me paierez ; et, une autre chose encore, je n'ai pas parlé de mon lit qui est au galetas de la maison.

Georges réfléchit un moment à la demande transitoire et quelque peu tardive de Bastian, après quoi il lui dit que s'il voulait travailler avec lui comme ouvrier, non pas du matin au soir, car il était trop âgé pour cela, mais quelques heures par jour, il l'emploierait volontiers et le paierait convenablement.

— Je crois, M. Bastian, que ma proposition est préférable à la vôtre, soit pour vous, soit pour moi. Qu'en pensez-vous ?

— J'accepte, parce que je vois bien que vous êtes un honnête homme ; il ne sera pas nécessaire de dire que je travaillerai pour vous, puisque ça ne regarde personne. Et pour mon lit ?

— Vous continuerez à coucher à la forge, sous la condition de garder l'atelier pendant la nuit, et quand je serai absent.

— Maintenant, M. Georges, nous sommes tout à fait d'accord, et nous voici au village.

Ils allèrent d'abord chez le syndic, où Georges fit le dépôt de son livret d'ouvrier et demanda un permis de séjour : ensuite, ils se rendirent chez les Vincent. Un arrangement pour chambre et pension fut conclu de part et d'autre, et enfin, dans la soirée, Georges et Bastian écrivirent leur convention sur papier timbré. Georges offrit au forgeron de se servir d'un notaire, mais Bastian refusa très positivement.

— Nous faisons la chose entre nous, dit-il, j'ai confiance en vous, M. Georges ; vous pouvez l'avoir en moi, tout singulier que je vous paraisse, et d'ailleurs ça ne regarde personne que nous deux.

V

RUMEURS DIVERSES



Malgré le silence que Bastian se proposait de garder sur la location de sa forge, on sut bientôt, dans le village et aux environs, qu'un Anglais allait s'y établir comme coutelier. Et cet Anglais, nommé Hiselet, Haiseli, ou Hiselet (le peuple se plaît à estropier les noms étrangers), était un fort gaillard d'environ vingt-huit ans, frisé comme un mouton de Souabe, et parlant le français aussi bien qu'un Parisien. Cela n'était pas naturel : cela sentait autre chose que la coutellerie, d'autant plus que cet Hiselet était allé au sermon en costume de ministre, le premier dimanche de son arrivée au pays, et qu'il n'avait pas mis le pied au cabaret de tout le jour, ni avec les ouvriers de maître Schantz, ni avec ceux de Louis Narçon. Quelle espèce d'homme était donc cet Anglais ? — L'un disait : C'est un attrape-lourdaud, capable de dévaliser la forge à Bastian, un beau matin. — Un autre ajoutait : Vous n'y êtes pas, Siméon ; cet Hiselet est peut-être un *épion*, qui vient *épionner* ce qui se fait et se dit par ici. — Un espion, reprenait un troisième, un drôle d'espion, vraiment ! Ne voyez-vous pas que c'est un *bômier*, comme les Vincent ? — Et moi je prétends, avançait un nouveau venu s'écoutant parler avec complaisance, je prétends, dis-je, que l'Anglais est un ambitieux comme tous les fils de la perfide Albion. Non contents, Messieurs, de posséder la suprématie des mers et des colonies commerciales dans les cinq parties du monde, les Anglais cherchent encore à nous enlever notre pauvre petite industrie. Ils s'intronisent partout, et n'ont pas même des égards pour l'humanité souffrante, car ce pauvre Bastian avec son œil...

— As-tu bientôt fini ton discours, major ? interrompit brusquement

Jean-Bénédict, qui faisait partie du groupe où se tenaient de tels propos, cet Anglais n'est ni un espion, ni un mômier, ni un ambitieux politique, c'est tout simplement un coutelier.

— Et qui vous l'a dit ? qu'en savez-vous de plus que nous autres ?

— J'en sais ce que j'en sais : Georges Heseley est un coutelier, et vous serez bien contents qu'il vous fasse des serpettes quand viendra le moment de tailler la vigne.

— Des serpettes ! Ah ! ce sera sans doute quelque chose de beau ? Pourra-t-on couper du beurre avec ses serpettes ?

— Tiens, reprit Jean-Bénédict en sortant la sienne de sa poche, en voilà une qu'il a faite samedi : essaie-la *voir*, Siméon, et tu m'en diras des nouvelles.

La vue de l'instrument réunit une dizaine d'hommes autour de Jean-Bénédict ; la serpette passa de main en main et fut jugée supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'ici au village.

— Il n'y a rien à dire, fit Siméon ; elle a un *ardent* meilleur que celles de Morges et de La Vallée.

— Et regardez un peu ce couteau, dit encore Jean-Bénédict : voilà la marque de l'Anglais : un G et un H ; à présent, est-il coutelier, oui ou non ?

Le couteau passa de main en main comme la serpette, et fut reconnu excellent. Les uns soufflaient une haleine chaude sur la lame, pour voir si l'humidité disparaîtrait promptement. D'autres faisaient claquer le ressort ; d'autres essayaient si la lame vacillait entre les plaques du manche en corne de cerf ; bref, le couteau revint dans la poche de son propriétaire, après avoir triomphé des épreuves diverses qu'on lui avait fait subir.

Le jour où les propos que je viens de rapporter se tenaient sous le grand tilleul, Georges était allé à Genève chercher sa malle et acheter de l'acier anglais dont il avait besoin pour ses travaux futurs, celui qu'on trouvait au village lui ayant paru d'une qualité inférieure, et étant d'ailleurs en barres dont les dimensions ne lui convenaient pas.

Mais deux semaines s'étaient à peine écoulées depuis son arrivée au pays, que l'opinion publique s'était complètement modifiée et formée à son sujet. Chacun était bien convaincu maintenant que Georges était un coutelier fort habile, mais de plus un jeune homme rangé, assidu au travail, actif, point buveur ni joueur. On l'eût trouvé un personnage accompli, s'il avait eu beaucoup de gaîté, qu'il eût voulu chanter de temps en temps au cabaret et se *mettre de la jeunesse*. Il ne fallait pas même penser à le lui proposer, car M. Georges ne riait presque jamais et l'on aurait pu croire qu'il avait quelque grand chagrin, tant son air était habituellement sérieux et

réservé. Ce dernier détail venait de sa maîtresse de pension, la femme Vincent, qui en avait dit quelques mots en secret à la voisine Pittoche, la Pittoche à la Pommard, la Pommard à la Veurze, et la Veuve à la fille Tremblet. Il n'en avait pas fallu davantage pour que la communauté tout entière en fût instruite et partageât la supposition de la brave femme Vincent.

VI

UNE PARENTHÈSE D'AUTEUR, OU : DES COUTEAUX! DES COUTEAUX!

(La distance de la forge au village n'était guère que de dix minutes. Georges se rendait à son travail de bon matin et venait prendre ses repas dans sa pension. Mais il ne s'arrêtait jamais à causer en route et encore moins au cabaret avec les autres ouvriers du village. Le dimanche, il se rendait à l'église en chapeau noir et habit noir, comme tout bon ouvrier anglais. Le lundi matin, dès l'aube, on le voyait prendre le chemin de l'étroit vallon, dans ses habits de travail, pendant que les ouvriers menuisiers, cordonniers et autres, cherchaient à tâtons la petite rue détournée de tel ou tel cabaret, où ils passeraient la journée tout entière, accoudés sur la table, et réglant entre eux les grandes questions de politique ou de religion.

Georges appelait Bastian ou le trouvait déjà debout, car le vieux forgeron subissait l'influence moralisante de son maître, quelque jeune que fût ce dernier. Il y trouvait aussi son compte ; et jamais il n'avait été aussi heureux que depuis que sa forge était louée à M. Georges. Son ouvrage consistait essentiellement à souffler, pendant que Georges forgeait, une à une, ses lames de couteau ; puis il dégrossait les manches, refendait l'ébène, l'os, la corne et les bois ordinaires. L'ivoire ne passait que par les mains du maître. La forge contenait un petit martinet¹⁰ que l'eau mettait en mouvement, ainsi que la meule. Georges y ajouta divers polissoirs, pour donner à ses instruments le brillant et le dernier fini. Il ne se borna pas à exécuter toute espèce de couteaux de poche ou de table ; mais il fit aussi beau-

10 - [NdÉ] Marteau actionné par un moulin (à eau ou à vent).

coup de serpettes, de ciseaux divers, depuis les fins ciseaux à broder jusqu'aux grandes cisailles des jardiniers, des ferblantiers et des chaudronniers. Un des premiers dans la contrée, il fit le sécateur moderne, pour tailler la vigne ; il fit aussi de charmants ciseaux à rebord plat, pour cueillir les fleurs et surtout les roses ; des greffoirs, des scalpels, enfin une quantité considérable d'instruments et d'outils divers. Ses produits s'écoulaient facilement à Genève, à Lausanne, à Berne, Moudon, Vevey, Aigle ; et les jeunes Anglais riches, qui s'adressaient dans les grands magasins de Genève pour acheter un bon couteau de poche, à manche d'ivoire et à dix instruments, s'arrêtaient de préférence à ceux qui portaient la marque de fabrique G. H. « On voit tout de suite, M. Frézerand, disaient-ils au marchand, on voit tout de suite que *cet cauteau, il ne put être faite* qu'en Angleterre.

— C'est du pur anglais de Sheffield, répondait le rusé quincaillier, et ces couteaux ne sont pas chers.

— Combien ?

— Quinze francs.

— Non ; ce *n'était* pas cher.

Georges vendait de tels couteaux quatre-vingt-dix francs la douzaine, ce qui portait le bénéfice net du vendeur à cent pour cent. Il n'y avait, du reste, pas rien que les jeunes Anglais qui se munissaient des couteaux de Georges Hasley ; d'autres étrangers et un assez grand nombre d'indigènes en étaient pourvus. Tel de mes lecteurs n'a qu'à mettre la main dans sa poche, et, après quinze années passées depuis le jour où il acheta son couteau chez Marius Vedde-Librand, il verra que le précieux instrument porte encore la marque G. H., en petites capitales anglaises, tout près de l'emmanchure de la grande lame. Il ne se doutait pas de cela ; eh bien, qu'il vérifie la chose. Du reste, beaucoup de couteaux pareils viennent aussi de Sheffield et portent les noms de Rodgers et Sons, couteliers de Sa Majesté ; ils ne sont point meilleurs, ni d'une facture plus remarquable que ceux de Georges Hasley, lequel, d'ailleurs, avait travaillé chez Rodgers et Sons, et connaissait bien leur manière de forger l'acier fondu.

De tout ce qui précède en ce chapitre, le lecteur peut conclure que notre coutelier employait son temps et son talent d'une manière profitable, et que, faisant son inventaire à la fin de l'année, il le bouclait par une jolie somme claire et nette, gagnée à la sueur de son front.

Bastian Hofer lui-même, outre son loyer de 150 fr., gagnait quelques bons écus comme second de Georges ; et quand les curieux du village lui demandaient en particulier si l'Anglais le payait au moins convenablement, il répondait avec son sang-froid ordinaire : « S'il me paie ? mais je pense qu'oui, et d'ailleurs *ça ne regarde personne.* »

Maintenant que nous le voyons bien établi avec son maître dans la forge du ravin, nous fermons la parenthèse, et nous invitons le lecteur à faire avec nous un petit retour en arrière sur le plateau, pour nous enquérir un peu de ce qui s'est passé chez les Claudet, depuis le jour où Georges Hasley s'assit pour la première fois sous la galerie de Jean-Bénédict.)

VII

UN COUSIN OMBRAGEUX



Dès que Georges eut pris ses arrangements avec Bastian Hofer, et que tout fut en règle à cet égard, il s'était rendu, un soir, chez Jean-Bénédict, pour lui annoncer son établissement dans le voisinage. Il escalada le ravin aussi lestement qu'il l'avait descendu la première fois, sans éprouver d'autres battements de cœur que ceux qui résultent d'une ascension rapide ; mais à mesure qu'il approchait de la maison, il éprouva le besoin de modérer sa marche. Il s'arrêta même un moment pour se retourner du côté de la plaine. La vue des reflets de la lune sur le lac, qu'il voyait pour la première fois à cette heure tardive, fit une heureuse diversion aux pensées qui le préoccupaient vivement. Ces pensées, est-il besoin de le dire ? se rapportaient toutes à la jeune et belle fille de Jean-Bénédict Claudet ; et quoique l'établissement de Georges, au vallon, eût été tout spontané de sa part, maintenant que la chose était faite, il sentait bien que le voisinage d'Henriette donnait un charme tout particulier à la contrée. Mais Georges n'appartenait point à cette génération de jeunes hommes, si nombreux aujourd'hui, qui ne veulent du compte de la vie que la page de *l'Avoir* et refusent obstinément celle du *Devoir*. Georges les prenait toutes deux, et tâchait d'en faire la somme chaque jour, en demandant à Dieu le secours nécessaire et la reconnaissance du cœur.

Quelqu'un, ce soir-là, l'avait déjà précédé dans la demeure de Jean-Bénédict ; c'était le cousin Jérôme. Il était entré sans façon, presque comme on entre chez soi. Henriette lui avait dit tout de suite :

— Voilà une chaise, cousin, assieds-toi là, vers mon père.

Jérôme s'assit, bien qu'il eût sans doute préféré rester debout

devant Henriette, occupée en ce moment à essuyer les assiettes près de la table.

— Cousin Jean-Bénédict, dit Jérôme d'un ton sententieux, savez-vous ce qui passe au bas du ravin ?

— Non ; qu'est-ce ?

— C'est un Anglais, nommé Hiselet, qui a loué la forge de Bastian et qui va s'y établir comme taillandier.

— Oui dà ! eh bien, tant mieux ; c'est un beau garçon : il a passé ici l'autre jour, et j'ai pris un verre avec lui sous la galerie. N'est-ce pas, Henriette ?

— Oui, mon père.

Ici, la jeune fille acheva de tourner la dernière assiette dans sa main, puis elle prit une lampe et entra dans la chambre voisine.

Au même instant, Georges demanda s'il était permis d'entrer.

— Va voir un peu qui est là, dit le vieux cousin à Jérôme.

Celui-ci ouvrit la porte et fut joliment décontenancé en se voyant face à face avec celui dont il venait d'estropier le nom étranger.

— Ah ! c'est vous, M. l'Anglais, dit Jean-Bénédict ; je suis bien aise de vous voir ; venez vous asseoir ici. Jérôme, donne une chaise à M. Héseley.

— Merci, Monsieur, ne vous dérangez pas. Je puis très bien rester debout un moment. M. Claudet, je venais vous remercier encore du bon accueil que vous m'avez fait l'autre jour, et vous annoncer moi-même que je vais travailler de mon état dans la forge de M. Bastian Hofer. Si je puis vous être bon à quelque chose, je vous prie de disposer de moi. Comment se porte Mademoiselle votre fille ? Je lui présente mes compliments.

— Elle est très bien. Mais voulez-vous déjà partir ?

— Oui, Monsieur, je vais souper au village, et je suis un peu fatigué ce soir.

— M'aurait fait plaisir de vous offrir un verre de vin.

— Je vous rends grâce : ce sera, si vous le permettez, une autre fois.

Georges salua les deux hommes et sortit. Soyons sincère, et disons qu'Henriette ne crut point mal faire en regardant par la fenêtre celui qui s'éloignait de la maison, et dont la belle tête, la démarche aisée, la parole facile, contrastaient si fort avec la figure épatée, le parler vulgaire et le pas lourd de Jérôme. Ce dernier resta une grande heure et demie à causer au coin du feu avec Jean-Bénédict, jusqu'à ce qu'Henriette lui dit sans se gêner le moins du monde :

— Il faut retourner chez vous, cousin Jérôme, mon père devrait être couché depuis longtemps.

— Je voudrais te dire quelque chose, Henriette, avant de m'en aller.

— Eh bien, je t'écoute. Je n'ai pas de secrets pour mon père, s'il s'agit de moi ; tu dois le savoir.

— Voici ce que c'est : Nous sommes cousins, nos biens se touchent et il n'y a qu'une haie qui nous sépare. J'espère que cette haie sera bientôt déracinée, car elle nuit au terrain de notre côté, et...

— C'est assez dit, cousin Jérôme, interrompit Jean-Bénédict ; qu'y a-t-il d'autre ?

— Il y a qu'on m'a dit que cet Anglais a donné des ciseaux à Henriette, et je veux savoir si elle les a acceptés.

Le visage de la jeune fille devint couleur de pourpre, mais Jérôme ne s'en aperçut pas, grâce à la demi-obscurité de l'appartement.

— Mais, tu es bien curieux, reprit Jean-Bénédict : quel mal y aurait-il, si c'était vrai ? Cependant ce n'est pas vrai, puisque c'est à moi que M. Héseley a donné les ciseaux, pour Henriette, et ce couteau pour moi. À présent, tu sais tout.

— Tiens-tu à voir le présent, cousin Jérôme, dit Henriette.

— Oui, sans doute.

— Eh bien, le voilà, reprit-elle, en sortant les ciseaux d'une petite cassette. Ils vont très bien pour l'ouvrage que je fais.

Jérôme les examina un instant, puis, les mettant dans sa poche, il partait en disant :

— Quand tu les retiendras, il fera plus chaud qu'aujourd'hui.

— Tu peux t'en servir pour tondre la haie, si cela te fait plaisir, cousin.

À ce mot de haie, Jérôme se retourna subitement.

Il replaça les ciseaux sur la table et dit d'un ton ému :

— Je ne veux pas te faire de la peine, Henriette ; mais je vous en supplie toi et ton père, si vous tenez à moi, ne recevez pas bien cet Anglais.

— Va toujours, Jérôme ; nous voulons rester bons amis et bons cousins.

Elle lui tendit la main d'un air amical, et l'autre s'en alla tout reconsolé : il n'avait pas la vue longue.

VIII

UN COUTEAU POUR PRÉTEXTE



Dans les courtes visites que Georges continuait à faire de temps en temps chez Jean-Bénédict Claudet, il garda constamment une réserve respectueuse autant que discrète. Il acceptait rarement le verre de vin offert par le bon vieillard, et ne parlait de son pays que lorsqu'on le questionnait à ce sujet. Un jour, Jean-Bénédict lui ayant demandé s'il avait encore ses parents, il répondit que non. Son père, coutelier comme lui, était mort depuis nombre d'années; et sa mère avait succombé à une attaque de choléra, en sorte que Georges était resté orphelin des deux côtés. Il avait maintenant vingt-sept ans; son intention, en quittant l'Angleterre, était de s'établir en Suisse, ou tout au moins de parcourir ce beau pays. Pour le reste, fortune, parents rapprochés ou éloignés, il n'entraît dans aucun détail. Les Vincent n'en savaient pas davantage et louaient en toutes choses la conduite honorable de leur pensionnaire étranger.

Jérôme Claudet entra un matin inopinément dans la forge. Bastian sifflait une vieille ritournelle en tirant la chaîne du soufflet, et Georges, achevant la soudure d'une pièce difficile, ne fit pas d'abord attention à la visite qui lui arrivait. Quand il eut achevé la chaude et replacé le métal au feu, il salua Jérôme.

— M. *Hiselet*, lui dit ce dernier, je voudrais acheter un couteau.

— Si vous voulez bien attendre que j'aie terminé cette pièce, je vous montrerai ensuite ce que j'ai ici.

— Oui, oui, j'attendrai, et je serai bien aise aussi de causer un moment avec vous.

Cinq minutes après, Georges ouvrit un coffre et plaça sur l'établi

une demi-douzaine de forts couteaux de poche de formes différentes ; il les ouvrit et dit à Jérôme qu'il pouvait choisir ; puis il envoya Bastian faire une commission au village. Jérôme examinait les lames brillantes et les ressorts, mais ne se décidait pas ; Georges lui dit :

— Prenez celui qui vous fera plaisir, M. Claudet, et emportez-le sans conséquence.

— Non, non, M. *Hiselet* ; je veux bien le payer, seulement...

— Je me nomme Hasley et non *Hiselet* : je vends mes couteaux à la douzaine dans les magasins, mais j'en ai toujours quelques-uns pour mes amis, car je ne suis pas de ceux qui pensent que le don d'un couteau coupe l'amitié.

— C'est selon qu'on l'entend, reprit Jérôme d'un ton presque grossier.

Georges le regarda en face, et lui dit, mais sans se fâcher :

— Comment l'entendez-vous, M. Claudet ?

— Je l'entends de cette façon, M. *Hiselet* : vous avez donné des ciseaux à ma cousine Henriette, et vous faites des visites dans sa maison, or, vous n'ignorez pas que je suis son cousin... je ne *prétends* pas que vous...

— Êtes-vous venu chez moi avec l'intention de m'insulter ? Dans mon atelier, Monsieur, vous n'avez rien à *prétendre* (il accentua ce mot sur lequel Jérôme avait singulièrement pesé), si ce n'est à partir d'ici le plus vite possible. Avez-vous tout dit ?

Et Georges, ramassant ses couteaux d'un tour de main, les avait presque jetés pêle-mêle dans son coffre resté ouvert.

— Non, je n'ai pas tout dit, cria Jérôme. Que vous ai-je fait, étranger que vous êtes, pour que vous cherchiez à me couper l'herbe sous les pieds ? Il y a quatre ans que je considère Henriette comme ma future ; pourquoi paraissez-vous prendre plaisir à me contrarier dans mes projets, en continuant vos visites chez mon cousin Jean-Bénédict ?

Georges se mit la main sur le front, resta pensif un moment, et répondit ensuite à Jérôme, en tâchant d'adoucir sa voix :

— Est-ce que M^{lle} Henriette vous a promis sa foi ? En ce cas, je vous donne ma parole que je ne rentrerai pas chez son père jusqu'à ce que vous soyez mariés. Êtes-vous réellement *promis* ?

— Je n'ai pas à vous dire si nous en sommes là, oui ou non ; mais c'est le vœu des deux familles, dont les deux biens se touchent, et il n'y a que nous deux d'enfants, moi et Henriette.

— Voulez-vous, M. Jérôme, entendre une dure vérité de ma bouche, mais à la condition que vous ne ferez pas de bruit, car j'ai horreur de toute espèce de scandale.

— Oui, dites seulement.

— Vous n'aimez pas votre cousine pour elle-même ; vous l'aimez pour l'arrangement de vos domaines ; or, si elle n'a pour vous d'autre sentiment que l'amitié d'une cousine, vous n'avez pas le droit de vous plaindre.

— Comment ! qu'est-ce que vous voulez dire ? c'est bien vous qui m'insultez !

— Ce n'est point mon intention ; mais nous avons assez causé. M. Jérôme, vous êtes libre, et moi aussi. Voilà ma main, de bon cœur : la voulez-vous ?

— Non.

— Eh bien ! vous avez tort. — M. Bastian, vous êtes de retour, rallumez le feu, s'il vous plaît, et remettons-nous à l'ouvrage.

Jérôme sortit sans dire bonjour. Bastian attisa le feu, tira la chaîne et pensait en lui-même : « Quels yeux ils se font ! Eh ! que peuvent-ils avoir à démêler ensemble ? Hé ! mais, dans le fait, ça ne regarde personne ! »

UNE TOUT AUTRE VISITE



partir de la forge, si l'on continuait à suivre le fond du ravin, au bord du ruisseau, au lieu de prendre le sentier rapide qui conduisait dans le voisinage des Claudet, on pouvait faire une promenade pittoresque et intéressante à divers égards. L'abondance du tuf formait ça et là des espèces de rochers

jaunâtres, de formes très curieuses, et parfois des grottes dans lesquelles on trouvait des stalactites bizarres, d'un travail fort étonnant. Tantôt c'était une cathédrale en miniature, tantôt des mousses d'une délicatesse infinie, tantôt on croyait mettre la main sur un énorme chou-fleur, et toutes ces jolies choses provenaient uniquement des substances calcaires dont les filtrations d'eau étaient abondamment pourvues.

En côtoyant ainsi le bord de cette onde cachée et quasi dormante, on arrivait tout à coup dans un espace plus large, occupé par une jolie nappe d'eau. Deux fois par année, la truite de rivière aux points rouges vient y chercher la fraîcheur ou y déposer ses œufs. Une cascade de trente pieds de hauteur s'y précipite, mêlant le bruit de sa chute à celui des diverses usines dont, à l'époque dont nous parlons, on entendait plus haut grincer les scies ou tourner les rouages. Les étrangers qui s'arrêtaient pour une journée au village, manquaient rarement de visiter la cascade, dont l'effet de surprise faisait toujours grand plaisir.

L'hiver avait quitté la contrée, après y avoir régné en maître cinq mois. Pendant ces longues journées, Georges et Bastian avaient redoublé d'activité. Il fait bon tirer l'acier rouge du charbon embrasé, lorsque la bise siffle à grand bruit sur les plaines neigeuses, ou quand

la pluie tombe à flots sur les montagnes et dans les vallons. De nombreux envois, expédiés dans les contrées voisines, rapportaient à l'habile coutelier un produit positif, laborieusement gagné. Avec son jeune maître, Bastian prenait le goût de la lecture. Georges avait arrangé une chambre dans une partie de la forge ; il y avait placé un bon fourneau, sur lequel le vieux forgeron faisait son café deux fois par jour. La soupe, disait-il, ne lui convenait plus ; elle lui donnait de l'oppression. Georges passait souvent la matinée du dimanche avec lui dans cette chambre, et, si le temps le permettait, vers le soir il montait chez Jean-Bénédict. Il y gardait toujours la même réserve polie et respectueuse ; mais Henriette était clairvoyante : elle avait fort bien compris tout ce que le cœur de Georges Hasley contenait de profonde et délicate tendresse pour elle. Et à quoi bon le cacher plus longtemps au lecteur ? la *belle sérieuse* partageait ce sentiment. Le mal était fait ! s'écriera plus d'un rigide célibataire ; et nous nous permettrons d'ajouter, contrairement à une telle opinion, qu'il n'y avait pas là le moindre mal ; que deux cœurs faits pour se comprendre et pour s'aimer s'étaient rencontrés ; voilà tout. Mais pas trace de déclaration, de soupirs et de causeries cachées, comme on peut en lire dans les romans. Ici, il y avait deux âmes fortes, marchant à un but honorable, sous le regard de Dieu. Une seule fois, Henriette et Georges s'étaient tendu la main, le soir de Noël, en présence de Jean-Bénédict ; tandis que Jérôme ne faisait pas une visite à sa cousine sans l'ennuyer profondément de ses manières gauches et par trop absurdes.

Les choses en étaient donc là et l'été revenu, lorsque, par une chaude après-midi, toute une compagnie de dames et de messieurs passa devant la forge. Ce beau monde se dirigeait du côté de la cascade, le long du ruisseau. Une dame d'environ cinquante ans marchait la première, donnant le bras à un monsieur qui, le chapeau à la main, avait pour elle les égards les plus respectueux. Les autres suivaient, qui à gauche, qui à droite, détachant les stalactites et les apportant à la première dame, qui paraissait les examiner avec intérêt. Elle désira entrer dans la forge, où Bastian se trouvait seul en ce moment :

— Êtes-vous le coutelier étranger dont on nous a parlé au village ? demanda-t-elle à l'honnête forgeron.

— Non, Madame ; je suis seulement son ouvrier et son ami ; mais la forge m'appartient.

— La forge vous appartient, reprit la dame avec curiosité ; et vous la louez sans doute à votre maître et ami ? Pourquoi, dans ce cas, n'êtes-vous pas resté maître vous-même ?

Bastian dirigea son œil couleur faïence du côté de la dame, et lui répondit d'un ton sec en continuant son ouvrage :

— Ça ne regarde personne.

— À la bonne heure, mon brave homme. Nous n'avons pas eu l'intention de vous offenser en vous adressant une simple question.

En ce moment la porte de la petite chambre s'ouvrit, et Georges en sortit en costume d'ouvrier, mais, comme toujours, très propre et soigné. On aurait dit que ce jeune homme ne pouvait faire de tache à ses habits. Il salua respectueusement les deux visiteurs et se disposait à prendre une lime, lorsque la dame lui demanda s'il était le maître coutelier.

— Oui, Madame.

— Anglais ?

— Yes.

Une conversation s'engagea aussitôt en cette langue, entre l'étrangère et Georges. La dame demanda à voir des couteaux, des ciseaux, des *ceci* et des *cela* trop longs à énumérer. Georges, avec un empressement étonnant de sa part, lui mit sous les yeux ses pièces les plus délicates et lui expliquait tout en anglais, avec une rapidité d'expressions dont la moitié ne paraissait à Bastian que des grimaces remplies d'*s* et d'*h*. La dame appela une des autres personnes de la compagnie et lui remit une vingtaine d'objets divers, qu'elle avait choisis sans demander le prix.

— Veuillez faire le prix, dit à Georges le personnage qui tenait toujours son chapeau à la main.

Georges répondit qu'il ne faisait pas de prix pour les objets choisis par les personnes qui l'honoraient d'une visite ; qu'il s'en rapportait entièrement à la volonté de cette classe d'acheteurs.

Après quelques mots échangés en allemand entre la dame et le monsieur, ce dernier plaça un petit papier plié en quatre sur l'établi ; la dame l'y fixa au moyen d'une pièce d'or, et les visiteurs continuèrent leur promenade.

Lorsqu'ils furent hors de vue, Georges ouvrit le papier : c'était un billet de banque de cent francs, prix équivalant à celui des objets achetés. La pièce d'or, toute neuve, était à l'effigie d'un souverain étranger.

Bastian s'approcha, examina bien le billet, la pièce d'or, et Georges lui-même, après quoi il dit avec tristesse :

— C'est bien étrange ! bien extraordinaire ! Connaissez-vous cette dame ?

— Pas plus que vous ; mais, à l'air respectueux du personnage décoré qui l'accompagne, j'ai supposé tout de suite que c'est une grande

dame, probablement une tête couronnée, qui voyage incognito.

Bastian gardait depuis un moment le plus imperturbable silence.

— Eh bien, ami Bastian, lui dit Georges, à quoi pensez-vous si fortement ?

— Je pense à la réponse que j'ai faite à cette reine ou à cette princesse. Animal que je suis !

— Que lui avez-vous dit ?

Bastian refit sa phrase favorite, après quoi Georges s'accorda le plus gros éclat de rire que la forge eût entendu depuis huit mois.

— Oh ! vous avez beau rire, M. Georges, je suis à peu près sûr que vous autres Anglais, vous faites seulement semblant de vous comprendre quand vous parlez ; mais la moitié de ce que vous marmottez entre les dents n'est que pour la forme, et il n'y a pas un véritable mot comme nous les prononçons, dans ce foaragouin.

Georges rit de nouveau de tout son cœur de la simplicité enfantine de son honnête compagnon, et l'assura que la dame n'était pas Anglaise ; puis il alla soigner dans son bureau le billet et la pièce d'or. En rentrant à la forge, il mit quelque chose dans la main de Bastian, en ajoutant :

— Il est juste que vous vous souveniez de la visite que nous avons eue aujourd'hui.

Bastian approcha son bon œil de la pièce brillante et dit d'un accent ému et fort touché :

— Mais non, M. Georges ; pourquoi me donnez-vous cette pièce de vingt francs ?

— *Ça ne regarde personne*, mon cher Bastian ; soignez-la, et dépêchons-nous de travailler.

X

HOSPITALITÉ



ientôt la forge retentit des coups frappés sur l'enclume. Bastian se mit à siffler un de ses airs favoris, et la tradition rapporte que Georges chanta, d'une forte et belle voix, l'un de ces hymnes nationaux anglais, qui sont connus de toute la terre. Pendant ce temps, une scène d'un genre

bien différent se passait à peu de distance, entre les illustres voyageurs et d'autres personnages.

Il faut expliquer au lecteur un fait qu'il n'a pu supposer ou découvrir lui-même jusqu'ici, malgré toute la perspicacité dont il est doué. La cascade, en de certains moments, disparaissait complètement. Comment, et pourquoi ?

Comment ? Parce qu'une écluse, placée beaucoup plus haut, se fermait au moyen d'une chaîne invisible.

Pourquoi ? Parce que, dans ces moments-là, les chefs des usines avaient besoin de toute l'eau du ruisseau pour faire mouvoir leurs artifices.

Or, lorsque la noble compagnie arriva sur les bords de la nappe d'eau, il n'en tombait pas une goutte par l'étroit chenal supérieur. La princesse (car c'était bien réellement une grande princesse) s'amusa beaucoup d'une telle déception et dit que, puisqu'on était venu jusque-là, il fallait s'en retourner par un autre chemin et essayer de gravir la rampe d'escaliers taillés dans la terre du ravin, jusqu'à ce qu'on trouvât un meilleur chemin. Elle s'y élança la première.

Arrivés au tiers de la hauteur du ravin, ils trouvèrent le sentier conduisant chez les Claudet. La dame le prit, et force fut à tout son monde de la suivre. Elle ne s'arrêta que dans un pré situé sur le

plateau et nouvellement fauché. Le foin, demi sec, embaumait l'air ; il venait d'être arrangé en petit tas ayant la forme de cônes arrondis au sommet. Un vieillard, et une jeune paysanne en corsage noir avec des manches de toile de lin sur les bras, donnaient le dernier coup de râteau lorsque les étrangers arrivèrent auprès d'eux.

— Ma belle enfant, dit la princesse à Henriette (le lecteur à reconnu cette dernière), à qui appartient la jolie maison que nous voyons ici près ?

— A mon père, Madame ; et, d'un geste gracieux, elle désigna l'honnête Jean-Bénédict.

— Quelle charmante habitation, en vérité ! On doit vivre heureux dans cette jolie chaumière.

— Oui, Madame, et nous sentons, mon père et moi, que nous devons une grande reconnaissance à Dieu pour les biens dont il nous comble chaque jour.

— Entendez-vous, baron ? entendez-vous ce que dit cette jeune fille ? (Cette question fut faite en allemand.) — Ma chère enfant, reprit la dame en français, vous avez parfaitement raison.

Jean-Bénédict s'approcha du groupe, et de son air le plus affable, le plus cordial, il offrit un verre de vin à tous ces étrangers, s'ils voulaient lui faire l'honneur de se reposer sur son banc.

— J'accepte avec reconnaissance, dit aussitôt la dame, car j'ai eu chaud en montant la rampe ; je serai bien aise de m'asseoir un moment.

Henriette prit les devants, afin de préparer des chaises et des verres. Agile autant que bonne marcheuse, elle eut bientôt laissé les visiteurs en arrière.

— Cette jeune fille est une beauté, Monsieur le baron, une beauté très remarquable. Elle a les traits nobles et fins, et les bras magnifiques.

— J'ai surtout été frappé de son air doux et sérieux, répondit le monsieur. Ou je suis bien trompé, ou il y a sous cette charmante enveloppe idyllique une belle âme, un noble cœur.

Quand ils arrivèrent sous la galerie, ils y trouvèrent une table légère de sapin, sur laquelle Henriette avait placé du vin, du sirop et de l'eau fraîche. Il y avait aussi des cuillers d'argent, des verres, du sucre, et une corbeille de superbes cerises noires.

— Oh ! ma chère Demoiselle, dit la princesse, une bouchée de votre pain, je vous prie, pour manger avec des cerises ; je ferai ici un véritable régal.

Les messieurs et les autres dames se servirent à leur guise ; Jean-Bénédict choqua son verre avec les leurs, et même il ne se fit pas

scrupule de les y engager une fois ou deux fois en disant :

— Allons, Messieurs et dames ! à votre santé : *croquons* !

Mais bientôt la princesse se leva. Chacun se disposa aussitôt à partir, après avoir remercié Jean-Bénédict de son aimable hospitalité.

— Adieu, Monsieur ! et merci, dit la princesse. Adieu, Mademoiselle ! Je n'ose pas vous offrir un paiement, mais la princesse de *** vous demande la faveur de vous embrasser.

Henriette, plus rouge qu'on ne peut se le représenter, mit sa main dans celle de la princesse, et tendit sa joue, sur laquelle l'aimable dame déposa un maternel baiser.

Après quoi toute la compagnie reprit le chemin du village.

— La princesse de ***, qu'elle a dit, n'est-ce pas, Henriette ? Voilà qui est singulier. Qui aurait pu penser que ce fût une princesse ?

C'est ainsi que Jean-Bénédict parlait à haute voix et presque tout seul, car sa fille, assise sur une chaise, ne l'écoutait pas ; elle se cachait le visage dans les mains et sanglotait.

— Qu'as-tu ? qu'as-tu donc, Henriette, mon enfant ? bois quelque chose ; car tu n'en peux plus de fatigue et d'émotion.

— Ce n'est rien, mon père, ce n'est rien. C'est déjà passé.

Pendant que la princesse parlait avec son chambellan, le baron de ***, Henriette l'avait entendue faire l'éloge de Georges, en termes qui l'avaient excessivement émue.

— Ce coutelier anglais, avait-elle dit entre autres choses, est un homme comme il faut, presque un gentleman. Je crois qu'il a reçu une éducation supérieure à son état ; il parle le français comme si c'était sa langue maternelle. Chez nous, les gens de cette classe n'ont pas le moindre rapport avec lui.

— En Angleterre, Madame, avait répondu le baron, il n'est pas rare de trouver des exceptions pareilles. Mais aujourd'hui j'ai fait, de mon côté, les mêmes remarques que votre altesse.

Or, l'idée que Georges pût être un monsieur déguisé, avait donné un terrible coup au cœur de la pauvre Henriette Claudet.

UNE DÉMARCHE PATERNELLE



Henriette et son père passèrent le commencement de la soirée ensemble, sans qu'aucune nouvelle visite vînt les distraire ou les déranger. Mais la jeune fille était silencieuse, et l'on voyait bien qu'une pensée unique l'absorbait. Jean-Bénédict paraissait aussi avoir perdu sa gaieté habituelle. Après avoir poussé quelques gros soupirs, il finit par s'adresser à Henriette de la manière suivante :

— Ma chère enfant, tu as des chagrins et tu ne me dis pas en quoi ils consistent ; tu sais pourtant que ce que je désire le plus ici-bas, c'est de te voir heureuse.

— Mon bon père, répondit Henriette, j'ai sur le cœur deux poids dont j'ai besoin de me décharger. J'ai toute confiance en vous, et je ne veux rien vous cacher. Je suis parfaitement décidée à ne pas devenir, ni maintenant ni plus tard, la femme de mon cousin Jérôme ; cela est impossible. La nature commune de Jérôme et son caractère intéressé me repoussent, me révoltent ; il ne vit que pour ce monde ; je serais malheureuse avec lui, et lui avec moi. Comment pourrions-nous faire pour qu'il comprît cela et ne me parlât plus de mariage ?

— Il faut tout simplement le lui dire et en parler à Noë. Quoique je ne t'en aie rien dit jusqu'à présent, il y a déjà longtemps que j'ai, sur ce sujet, la même manière de voir. Jusqu'à un certain point je le regrette ; car, placés comme vous l'êtes porte à porte et tous deux enfants uniques, il semble que... Mais il ne faut pas aller contre des sentiments aussi prononcés, ce serait un vrai péché. — Je suis tout prêt, si tu le veux, à dire la chose à Noë dès ce soir, et plus tôt ce sera fait, mieux cela vaudra pour tous.

Henriette se leva et vint entourer de ses deux bras le cou de son père ; elle posa sa tête sur la sienne et pleura abondamment ; puis, se laissant peu à peu tomber à genoux devant lui, elle murmura à voix basse :

— Mon père, pardonnez-moi.

— Et quoi, mon enfant, te pardonner ? Je sais bien que tu as donné ton cœur, et peut-être qu'à ta place j'en aurais fait tout autant. De ce côté-là aussi, il faut que tout s'éclaircisse avant peu. Viens donc que je t'embrasse et demandons des forces à Dieu, tous les deux. Confiance, mon enfant, confiance en notre père céleste.

Jean-Bénédict, sous son air jovial, cachait une rare énergie et une grande bonté de cœur ; il se leva, ferme sur ses jambes, prit son bâton et sortit pour se rendre chez Noë. Henriette, restée seule, s'enferma à double tour, puis elle chercha dans le saint livre et dans une méditation solitaire avec le Seigneur, le calme et la paix dont elle avait tant besoin.

Au bout de quelques minutes, Jean-Bénédict entra chez son cousin sans frapper à la porte, mais en demandant à haute voix :

— Es-tu là, Noë ?

— Et *voui*, répondit le vieux paysan.

Jean-Bénédict entra dans la cuisine. Noë Claudet faisait un grand feu d'épines sous une immense marmite de fer, remplie de feuilles de choux, de chicorée amère et de vieilles pommes de terre dont les germes désarticulés gisaient encore autour de lui. Une odeur acre s'échappait du grossier potage, ainsi qu'un nuage de vapeur remplissant l'appartement tout entier. En outre, dans un recoin du plafond, suintaient trois énormes lards jaunâtres, en compagnie de sept jambons fumés et d'une soixantaine de saucissons. La cousine Barbe, assise auprès d'une table humide de vieille graisse, *restoupait* un pantalon d'un demi-pouce d'épaisseur.

— Tu fais cuire à tes cochons, Noë, dit Jean-Bénédict pour commencer par quelque chose.

— *Voui*, quand on en a quatre, il faut du butin pour les nourrir.

— Oui, sans doute. Bonsoir, cousine Barbe, comment cela va-t-il ?

— Bien, répondit-elle d'un ton sec.

— Et Jérôme, où est-il ?

— Il est à ses affaires.

— Puisqu'il n'est pas là, j'en profiterai pour vous dire, cousin Noë et cousine Barbe, à mon grand regret, qu'il faut l'engager à ne plus parler de mariage à ma fille, du moins pour le moment. Plus tard, peut-être, on...

— Non, non, reprit M^{me} Barbe, notre fils ne pense plus du tout à

Henriette ; il s'est adressé ailleurs, et tout est décidé depuis ce matin. Jérôme ne prend pas les affronts pour des compliments, et d'ailleurs il pouvait trouver mieux qu'elle.

— Cousin Jean-Bénédict, dit à son tour Noë pour tâcher de raccommoder un peu les choses, je comptais aller chez toi demain et te prévenir de tout cela ; je suis bien aise que tu sois venu m'en parler le premier. Ma femme est vive, tu ne prendras pas ce qu'elle a dit en mauvaise part.

— Oui, je suis vive, ajouta M^{me} Barbe, décidée à souffler le feu de côté-là, oui, si votre fille, après avoir méprisé son propre cousin et tout notre bien, veut épouser un homme qui n'est ni d'Ève ni d'Adam, un enfant trouvé, elle est libre. Jérôme épouse une fille dont nous savons le nom de famille, une fille de quarante mille francs secs et sonnants à la mort du père.

— Fort bien, fort bien, mes amis, dit Jean-Bénédict, de plus en plus à son aise au milieu de ce flot d'amères paroles, fort bien ; nous sommes d'accord : chacun est libre. Mais dites-moi au moins le nom de la future cousine.

— C'est la fille à Balthasar Chiffogne, du Creux des Eplinges.

— Fort bien ! je leur souhaite à l'un et à l'autre beaucoup de bonheur. Et là-dessus, nous allons rester bons voisins et bons amis. Adieu, Noë ; bonsoir, cousine Barbe.

Le cœur soulagé, Jean-Bénédict se hâta de regagner sa demeure, où sa fille l'attendait avec anxiété.

— Tout est bien allé, ma chère ; tu peux dormir tranquille. Jérôme, il paraît, voulait deux cordes à son arc : il se marie avec la fille de Balthasar Chiffogne.

— Mais non ! ce n'est pas possible !

— C'est parfaitement décidé, dès aujourd'hui.

— En ce cas, mon bon père, rendons grâce à Dieu d'en être déliés.

La fille de Balthasar était une créature disgracieuse, courte et ramassée sur elle-même. Elle passait pour avoir de l'esprit, peu de santé et beaucoup de fortune. Jérôme allait-il relever sa grosse moustache sous son nez camard ! Mais la haie de Jean-Bénédict pousserait aussi de nouvelles et profondes racines.

XII

LE VOILE SE SOULÈVE



Pendant la journée du lendemain, on ne parla guère au village que de la visite faite par la grande dame à la forge et chez les Claudet. Tout s'ébruite en moins de rien, lors même que *cela ne regarde personne*, comme disait Bastian à tout propos. Les Vincent, si bons fussent-ils, considérèrent leur pensionnaire avec des yeux différents. Ils avaient vu la princesse, comme beaucoup d'autres; ils tâchaient de trouver quelques traits de ressemblance entre elle et Georges Hasley. On voit tant de choses, il se passe tant de choses étranges dans les cours et chez les grands seigneurs, qu'on ne saurait, en vérité, blâmer beaucoup les gens du peuple quand ils font des suppositions de cette nature. Georges serait-il bien le fils de cette princesse? mais alors, comment n'en aurait-on fait qu'un simple coutelier? — Précisément, disait le major. — Cependant, ajoutait un autre, ses cheveux sont noirs comme un corbeau, et cette dame est blonde. — Et puis, cette dame qui, partant de la forge, s'en va embrasser la fille de Jean-Bénédict sur les deux joues! autre mystère. — Allons donc! ne sait-on pas que Georges pense à Henriette? quand même il n'en parle jamais. — Comment débrouiller cela? c'est bien difficile.

La grande dame était repartie le jour même avec sa suite. En général, ces illustres personnages ne peuvent disposer de leur temps comme ils le voudraient: tout, dans leur vie, doit être réglé et arrangé d'avance à la minute. Rien d'imprévu, rien de spontané. Une promenade à la forge de Bastian et une visite à Jean-Bénédict Claudet sont de rares exceptions, de véritables oasis dans la vie soucieuse et toujours affairée d'un souverain. Oh! combien je plains les rois et les

princes de ce monde ! Une redoutable responsabilité pèse constamment sur eux, et ils ne jouissent d'aucune véritable liberté. Il suffit de penser à une seule de leurs journées pour se rappeler involontairement les vers fameux du grand fabuliste :

*Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.*

Heureux qui vit de peu, content de sa chaise de paille et respirant l'air pur des champs comme il lui plaît ! Plus heureux encore celui qui jouit de ces biens avec reconnaissance, dans la crainte filiale du Seigneur.

Pendant qu'on se perdait au village en pures suppositions à l'égard de Georges, ce dernier montait, vers la fin du jour, le sentier que nous connaissons. Son air était encore plus sérieux que de coutume. Sans doute, quelques propos tenus sur son compte étaient parvenus jusqu'à lui. Quand il arriva dans la maison, il trouva le père et la fille assis en face l'un de l'autre, Jean-Bénédict lisant et Henriette travaillant à l'aiguille. On l'invita à s'asseoir, mais Henriette leva à peine les yeux. L'accueil, évidemment, était froid, ou bien révélait quelque mystère. Georges ouvrit le premier la conversation :

— Mon cher Monsieur, et je voudrais oser ajouter, mes bons et chers amis, dit-il, j'aurais dû venir savoir de vos nouvelles déjà hier au soir ; mais il m'est arrivé des marchands de Genève, et aujourd'hui je n'ai pas été libre une heure en tout. Comme moi, vous avez eu une grande visite hier ; la princesse a dit au village que vous lui aviez fait une réception charmante, et je n'en doute pas. Pour ce qui me concerne, elle a acheté une vingtaine d'objets qu'elle m'a payés d'une façon royale.

Henriette ne disait toujours mot. Jean-Bénédict demanda alors résolument à Georges, s'il connaissait déjà cette grande dame.

— Du tout : je connais son nom, comme tout le monde. Mais je suis venu ce soir dans le but de vous expliquer clairement qui je suis et quelles sont mes intentions. Une nouvelle que j'ai apprise ce matin même et qui concerne M. Jérôme Claudet, m'y autorise.

Ici, Henriette se leva et voulut se retirer dans la chambre voisine. Georges se leva aussi, lui prit les mains avant qu'elle eût pu l'en empêcher, et lui dit avec l'accent de la plus profonde émotion :

— Je vous en supplie, Mademoiselle, restez : ce sera très court.

Henriette reprit sa place et Georges la sienne, puis il continua :

— On a fait dans le village, depuis quelque temps et surtout depuis hier, toutes sortes de suppositions sur mon compte. Elles sont toutes

plus absurdes les unes que les autres. Je ne suis pas autre chose que Georges Hasley, de Sheffield, fils de William Hasley, coutelier, et de sa seconde femme Jeanne-Élisabeth Antenne, de Montpellier, en France.

Ici, Georges prit un portefeuille dans sa poche, et en tira son acte de naissance, qu'il déposa sur la table. Henriette releva la tête et respira librement.

— La première femme de mon père, reprit le narrateur, était anglaise ; il en eut un fils, mon frère aîné William, qui, je l'espère, est vivant, quoique je n'aie pas eu de ses nouvelles depuis fort longtemps. Voici les deux actes de mariage de mon père. — Je suis seul enfant de Jeanne Élisabeth Antenne. Mon père avait quelque fortune : il l'engagea dans des spéculations hasardeuses et la perdit. Quand il mourut, je restai avec mon état pour toute ressource. Mon frère hérita de la fortune de sa mère, et un oncle qui devint notre tuteur, le fit encore son héritier, parce qu'il était mon aîné et anglais de tout sang. Il me donna deux cents louis pour m'établir quelque part comme coutelier, et laissa à mon frère mille livres sterling de rente. Quand notre oncle mourut, il y a un an, mon frère était ou devait être aux Indes, officier dans l'armée de Sa Majesté. C'est alors que j'ai quitté l'Angleterre pour venir en Suisse : c'est alors aussi que Dieu, qui dirige les voies des orphelins, m'a conduit devant votre maison, où j'ai reçu le pain et le vin de l'hospitalité chrétienne. Un dernier détail, et j'ai fini : Comment ai-je appris le français ? Avec mon excellente mère, qui me l'a toujours parlé. Maintenant vous savez tout, et mon récit est des plus simples, comme vous voyez.

— Fort bien ! fort bien, mon cher Georges, dit Jean-Bénédict, qui tenait les actes de mariage et de naissance traduits en français, fort bien ! mais vous ne savez pas encore tout, et ni toi non plus, ma fille.

Puis se levant, il alla prendre dans son bureau un papier qu'il apporta.

— Voici, reprit-il, mon acte de mariage : comme personne présente, figure ici Jeanne-Élisabeth Antenne, de Montpellier, sœur de mère, mais non de père, de ma chère femme Louise Aster. Votre mère, mon cher Georges, partit pour l'Angleterre comme première bonne des enfants de M. Thornton, peu de temps après le mariage de sa sœur. Elle écrivit pendant quelques années, puis, comme nous ne répondions pas souvent, elle n'écrivit plus. Du reste, elle et ma chère femme se connaissaient à peine, ayant été élevées, l'une en Suisse et l'autre à Montpellier. Maintenant, vous êtes presque mon neveu, M. Georges. Avez-vous quelque chose de plus à nous apprendre ?

— Oui, dit Georges en se levant, — et il vint se placer devant Henriette, — oui, je viens comme un suppliant, avec tout ce qu'un

homme de cœur et d'honneur, mais pauvre, peut offrir à celle qu'il n'a cessé de chérir depuis le jour où il l'a vue pour la première fois.

Il tendait les deux mains :

— Mon enfant, dit Jean-Bénédict, tu es libre.

— Non, mon père, je ne suis pas libre, répondit la *belle sérieuse*.

Et se levant à son tour, elle mit ses deux mains dans celles de Georges.

Celui qui n'a pas compris le regard échangé entre ces deux âmes, n'a pas compris l'une des plus belles choses d'ici-bas.

— Dieu soit avec vous, mes enfants, dit l'heureux père.

...

Quand un pécheur se convertit, les anges se réjouissent ; quand deux êtres immortels s'unissent en de tels sentiments pour le temps et pour l'éternité, je me représente aussi que les esprits bienheureux se réjouissent : Dieu est amour.

XIII

CE QUE DIT BASTIAN



Les trois amis étaient à peine revenus de leur grande «motion, qu'un pas d'homme se fit entendre devant la maison : il fut suivi d'un coup de poing contre la porte. Georges alla ouvrir.

— Allons, M. Georges, dit Bastian tout essoufflé, car c'était lui en personne, on vous attend là-bas à la forge : il faut venir, et promptement.

— Qui me demande ?

— Un gros monsieur qui veut absolument vous parler ; un de ces Anglais qui font à tout moment *ouitctte nitche plik plok*, dans leur affreux baragouin d'outremer.

— Je vais ; mais vous n'êtes pas de trop ici, mon cher Bastian, car vous êtes un ami. Je vous présente ma fiancée.

Bastian regardait Georges, regardait Henriette, regardait Jean-Bénédict d'un air effaré, puis il dit subitement :

— Est-ce vrai, Henriette ? Avez-vous dit *oui* ?

— Oui, Bastian. ,

— Eh bien ! pour ce *oui*, il faut que je vous embrasse. M. Georges, *ça ne regarde personne*, entendez-vous ?

Henriette tendit de bon cœur sa joue rose au vieux forgeron, qui, venant de passer par une récente ablution à la fontaine de la forge, ne laissa sur le frais visage d'Henriette aucune trace de mâchefer ou de charbon.

— Reste un moment avec nous, Bastian, dit Jean-Bénédict ; tu souperas ici avant de retourner à la forge.

— Oui, restez, dit George.

Henriette, pour la première fois de sa vie, fit quelques pas seule avec son fiancé, puis l'heureux jeune homme descendit en courant le sentier rapide, entra dans la forge où il trouva... devinez qui ?

— Son frère William.

— Eh ! sans doute ; qui vouliez-vous que ce fût d'autre ?

Il nous racontera demain ce qu'il vient faire ici. Pour le moment, cher lecteur, si vous n'êtes pas trop fatigué, remontons ensemble chez Jean-Bénédict, pour quelques instants. Nous écouterons ce que disent les vieux amis.

Bastian est assis en face de Claudet, qui lui verse un verre de vin. Henriette écoute avec ravissement les louanges que le forgeron donne à son maître.

— C'est un homme unique, dit-il ; il est toujours de bonne humeur, ne gronde jamais et fait autant d'ouvrage que trois ouvriers de notre pays. Jamais je ne lui ai vu manquer une soudure ou brûler un morceau d'acier ; c'est un homme habile, habile. Et puis, il est bon, là, ce qui s'appelle bon...

— *Croque*, Bastian.

— À votre santé ! — c'est-à-dire qu'il ne sait ni jurer, ni mentir, et ne dit jamais du mal de personne. Avec M. Georges, il ne s'agit pas d'aller par deux chemins. Je me suis permis une couple de fois de lui dire quelques petits mensonges pour des affaires de rien, vous comprenez ; ah ! si vous aviez vu comme il m'a repris ! — « Bastian, ce que vous faites là est très mal, entendez-vous ? La vérité avant tout. » — Et si je lui répondais, selon ma mauvaise habitude : « Ça ne regarde personne, » il me disait tout aussitôt : « Vous vous trompez étrangement, Bastian ; cela regarde le sort de votre âme, et d'ailleurs Dieu hait la parole fausse ; il faut absolument vous corriger de cette déplorable habitude. »

— Allons, croque, Bastian ; tu causes toujours et tu ne bois rien. Sur la soupe, un verre ne te fera pas de mal.

— Et encore, il déteste l'ivrognerie. Quand on voit un homme *dans les vignes* de plein jour, vous savez qu'on est assez disposé à rire de sa tournure et de ses grimaces ; eh bien, M. Georges détournera la tête pour ne pas rencontrer un tel homme qui ressemble, dit-il, mieux à une brute qu'à un être raisonnable, et cela lui fait une profonde pitié. — Je bois beaucoup moins de vin depuis que je suis avec lui (quoique je n'aie jamais été un grand buveur) et je m'en porte beaucoup mieux. Quand je devrai le quitter, c'est-à-dire à ma mort et pas avant, s'il plaît à Dieu, je lui... Mais ceci ne regarde personne.

— Tu ne veux plus croquer, puisque tu retournes ton verre ?

— Non, merci Jean-Bénédict ; c'est fini.

— Tu sais que Georges est presque mon neveu ?

— Allons donc ! Et l'on croyait au village que... mille pardons ! ça ne regarde personne...

— Oui, le fils d'une demi-sœur de la mère d'Henriette.

— La vieille Barbe à Noë le sait-elle ?

— Non, personne que vous et nous, Bastian.

— Alors, je me charge de lui redresser sa langue de serpent. Elle a dit un tas de choses, si vous saviez !

— Nous ne voulons rien savoir, mon brave Bastian, et ne faites point de peine à ma cousine, dit Henriette.

— Voyez-vous ça ! Je crois vraiment que vous êtes presque aussi bonne que lui. Eh bien ! je ne dirai que quelques mots par le village, à droite et à gauche, pour rétablir la vérité, et comme ça en passant. Mais la forge est peut-être restée ouverte ; il faut m'en aller. Adieu.

XIV

BONHEUR ET BONHEUR



William Hasley, revenu des Indes pour sa santé, était arrivé en Angleterre peu après le départ de son frère, et personne ne sut lui dire de quel côté Georges s'était dirigé. Depuis huit ans ils ne s'étaient pas revus et, chose étrange mais certaine, presque pas écrit. C'étaient deux natures complètement différentes, comme ils différaient aussi pour la figure. William avait reçu une éducation plus distinguée que celle de Georges, dans le temps de la prospérité de leur père. Comme il voulait être militaire, on lui avait acheté une lieutenance dans l'armée. Parti pour les Indes, il s'y était marié, sans en donner avis à Georges. Outre son revenu du patrimoine maternel et de l'héritage de l'oncle, il jouissait encore d'une paye considérable. Il dépensait tout cela en chevaux et voitures, courses, paris, voyages, objets d'art et le reste. Il n'avait pas d'enfants ; en ce moment, il venait des eaux d'Aix, où il avait conduit sa femme. Par grande aventure, étant un jour à table, il examina la marque d'un couteau et fut bien étonné d'y voir un G et un H gravés en creux, et accompagnés d'un signe presque imperceptible employé autrefois par son père. Il questionna l'hôte sur la provenance de ce couteau ; celui-ci écrivit à son marchand de Genève, qui le renseigna exactement. C'est ainsi qu'il avait trouvé la trace de Georges.

Quand les deux frères se furent reconnus, Georges emmena William au village et voulut le conduire chez lui ; mais William refusa ; il avait commandé à souper à l'hôtel, où son domestique avait ordre de l'attendre. Il prit donc Georges par le bras et l'entraînait avec lui.

— À la bonne heure, William ; mais si vous n'êtes pas seul, je veux

aller m'habiller.

— Eh bien ! allez vous habiller.

Georges ne tarda pas à revenir en costume noir et trouva son frère déjà à table. Le domestique de ce dernier le servait, placé respectueusement derrière sa chaise. Georges était trop heureux pour ne pas souper de bon appétit et il avait d'ailleurs réellement très faim. Son frère le questionna beaucoup sur ce qu'il comptait faire dans un petit pays perdu comme celui-ci, et finit par lui offrir de lui acheter une lieutenance, si, comme lui, il voulait être militaire et faire fortune aux Indes.

— Vous voyez, Georges, que cela ne m'a pas trop mal réussi. — James, demandez du vin.

Georges répondit qu'il lui ferait part de ses plans le lendemain matin, s'il voulait faire avec lui une petite promenade à vingt minutes du village.

— Est-ce qu'il faut monter ?

— Oui, un peu.

— James, vous commanderez une voiture pour demain à dix heures. — Je ne fais pas de longues courses à pied : le climat de l'Inde est énervant ! — James, donnez-moi de cet autre vin, celui-ci est trop faible. — Et vous, Georges, vous buvez si peu ! Il faut boire pour se donner des forces. Ah ! voilà qui va bien. — James, allez chercher les cigares dans la valise. — Vous fumez, Georges ?

— Non, William, si ce n'est très rarement ; ce soir, je suis trop heureux pour avoir besoin de fumée.

— Mais, moi aussi, j'ai beaucoup de plaisir à vous revoir ; et pourtant je veux fumer.

Les deux frères passèrent le reste de la soirée sur la galerie de l'hôtel ; vers minuit ils se séparèrent.

Le lendemain après déjeuner, la voiture commandée vint les prendre à l'hôtel, pour les conduire chez Henriette. William n'était au courant de rien. Chemin faisant, il reprit son offre de lieutenance.

— Merci, mon cher William, je vais me donner quelque chose de meilleur, répondit Georges.

— Quoi donc ? cette vieille petite forge qui ne vaut pas cent livres.

— Non, je vais me donner une femme, et je ne désire rien de plus, avec mon travail et la bénédiction de Dieu.

— Ah ! vous voilà bien avec vos vieilles idées ! Une femme ! dans votre position gênée : vous n'y avez pas sérieusement pensé.

— J'y ai pensé très sérieusement, et je ne suis point dans la gêne. Je puis gagner pour deux et pour six, s'il le faut.

— Allons, très bien.

Ils arrivèrent.

— Voici mon frère William, Henriette. Mon oncle, je vous présente M. William Hasley, capitaine dans l'armée de sa majesté britannique.

Il fallut une nouvelle explication, du reste fort courte.

Henriette était ravissante de beauté, de santé et de bonheur. Sa vue fit une impression très vive sur le militaire. Il l'entendit parler avec cette grâce aimable et sérieuse, qui est le cachet des âmes distinguées; il trouva la maison charmante, la vue admirable, et finit par dire à Georges avec un attendrissement auquel il ne put résister :

— Mon frère, j'ai rencontré la fortune, et vous, vous avez trouvé le bonheur.

Et Bastian, qui s'ennuyait à la forge tout seul, reparut sur le plateau en poussant des cris de joie.

— Ah! voici le vieux causeur d'hier au soir, dit William. Écoutez, mon bon homme, j'ai quelque chose à vous dire en particulier.

Bastian ôta son chapeau et fit quelques pas avec le capitaine.

— Vous savez qui je suis, lui dit ce dernier. — Oui, le frère de M. Georges.

— Il faut me vendre votre usine. Je veux la donner à mon frère pour présent de noces. Faites le prix.

Bastian se gratta l'oreille d'un air embarrassé, puis il dit tout bas au capitaine : — C'est impossible, Monsieur.

— Comment donc! Impossible! et pourquoi?

— Ça ne regarde per..., mais pardon, Monsieur, j'oubliais le respect... Mon testament est fait et je donne moi-même la forge à votre frère. Je n'ai pas de parents; M. Georges est mon meilleur ami, et, voyez-vous,... ça ne regarde personne...

— Il faudra donc m'y prendre d'une autre manière.

— Comme vous voudrez, Monsieur, vous ferez très bien. Pour ce qui me concerne, mon testament est fait, je n'y change rien.

...

Les années se sont écoulées.

Jean-Bénédict et le vieux Bastian se sont endormis avec leurs pères.

Le capitaine aussi est mort. Nous ne savons point si les excès de table ont hâté sa fin, encore plus que le climat de l'Inde, mais la chose est probable. Une grande partie de sa fortune a disparu.

Georges a été l'héritier de son frère, sauf une rente viagère qu'il doit payer à sa belle-sœur.

La forge du ravin est fermée.

Une famille de trois garçons, de dix-huit, quinze et douze ans, s'élève à Sheffield, jusqu'à ce qu'ils soient tous en état de gagner leur pain d'une manière honorable, c'est-à-dire à la sueur de leur front. Alors, Georges et Henriette Hasley reviendront peut-être habiter leur jolie maisonnette sur le plateau, l'embellir, et y couler en paix le reste d'une existence que Dieu a bénie.

UNE VIE MANQUÉE

NOUVELLE VILLAGEOISE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Qui regrette un temps pareil ? Personne.

Le vieil ours est mort.

*Ce grand jeune homme est-il destiné
au bonheur en ce monde ?*



'était pendant l'été de 1794. On était en pleine moisson du froment dans le pays de Vaud, sur les bords du Léman ; mais dans la partie élevée de cette province bernoise, dans ce que nous appellerions aujourd'hui le plateau vaudois, les champs de blé n'avaient pas encore pris la teinte dorée qui, de tous côtés, appelait les moissonneurs à la plaine. Là haut, le seigle, seul d'entre les céréales, commençait à blanchir ; le froment pur, le blé ramé¹¹ et le sicile¹² étaient encore plus ou moins verts, suivant l'époque où ils furent semés et leur exposition au soleil. Leurs épis se tenaient tout droits ; le grain, à peine formé, ne contenait encore qu'une pâte laiteuse sans consistance, et les feuilles de la plante commençaient seulement à se veiner en rouge sur un fond vert. Tandis qu'à la plaine on entendait du matin au soir le bruit de la faucille et les chants des moissonneurs, on était encore occupé aux foins dans la montagne. Chacun travaillait à son œuvre du jour, sans réfléchir beaucoup à la succession admirable des récoltes, suivant les climats divers et les hauteurs comparatives où elles se développent et mûrissent. Bien rares étaient alors les paysans qui, d'un cœur joyeux et reconnaissant, rendaient grâces au Dieu souverain, pour les bienfaits qu'ils recevaient de sa main paternelle. Chez les nobles et les riches, on aurait trouvé encore plus difficilement peut-être, des familles où l'on s'occupât d'autre chose que de divertissements

11 - Mélange de froment et de poisettes.

12 - Grand froment barbu, assez tardif.

mondains, de comédies de société ou de futilités littéraires. Plus les temps devenaient sérieux et graves, en France, à Genève et un peu partout, moins les esprits paraissaient disposés à rechercher la vraie cause de tant de malheurs. On voulait s'amuser dans les châteaux, par vieille habitude ; et le peuple chantait aussi, dans les champs, comme avaient fait ses pères. Du reste, ne savons-nous pas que l'homme, à toutes les époques et dans toutes ses générations, a toujours été plus léger que la vanité même ?

Dans le pays de Vaud, l'influence des idées françaises se faisait sentir depuis quelque temps déjà. Des velléités d'indépendance se traduisaient, ça et là, de diverses manières ; mais elles étaient aussitôt réprimées et sévèrement punies. Tel paysan riche que j'ai connu, commandait chez lui à ses dix enfants sans que ceux-ci osassent prononcer le moindre mot irrespectueux ; ce chef de famille, si redouté de son entourage, avait dû faire amende honorable devant Monseigneur le bailli de Nyon, pour s'être permis de donner un léger coup de bâton sur les doigts d'un employé aux censes, lequel fraudait la mesure de son propre grain. Il fallait un courage plus qu'ordinaire pour oser dire un mot en face de quiconque tenait une parcelle du pouvoir de Berne ; le peuple s'en dédommageait en cachette, mais non sans s'avilir profondément. De là peut-être, encore aujourd'hui, cet air en-dessous, ce manque de noble franchise qu'on remarque dans nos campagnes, particulièrement aux époques de crise politique.

Mais revenons à nos champs de blé et aux moissonneurs de 1794. Il était midi ; le temps magnifique. Durant toute la matinée et depuis l'aube, les ouvriers de Philippe Berthod avaient moissonné du froment si mûr, que les épis recourbés se brisaient facilement au contact les uns des autres, lorsque le moissonneur en gardait de trop grosses poignées dans sa main gauche, ou que, pour obéir à la mode nouvelle qui allait plus vite, il se permettait de *rolander* à grands coups, au lieu de prendre le blé par petites pincées. Il y a loin de ce temps-là et de cet usage, à nos larges coutelées de faux ; comme il y aura loin, plus tard, de notre manière actuelle, aux expéditions rapides des faucheuses mécaniques.

Les ouvriers de Philippe venaient de dîner. Au lieu d'aller faire leur méridienne comme c'est l'usage en temps ordinaire, ils se préparaient à reprendre immédiatement leur travail, car il y a un proverbe qui dit : *Celui qui dort pendant la moisson est un enfant qui fait honte*. Mais ils sortaient lentement de la maison du paysan, un à un, bien repus et les joues rebondies. Philippe était un bon maître ; chez lui, le fricot était

gras, et le vin rouge de ses *huttins*¹³ se versait à discrétion sur la table. Lui-même sortit le dernier de tous. C'était un bel homme, d'environ trente ans, se tenant très droit, ce qui rehaussait encore sa stature élevée. Une figure régulière, le teint clair, les yeux bleus, d'épais et longs cheveux bruns serrés en queue à la nuque, tel était son extérieur. Quant à l'expression de sa physionomie, elle annonçait beaucoup de douceur naturelle, une débonnairété confiante et même, pour quelqu'un habitué à creuser plus profondément, un peu de laisser-aller aux volontés des autres, sans qu'un tel caractère pût être cependant accusé de mollesse d'esprit ou de paresse du corps.

Philippe était fils unique. Son père et sa mère étaient morts depuis un an. Garçon et possédant une jolie fortune pour un paysan, bien logé, il pouvait certainement choisir entre les plus jolies et les plus riches filles de la contrée. Il attendait, pour se prononcer complètement, que son deuil fût terminé.

Quand il se trouva devant la porte de sa maison, l'un des ouvriers qui paraissait avoir de l'autorité sur ses camarades, lui dit :

— Maître, est-ce que nous allons *lier* le froment des Praslioud tout de suite, ou bien si nous le laissons par terre jusqu'à demain ?

— Qu'en penses-tu toi-même, m'n ami Jean ? le blé est-il assez mûr pour le rentrer aujourd'hui ?

— Mûr de reste, notre maître.

— Alors, il faut le lier. Allez-y tous les six. Quand *la* Françoise aura terminé son ouvrage de la maison, elle ira vous rejoindre et vous porter à boire. Moi, j'irai avertir le dîmier pour qu'il vienne reconnaître les gerbes — à quelle heure, m'n ami Jean ?

— Vers les cinq heures.

— C'est entendu. J'amènerai les chars. Allez seulement et ne faites pas les gerbes trop grosses ; pourvu qu'elles rendent leur quarteron, c'est bien assez.

— Suffit, notre maître.

Jean se dirigea du côté d'une fontaine, dans le bassin de laquelle trempaient des liens de gerbes ayant déjà servi l'année précédente. Les ouvriers en prirent chacun une quarantaine sur leurs épaules ; Jean se chargea de deux grosses liasses de paille de seigle, longue et bien peignée au râteau, puis hommes et femmes savoyards prirent le chemin du champ, mais non sans entonner de leur plus forte voix le vieux refrain des moissonneurs :

Sous le rond du vert bois.

Chante le rensignolet.

13 - Vignes en plein champ, attachées à des érables taillés, et à des perches.

*Tout dernier chez mon père
Un oranger l'y a ;
L'est tant chargé d'oranges,
Je crois qu'il n'en rompra :*

*Sous le rond du vert bois,
Chante le rensignolet.*

Philippe conduisit ses bœufs à la fontaine, prépara du foin pour le repas du soir, graissa bien ses deux grands chars à échelles, balaya le plancher de la grange, visita la longue corde attachée au tambour placé sous le faite de la maison et servant à monter les gerbes. Tout étant ainsi préparé, il se rendit au village voisin pour annoncer au *dîmier* que son champ des Praslioud serait prêt à être reconnu vers les cinq heures.

— Si je ne suis pas là à cinq heures et quart, répondit l'employé bernois, vous ferez comme à l'ordinaire : sieur Berthod, vous êtes un honnête homme et ne voudriez pas faire tort au Souverain.

— Soyez sans crainte, M. Nébuzard ; soyez sans crainte. Ce qui est juste est juste ; il faut la justice partout. Je vous présente mes humbles respects.

Un peu avant cinq heures, Philippe arriva au champ, conduisant les deux chars traînés par une seule paire de bœufs. Juché sur une des échelles, il faisait claquer son fouet sur le dos des animaux, mais sans toucher la peau de ceux-ci. C'était une manière d'effrayer et de repousser les énormes taons qui bourdonnaient de l'un à l'autre bœuf, avec une ardeur insatiable et une envie terrible de leur sucer le sang.

Les gerbes étaient liées. Elles formaient trois longues lignes droites et régulières. Ce champ présentait l'aspect de la plus riche abondance, car les gerbes étaient non-seulement nombreuses, mais d'un poids énorme. Il faudrait se mettre deux, évidemment, pour en lever une sur les épaules d'un homme, et la faire rouler sur les chariots. Aujourd'hui, on renonce à peu près partout à ces grosses gerbes ; on se borne à des demi-gerbes, beaucoup plus commodes, ou, mieux encore, à quelques javelles réunies dans un lien de paille, et portant les épis d'un seul côté.

Philippe et Jean firent le compte de la récolte ; chaque onzième gerbe appartenant à monseigneur le bailli fut tournée de côté. L'employé aux dîmes n'arrivant pas à l'heure fixée, les trois sommations d'usage furent faites à haute voix. Comme on était en plein champ et que personne ne pouvait les entendre, les ouvriers se donnèrent la satisfaction d'ajouter la phrase sacramentelle :

*Dimy ! dîmy !
S'te ne vû pas vegni, craiva-z'y !¹⁴*

Puis ils se mirent joyeusement à leur travail.

Il est nuit ; les gerbes sont arrivées. La poulie grince sous le toit. Philippe Berthod se tient devant la grange, un grand pot d'étain dans une main, et un petit verre rayé dans l'autre. C'est du salvagnin, bon vin rouge claret, dont il réglera ses ouvriers, quand la dernière gerbe sera hissée sur le tas de froment, et que les hommes redescendront du *bétandier*¹⁵, ruisselants de sueur et couverts de poussière.

14 - Dimier ! dîmier ! Si tu ne veux pas venir, crève là !

15 - [NdÉ] Bétandier ou fenil, plancher rudimentaire d'une grange sur lequel on entasse le foin et les gerbes avant le battage. Généralement l'étagé au-dessus du rez-de-chaussé.

CHAPITRE II

*Ces gens-ci, qui sont-ils ? Des vieillards, des jeunes gens,
tous paysans, s'occupant de bestiaux et de terres.*



La moisson finie, Philippe congédia ses ouvriers savoyards. Il paya les deux hommes à raison de cinq batz par jour ; les quatre femmes en reçurent trois et demi, et ainsi chacun fut content. Aujourd'hui, ces anciens prix de journée ont triplé, mais comme l'argent a beaucoup perdu de sa valeur comparative, je ne m'arrêterai pas à examiner si deux francs, en 1860, valent réellement plus que soixante-quinze centimes en 1794.

Philippe ne garda donc chez lui que son domestique Jean, celui que, par habitude et aussi un peu par besoin de cœur, il appelait m'n-ami Jean. — Quant à la vieille Françoise, comme elle était dans la maison depuis douze ans, on peut bien penser que Philippe y tenait beaucoup, et que la brave fille y avait ses coudées franches, pour plusieurs choses auxquelles une femme de la campagne tient plus qu'on ne le suppose ordinairement. Ainsi, aller puiser la farine elle-même pour le pain, chaque jeudi au soir ; ainsi ramasser les œufs des poules et les vendre ; décider si on en mettra couvrir ou non ; ainsi encore, mettre le beurre à la soupe ; couper la saucisse ou le lard pour le dîner. — Françoise était une fille honnête et fidèle ; la mère de Philippe la lui avait recommandée à son lit de mort, et Philippe lui accordait, à cause de cela, une grande confiance, dont la servante n'avait jamais abusé. Le ménage de Philippe se trouvait donc réduit à trois ; c'était suffisant jusqu'aux semailles d'automne et aux vendanges.

À l'époque dont nous parlons, les cultivateurs de notre pays ne connaissaient presque pas encore les trèfles et l'esparcette. L'agriculture ne faisait aucun progrès, grâce à la vieille routine, et

grâce aussi à l'état de sujétion dans lequel vivait le paysan à l'égard de ses maîtres et seigneurs. Les prés restaient prés toute leur vie, qu'ils fussent arrosés, ou de l'espèce qu'on appelait *séchards*; les champs donnaient des céréales, rien que des céréales: le système d'en laisser la troisième partie en friche était alors partout en vigueur. Sur ces champs stériles, le bétail pâturait pendant huit ou dix jours avant d'aller sur la montagne, vers la fin de mai; il y trouvait de l'ail et des porreaux sauvages en abondance, et du chiendent à foison. Mais si cette dernière herbe était une bonne nourriture pour les vaches, les plantes bulbeuses, en revanche, communiquaient au laitage un goût âcre et nauséabond. Les troupeaux ayant quitté la plaine, le propriétaire du champ invêtu venait y planter la charrue courante (traînante serait mieux le mot) durant tout l'été. Il fallait trois labours au moins, et de nombreux hersages, pour ramener la propreté et la vie dans ces terrains, qu'un assolement régulier et des engrais suffisants eussent maintenus constamment en bon état. On appelait ces champs en friche des *chômars*, mot dont l'origine étymologique n'est pas difficile à découvrir.

Philippe acheva donc de *chômarrer* ceux de ses terrains qui devaient recevoir du froment en automne; il fit la récolte des regains, puis vinrent les semailles et les vendanges. Après ces divers travaux, Philippe Berthod pouvait dire sans mentir que sa grange était bien garnie de grains et de fourrages; son écurie, de bétail; ses champs, bien ensemencés, et sa bourse assez ronde. Il songea donc, tout de bon, à se marier.

Prendrait-il femme dans son village? Non: aucune de ces jeunes filles ne lui plaisait assez pour l'épouser. Plusieurs étaient riches, pourtant; mais celles-ci n'avaient pas l'air de posséder une bonne santé, ou bien la petite vérole les avait par trop maltraitées; ou bien encore, elles ne se tenaient pas droites: une épaule sortait plus que l'autre, elles avaient la démarche lourde; bref, ces demoiselles ne lui plaisaient pas. Une seule le retint pendant quelques jours sous le charme de ses beaux yeux noirs ombragés de longs cils; mais comme Alexandrine était presque aussi grande que lui, il ne put jamais se résoudre à épouser une femme de cette taille, en supposant qu'elle l'eût accepté. On pourrait lui donner le surnom de *grenadière*, et Philippe craignait que la belle Alexandrine ne le fût véritablement un peu. Cette dernière pensée le décida à s'adresser ailleurs.

Connaissez-vous, lecteur, un village du canton de Vaud dont la physionomie n'a presque pas changé depuis un demi-siècle? On y a construit quelques bâtiments, soit sur les fondations d'anciennes maisons démolies, soit en place nette, mais sans altérer la distribution

générale des principaux groupes d'habitations. Chose singulière ! ce village porte, dans ses subdivisions, les noms de rues ou d'anciens quartiers de Genève, comme s'il eût été, dans l'origine, une colonie de Genevois. Ainsi on y trouve le groupe du Perron ; celui de *Longemalle* ; la *Ville* ; le *Molard* ; plus loin, une campagne nommée *Bélaïr*, et enfin un petit hameau détaché, dont le nom patois se traduit presque littéralement par celui de *Corraterie*. C'est dans ce village bigarré que maître Philippe Berthod vint chercher femme.

Dans ce dessein, on le vit partir de chez lui un dimanche après midi (il demeurait à une assez grande distance) et prendre la route d'un des groupes de maisons ci-dessus désignés. À deux pas de chez lui, il rencontra la belle Alexandrine, qui répondit gracieusement à son amical bonjour, mais qui comprit tout de suite, à l'air de Philippe, que ce dernier lui échappait. La pauvre fille en eut le cœur bien gros le reste de la journée et même une partie du lendemain ; mais elle fut assez maîtresse d'elle-même pour n'en rien laisser paraître, ni chez elle, ni dans le village.

Du reste Philippe n'avait fait que lui *causer* amicalement ou lui serrer un peu la main, de temps en temps, comme aux autres jeunes personnes du voisinage, ensorte qu'on ne pouvait, en toute bonne justice, trouver son procédé malhonnête ou blessant.

Philippe, continuant son chemin, traversa quelques bois de plaine, un assez grand village, des champs et des prairies, et finit par heurter à la porte d'une belle maison de paysan. Par un singulier rapport, le propriétaire était aussi un garçon d'âge raisonnable, tout seul de sa tige, mais ne songeant point à se marier. Il se nommait Marc-Antoine Dupotras ; assez laid de visage, gros et joufflu avec de petits yeux enfoncés, et une queue si mince, qu'en vérité elle aurait pu passer pour une queue de rat.

— Eh ! l'ami Marc-Antoine ! ça va-t-il comme tu veux ? dit le jovial Philippe, en entrant et en lui tendant la main.

— Ça ne va pas mal, mon grand ; ça ne va pas mal. Tiens, voilà une chaise haute, comme il la faut pour tes longues jambes : mets-toi là pendant que je vais chercher un verre du vin. Duquel faut-il tirer ?

— Du meilleur ; c'est clair : écoute, non, m'n ami Marc-Antoine, tire du nouveau. Il est plus rafraîchissant.

Marc-Antoine Dupotras ne tarda pas à revenir avec une bouteille dont le col seul était transparent et laissait voir le blanchâtre liquide ; il dit à sa cuisinière de donner des verres sur une assiette, rapprocha sa chaise de celle de Philippe, prit la bouteille et la déposa sur la plaque de molasse, entre ses jambes, après avoir rempli les deux verres.

— À ta santé, ami Philippe! quoi de bon t'amène ici aujourd'hui?

— Le plaisir de te voir, d'abord, ami Marc-Antoine; ensuite, je te dirai tout uniment que je n'ai pas l'intention de rester vieux garçon. Et comme je sais que tu ne songes pas à te marier, du moins si tu dis vrai, je suis venu te prier de me rendre un service. Tu vois que je n'y mets pas tant de mystère.

— Oui-da! oui-da! Oh! pour ça non que je ne songe pas à me marier. Et à qui penserais-tu?

— Je penserais à une fille d'ici, que j'ai entrevue une fois ou deux à **, en m'y trouvant par hasard, et sur laquelle j'ai pris des informations.

— Une fille d'environ vingt ans, qui n'est pas très grande, mais bonne façon; les yeux bleus, comme toi, et les cheveux un peu plus clairs?

— Justement.

— C'est l'Isabelle à Pierre Ducreux. Une gentille personne, douce comme un agneau. C'est seulement dommage que son père ne puisse pas lui donner vingt mille francs en se mariant.

— Je ne tiens pas à l'argent avant tout, ami Marc-Antoine; — à ta santé! bon vin! bon vin! goût de raisin et franc comme l'or, il n'y a rien à dire; — non, je tiens naturellement à la bonne conduite, — bonne santé, — famille *respectable*: après ça, s'il y a, une fois ou l'autre, quatre à cinq mille francs, c'est tout ce qu'il faut. J'ai assez de bien pour deux et pour élever une famille.

— Tu me parais bien raisonnable, ami Philippe. As-tu l'intention de demander *l'entrée de la maison* aujourd'hui?

— Oui; je voudrais pourtant causer un peu avec la personne, avant d'aller plus loin. Je te dis que je ne l'ai vue qu'une ou deux fois, sans lui parler; mais je crois qu'elle me convient.

— Écoute: on danse aujourd'hui au village. Je vais aller avec toi au cabaret, et je ferai en sorte que tu puisses parler à l'Isabelle.

— C'est précisément ce que je voulais te demander.

— Encore un verre, Philippe?

— Non; c'est assez.

Ce disant, Philippe Berthod renversa son verre vide sur l'assiette. Une heure plus tard, les deux amis passèrent devant l'auberge et se dirigèrent ensemble, par un petit sentier détourné, vers la salle de danse qui se trouvait sur le côté opposé de la maison.

— La foule était considérable quand ils entrèrent; mais la vue de ce grand bel homme auquel Marc-Antoine faisait les honneurs, ne laissa pas de causer une assez vive sensation. Tous les yeux se tournèrent de son côté; plus d'un entrechat fut manqué, et l'on put craindre un

moment qu'un jeune homme ne tombât sur son nez en voulant exécuter une pirouette d'un nouveau genre. Philippe et son introducteur restèrent debout, jusqu'à la fin de la contredanse, à côté d'un groupe d'enfants et d'autres curieux.

Isabelle Ducreux était là, dansant avec un de ses frères. Marc-Antoine dit deux mots à l'oreille de ce dernier, qui s'empessa de venir saluer Philippe et lui offrit de lui céder sa *chevalière* pour la première valse. C'est ainsi que la connaissance se fit de part et d'autre. De tous côtés on disait dans la salle :

— Quel est ce beau garçon qui danse avec l'Isabelle ?

— Regarde un peu *son cheveu*, quand il tourne. C'est ça une belle queue ! Ce n'est pas comme celle de Marc-Antoine, qui est toute ratée.

— On assure que c'est le garçon le plus riche de son village.

— Oui, dit Marc-Antoine Dupotras à l'oreille de sa voisine qui venait de prononcer ces derniers mots ; — oui, le plus riche, et le meilleur enfant.

Le résultat de cette première entrevue fut que, le dimanche suivant, Philippe Berthod vint demander aux parents d'Isabelle *l'entrée de la maison*.

Nous raconterons cela dans un nouveau chapitre.

CHAPITRE III

On assure que les choses se passent encore souvent de cette manière.

— Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans !



La famille Ducreux se composait du père, de la mère et de quatre enfants. Isabelle, la seconde, était remarquablement jolie ; un vrai bouton de rose pour la fraîcheur, mais pourtant un peu trop *corsée* pour son âge. Si le grand Philippe la trouva tout de suite charmante, Isabelle, de son côté, ne fut pas moins flattée des agréments personnels de son danseur, mais surtout de son air doux et bon enfant. C'est pourquoi elle n'osa lui refuser la permission de faire une visite à sa famille, aussitôt qu'il pourrait revenir au village des Ducreux, à moins, toutefois, qu'il ne reçût un avis contraire dans la semaine. Isabelle raconta à sa mère ce qui s'était passé à la danse, le père en fut instruit ; Marc-Antoine fut consulté, et finalement on vit revenir Philippe. Le frère Ducreux eut soin de rencontrer ce dernier dans le village et ce fut lui qui l'amena chez ses parents.

La présentation fut des plus simples, comme cela se pratiquait entre paysans de cette époque. Aujourd'hui, les choses ne vont pas toujours si vite ni si droitement. On se dit monsieur, madame et mademoiselle ; on se parle à la troisième personne ; le patois est aboli ; on se présente en paletot noir, de bon drap bordé d'un fin galon de soie ; le gilet, double croisé, est d'une étoffe mate, sur laquelle se détachent fort bien quelques gros boutons de nacre grise et une chaîne d'argent massif en forme de serpent ; le pantalon, gris-brun à raies, très large dans le haut, diminue à mesure qu'il descend sur la jambe, et se rouvre un peu sur la botte. Un chapeau gris-souris, de feutre souple, à fond bas, recouvre des cheveux bien brossés en arrière des tempes. Une chemise à devant façonné, et une mince cravate de soie grise ou

bleue, complètent le costume d'un garçon de village. Est-ce là un vrai type de paysan ? Ici on le dit et on le pense. Mais, où êtes-vous, fermiers normands, bretons, de vieille race, pour vous écrier : — « Eh ! dame ! non ! que c'est pas paysan ! ça sent trop le monsieur ! »

Je ne veux pas dire par là que le grand casaquin et les culottes de Philippe Berthod, et son grand chapeau gancé aussi large qu'un van, et sa queue armée d'une martingale, — que ce ridicule costume fût préférable à celui qu'on porte aujourd'hui dans les campagnes ; je tiens seulement à constater qu'il y a eu transformation complète, radicale, parmi nous, depuis que les pères sont morts. Après tout, il n'existe plus de lois somptuaires, et chacun est libre de porter les vêtements qui lui plaisent. Le peuple des campagnes est fait pour rester simple dans sa mise et dans son langage ; tant pis pour lui s'il préfère un air d'élégance empruntée, à une simplicité de meilleur goût.

— Bonsoir, père Ducreux, bonsoir, mère Ducreux, dit Philippe en entrant chez celui qu'il considérait déjà comme son futur beau-père, — voici l'ami Tienne qui m'a engagé à vous saluer en passant, et j'ai pris la liberté d'entrer avec lui.

— Entre amis et braves gens, on a toujours du plaisir à se visiter, répondit Ducreux. — Asseyez-vous, Berthod ; approchez-vous du feu. Tienne, va chercher un verre de vin pour offrir à l'ami Berthod. — Que dit-on de bon de vos côtés ? J'ai bien connu défunt votre père ; c'était un brave homme, un grand travailleur ; la mère est morte aussi, n'est-ce pas ?

Philippe répondit à ces diverses questions faites par le père Ducreux, après quoi les hommes prirent un verre de vin ensemble. Philippe but à la conservation de toute la famille. La mère Ducreux demanda des nouvelles de quelques personnes de sa connaissance, et entre autres de la belle Alexandrine, dont la mère avait été avec elle au catéchisme.

— C'est une belle fille, n'est-ce pas ?

— Belle plante ! belle fille comme vous dites, mère Ducreux.

— Elle ne se marie *rien* ? On disait que le garçon à la Pernette du Truai, — vous savez bien, celle qui était une Gandre, — on disait *qu'il y allait* ?

— On en a bien parlé il y a quelque temps, mais je crois qu'il n'y pense plus.

— Et, reprit le mari, — mais buvez donc, ami Berthod, — avez-vous pu semer de bonne heure ?

— Oui ; tout en bon temps : mes blés sont seulement trop *rudes* ; il est vrai que je ne ménage pas le fumier : — bon vin ! père Ducreux ! à votre santé et conservation, toute la famille !

Pendant que le fils Étienne va donner un morceau de foin aux bêtes, Philippe dit résolument aux deux époux :

— Je ne suis pas de ceux qui cachent leur pensée : je suis seul chez moi, bien en âge de me marier, puisque j'ai trente ans révolus ; j'ai, Dieu soit béni, assez de bien pour élever une famille et faire un sort heureux à ma femme. Votre fille Isabelle me plaît beaucoup ; je viens vous la demander si elle y consent.

Ducreux ne répondit pas directement à Philippe ; il se tourna du côté de sa femme :

— Tu entends, Luise : que faut-il répondre à l'ami Berthod ? tu es la mère ; dis ta façon de penser.

— Notre Isabelle, reprit la mère, est une bonne fille, une toute bonne fille ; seulement trop douce de caractère ; elle est encore bien jeune : vingt ans ! Et puis, notre fille, — c'est vrai qu'elle n'a rien contre vous, — notre fille n'est pas riche. Nous ne voudrions pas que...

— Ne parlez pas de richesse, je vous prie, mère Ducreux. J'ai assez pour deux et pour six. J'aime votre fille ; je la rendrai heureuse : accordez-la-moi, père Ducreux.

— Êtes-vous bien sûr de la rendre heureuse ?

— Oui, oui, je vous le jure.

— Il n'est pas besoin de jurer, ami Berthod ; ce qui est nécessaire, quand on se marie, c'est de bien s'entendre, d'être économe et de se tenir à ses affaires.

— N'ayez crainte, n'ayez crainte, père Ducreux.

— Il faudrait peut-être *voir* ce qu'en dit la Zabelle ; qu'en penses-tu, Luise ?

— Ce n'est pas tant nécessaire ; je connais son sentiment. Alors, ce serait pour quand ?...

— Pour avant les fêtes de Noël, si c'était possible.

— C'est bien vite ; on n'aurait guère le temps de préparer le trousseau. Par hasard, on a déjà deux pièces de toile de l'autre année, et il y en a encore chez le tisserand Jacob ; — Jacob du Frésay, vous savez ?

— Ne vous inquiétez pas du trousseau. Ce sera comme vous voudrez. J'ai assez de linge dans ma maison.

— Enfin voilà, ami Philippe, si c'est pour le bonheur de notre fille, nous dirons oui.

— Où est-elle ? où est-elle ? dit Philippe. Appelez-la, s'il vous plaît, que je puisse la voir.

Isabelle n'était pas bien loin : dans la chambre voisine, où elle ne faisait pas un mouvement depuis que Philippe était entré. Sa mère ouvrit la porte :

— Allons, viens voir ! dit-elle.

Mais la jeune fille ne répondit pas. La mère entra auprès d'elle, puis elle revint, laissant la porte de la chambre ouverte. Philippe s'y rendit à pas légers ; on entendit chuchoter, puis il ne tarda pas à revenir à la cuisine, amenant sa jeune fiancée par la main.

— Je vous promets de la rendre heureuse, oui, heureuse, dit-il encore une fois.

Bientôt Étienne rentra. On lui expliqua ce qu'il savait de reste ; les deux autres sœurs apparurent aussi on ne sait d'où, et en moins d'une heure tout était décidé. On fit des gaufres à la crème ; on mangea, on but, on se réjouit.

Philippe Berthod, plus content qu'un roi, reprit vers minuit le chemin de son village, défiant les voleurs, les brigands, et se faisant fort, à lui tout seul, de combattre une armée.

Heureusement il ne rencontra personne en route ; mais, comme il entra dans un petit bois qu'il fallait absolument traverser, il tressaillit au cri lugubre d'une chouette effraie, qui passa deux ou trois fois sur sa tête en tournoyant.

CHAPITRE IV

*Est-ce à dessein que vous n'abordez pas le sujet en face ?
Elle veille en attendant que le maître revienne.*



t si les jeunes gens des campagnes n'allaient pas aux danses de leurs villages, où se verraient-ils ? où feraient-ils connaissance ? Ce que vous dites là serait bel et bon, tout au plus, pour des gens de ville, qui peuvent se rencontrer à deux pas, les uns chez les autres, ou dans les magasins.

Nous autres paysans, nous ne pouvons pas aller, à propos de rien, voir ce qui se passe au Frésay, à Turtenaz, à Poble, etc. Cela aurait bonne façon, n'est-ce pas ? Mais s'il y a une danse à Poble, par exemple, eh bien ! nos garçons y vont, et ils peuvent faire là une connaissance qui leur convienne.

Voilà ce qu'on me répondit un jour dans une famille de très braves gens, chez lesquels je m'étais aventuré à affirmer que les danses avaient, en général, de fort mauvais résultats moraux et matériels, soit pour la population prise en masse, soit spécialement pour les jeunes gens qui s'y adonnent. Sans parler des grands principes d'un christianisme sérieux et conséquent, j'avais pourtant cité plusieurs faits positifs à l'appui de mon dire : ainsi je leur avais raconté comment, la nuit précédente, un pauvre garçon inoffensif avait eu la tête fendue et la joue balafmée par un tesson de bouteille lancé dans la salle du cabaret ; et comment ce jeune homme était venu frapper à ma porte, à une heure du matin, me suppliant de le panser. À force de bandelettes de sparadrap et de bourre de coton, j'étais parvenu à rapprocher, à fermer les blessures ouvertes ; mais il y avait une artère coupée et...

— Tout cela est bel et bon, me répondit-on de nouveau ; il arrive des accidents partout. À la rue comme au cabaret, et parfois on se casse la jambe en allant porter un secours à son prochain. Laissez danser

les jeunes gens. Vous avez bien votre piano, votre...., votre...

— C'est vrai, c'est vrai, mon cher Adam : tu as raison ; envoie tes fils à la danse, puisque tu désires qu'ils se marient. As-tu connu Michel Tarraut des Herbes-Sèches ? Il ne dansait pas, lui, et pourtant il fit un bon mariage.

— Oui, mais il se fit tant plus moquer de lui. N'allait-il pas à cheval, portant un gros bâton et suivi d'un boule-dogue, quand il faisait visite à sa belle ? Enfin, ne me parlez plus de ça. Depuis que le monde est monde, on a dansé, et on dansera toujours.

— Soit, mon cher Adam Lagavotte ; tu pourrais seulement ajouter...

Vraiment je ne me souviens plus de ce que je lui dis qu'il pouvait ajouter à l'appui de son raisonnement.

Voyons si je me souviendrai mieux de Philippe Berthod et de son prochain mariage.

Le voilà donc rentrant chez lui à deux heures du matin. Une faible lumière se montre encore à la fenêtre de la cuisine, située, comme toujours, dans les maisons de paysans, au rez de chaussée, à moins que ce rez ne se compose d'une écurie ou d'une dépendance quelconque.

Philippe frotte la semelle de ses souliers sur le marche-pied, et la vieille domestique vient ouvrir la porte.

— Bonne nuit, notre maître. Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, j'espère.

— Non, ma brave Françoise, rien que de bon.

— Voilà votre café dans ce pot sur le foyer, depuis hier à quatre heures.

— C'est bon ; je n'ai pas faim. Il faut vous dire tout de suite, Françoise, que je me marie dans six semaines. C'est tout décidé, tout arrangé depuis ce soir.

— Ah oui ! et avec qui ? (Pourvu que ce ne soit pas avec l'Alexandrine, pensait la vieille fille.)

— Oui, oui, c'est tout arrangé. Avec la fille Ducreux, de **

— Avec la Zabelle ?

— Héhé !

— Vous avez, notre maître, bien du bonheur. C'est la plus jolie fille du marché, quand elle y est. Il faut voir comme elle a vite vendu ses laitues et ses *écorcenères*. Quand même elles sont petites, quand même son légume-z-est flétri, tout également les messieurs le lui achètent. Ah ! c'est la Zabelle à Ducreux qui deviendra notre maîtresse. Oh bien ! elle sera bonne.

— Oui, Françoise ; bonne, bonne, bonne !

Peu s'en fallut que l'heureux Philippe n'embrassât la vieille

Savoyarde, tant il était ravi de l'avoir si bien d'accord avec lui. Elle reprit :

— Meilleure que la...

— Qui ?

— La grande... C'est pourtant une belle fille, forte et vaillante. Mais elle n'a pas une petite *mouchtasse* noire pour rien. Méfiez-vous de celles qui ont une *mouchtasse*...

Philippe monte dans sa chambre, se couche et s'endort de fatigue autant que de bonheur, jusqu'à huit heures du matin.

La vieille Françoise se rassied un moment près du foyer. Elle prévoit déjà tout ce qu'un mariage va donner d'embarras dans la maison ; elle pense aux pots de beurre qui vont disparaître : — deux jambons ne seront pas de trop ; heureusement qu'il y en a encore des vieux dans le tas de froment ; — il faudra que maître Philippe envoie au moulin quatre sacs, afin qu'on puisse lever de la *fleur* pour le pain des noces. Faudra-t-il le pétrir avec du lait, comme chez les Gascagnoux, quand ils ont marié leur fils ? Faudra-t-il emprunter leur grande marmite, pour rôtir le veau et les autres viandes ? Chez qui trouvera-t-on des feuilles à gâteaux, des tourtières ? Et comment arrangera-t-on les tables dans la grande chambre d'en bas ? etc., etc.

Pendant que maître Philippe ronfle et fait de beaux rêves, la soucieuse Françoise se creuse la tête pour savoir comment tout préparer pour le mieux. Enfin, elle se lève et, avant de monter dans son grenier, elle regarde ses marmites, découvre la plus grande et finit par dire à haute voix :

— Elle doit pouvoir aller ; c'est le *mimero* soixante.

Bonne nuit, brave et fidèle servante ! Toute Savoyarde que tu es, tu vauds mieux que nos belles Suissesses qui, ne voulant pas servir à la campagne, se dépêchent de courir à Genève, à Lyon, à Paris, d'où elles nous reviennent en crinolines, en robes à deux jupons, en caracos de velours, avec des airs pincés de grandes dames et un grasseyement affecté qui, pour ne rien dire de plus, leur sied fort mal.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE V

*Eh ! bonjour, Monsieur du Corbeau !
D'où vient cet homme ? et toi, ô Philippe ! où vas tu ?*



ous sommes en avril 1808. Le XVIII^e siècle est enseveli avec tous ceux qui l'ont précédé. Voltaire, J. J. Rousseau, Diderot et C^e pourraient, s'ils vivaient encore, s'applaudir des résultats magnifiques de leurs prédications. Mais, depuis longtemps, leurs dépouilles ne sont plus que cendre et poussière. Les effroyables turpitudes de la révolution française ont pris fin sous l'épée victorieuse et le pouvoir magique du premier des Napoléon. La vieille monarchie des Bourbons a péri, semble-t-il, pour toujours. Leurs Excellences de Berne, nos souverains seigneurs, ont vu leurs belles provinces s'administrer en cantons helvétiques. Vaud nomme ses magistrats et les envoie siéger à Lausanne, dans ce bâtiment sur le fronton duquel on peut lire :

XIV AVRIL 1803.

Genève est encore française ; mais son noble écusson viendra bientôt prendre place parmi ceux de la confédération suisse. De nouveaux bouleversements sociaux surgiront. Mais n'anticipons pas. Laissons les grands événements se produire selon l'ordre du Maître Souverain des cieux et de la terre. Souvenons-nous qu'il est écrit : « L'homme est fait pour être agité, comme l'étincelle pour voler. »

Nous avons entrepris le récit d'une petite histoire de village ; reprenons-en le fil interrompu.

Nous en étions restés au mariage prochain de Philippe Berthod et d'Isabelle Ducreux. — Tout s'est fort bien passé ; rien n'est venu à la traverse du projet si promptement arrêté dans le cœur de Philippe et si promptement accepté par la famille de sa fiancée. Le mariage a eu lieu. Les marmites de la vieille Françoise ont été assez grandes ; elle

a économisé ses provisions de ménage autant qu'elle a pu, sans nuire à la bonne façon des choses ; et enfin, après trois jours de grandes réjouissances, tout est rentré dans l'ordre accoutumé. Isabelle a pris les clefs des armoires, mais elle demande conseil à Françoise, et tout va bien dans le ménage. Treize années se passent ainsi à travailler, à bien vivre, à se visiter entre parents d'un village à l'autre, à élever trois enfants, une fille et deux garçons, la joie et l'orgueil de Philippe. Ce dernier porte encore sa belle queue ; le pantalon boutonné au bas de la jambe a remplacé la culotte traditionnelle. Isabelle, toujours fraîche et gracieuse, prend de l'embonpoint : c'est dommage, mais on n'y peut rien. Alexandrine, en revanche, a beaucoup maigri ; sa moustache s'est allongée. Le mariage l'a vieillie. — Elle est donc mariée, et avec qui ? — Avec Marc-Antoine Dupotras. Celui-ci s'est enfin décidé à ne pas rester célibataire. Ils sont riches et sans enfants.

La vie coulait donc douce et tranquille pour le ménage Berthod, lorsqu'une direction tout opposée lui fut donnée par la faiblesse de caractère et aussi par l'ambition irréfléchie de son chef. Voici comment les choses se sont passées et ce qui en a été l'occasion.

La maison de Philippe, une bonne et jolie maison de paysan, était bâtie à peu près au milieu d'un verger d'environ une pose, bien planté de beaux arbres fruitiers. Un jardin, enfermé d'une palissade à jour, venait rejoindre la maison du côté du midi et longeait la petite avenue conduisant à la rue du village. De l'autre côté, au nord, la propriété de Philippe bornait les terrains du château, lesquels se composaient ici de promenades, de parcs et de grandes pièces de gazon. — Par malheur pour Philippe, ce château et tout le domaine qui en dépendait, passèrent en d'autres mains. Le nouveau propriétaire, étranger au pays, esprit sec et froid, mais fin et habile, n'était pas de ceux qui écoutent *avec attention et respect* les dix commandements de la loi de Dieu : il mit certainement en oubli la partie du IX^{me} qui défend de convoiter la maison de son prochain. Quand il passait devant celle de Philippe, et qu'il se voyait bridé par elle de ce côté-là, il ne pouvait s'empêcher de songer à quelque moyen plus ou moins délicat d'en devenir le possesseur. Offrir une somme de ce petit clos à Philippe, n'agrèerait probablement pas à ce dernier. La perspective de bâtir ailleurs, chose toujours très coûteuse et fort difficile dans sa position, déciderait bien vite Philippe à un refus. Pour parvenir à ses fins, l'étranger riche, ou passant pour tel, adopta une autre tactique, plus sûre et plus rusée.

On était donc en avril de l'an 1808. Philippe Berthod labourait un de ses petits champs, pour y planter des pommes de terre, dont la culture commençait à se généraliser. Un air de fête, un doux soleil de

printemps, régnait dans la nature. Les haies fourmillaient de primevères, de violettes, de pervenches ; partout l'abeille bourdonnait d'un vol tranquille. Elle ne mettait pas à son travail le zèle et l'espèce de furie dont elle est possédée en juin, quand l'esparcette est en fleur ; elle allait doucement, d'une corolle à l'autre, en chantonnant comme une promeneuse. Le coucou chantait aussi, depuis peu de jours ; la bergeronnette printanière suivait le sillon du laboureur, et l'alouette joyeuse glorifiait Dieu à sa manière, au plus haut des airs.

Armé d'un grand aiguillon dont il se servait assez peu, Philippe tenait les manches de sa charrue et conduisait ses bœufs sans le secours de personne. *Froment et Brizon*, deux forts simmenthalois, obéissaient à ses ordres, régulièrement à chaque bout de sillon, mieux que si quelque enfant de douze ans les eût conduits à la main, par la corne extérieure. C'était, de la part du grand Philippe, un progrès marqué sur les autres laboureurs ses confrères. La *jointe* terminée, on le voyait revenir chez lui, jovial comme toujours, marchant devant ses bœufs et portant le soc brillant de sa charrue sur l'épaule. Heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur ! N'est-ce pas un vieux païen qui a dit ces belles paroles ? Oui, mais Virgile était un grand poète et, en cette qualité, il devait bien connaître le cœur humain.

Philippe, occupé comme je viens de le dire, vit venir à lui, à travers champs, le propriétaire du château.

— Bonjour, M. Berthod. Comment vous portez-vous ? Du reste, il n'est pas besoin de vous le demander. Bien qu'à vous voir manier cette charrue et conduire ces bœufs tout seul, on voit que vous possédez une admirable santé et que vous êtes un maître laboureur.

— Monsieur a trop de bonté : prêt à vous rendre mes devoirs, M. le baron, répondit l'honnête Philippe. Puis, il fit arrêter ses bœufs.

— Non, non, M. Berthod, reprit l'autre : continuez votre labourage ; si vous le permettez, je suivrai votre charrue tout en causant avec vous, et vous me donnerez une leçon. Dans mon pays, on ne s'y prend pas si bien qu'ici, tant s'en faut.

— C'est vrai que ma charrue va parfaitement ; les bœufs sont obéissants et la terre ne s'attache pas à l'*oreille*.

— Mais c'est l'homme, surtout, qui connaît son métier.

C'est ainsi que l'insinuant flatteur préparait et lançait ses amorces.

— Vous avez beaucoup de terrain, M. Philippe ? Combien d'arpents à peu près ?

— Oh ! pas tant, Monsieur : une vingtaine, et deux arpents de bois.

— Ah ! c'est déjà bien joli : vingt-deux arpents ; et quand on n'a pas de dettes

— Non, je n'ai pas de dettes ; mais je ne possède pas non plus de créances.

— C'est singulier qu'avec un joli bien de terre comme le vôtre, vous ne puissiez rien mettre de côté ?

— Ah ! vous comprenez, Monsieur, j'ai un domestique homme, une vieille servante que je ne veux pas renvoyer, quoique je ne lui paie plus qu'un petit gage ; puis, ma femme et trois enfants à nourrir. Mais c'est égal ; nous donnons largement le tour et nous sommes contents.

— Il vous serait pourtant bien facile, si vous le vouliez, de vous faire un bel avenir, à vous et à vos enfants.

— Et comment ? Apprenez-m'en le secret, M. le baron.

— C'est un secret tout simple : à combien estimez-vous la valeur de tout ce que vous possédez, maison et terres ?

— Oh ! ma foi, voyons ! toujours au moins une trentaine de mille francs.

— Eh bien, mettons trente mille francs. Quand vous auriez cette somme, combien rapporterait-elle par an, au 5% ? Quinze cents francs, n'est-ce pas ?

— Oui : la moitié de 3 c'est 1 ; de 10 c'est 5, le compte est juste.

— Et si, comme laboureur distingué, comme fermier d'un grand domaine, par exemple, vous pouviez non-seulement gagner votre vie et celle de votre famille, mais encore mettre seulement 500 francs de côté par an — et c'est peu dire —, vous voyez, M. Berthod, que, plaçant chaque année deux mille francs dont les intérêts se cumuleraient avec le capital, dans vingt ans vous seriez riche. Vous vivriez de vos rentes ; vos enfants seraient élevés et bien placés. Tandis que si vous vous bornez à labourer vos petits champs, à suivre votre petit train-train, vous resterez toujours dans la même position. En ce monde, il faut savoir se remuer ; et, comme on le dit fort bien, celui qui ne met pas à la loterie ne peut espérer de gagner le gros lot.

— Oui, tout ça est bel et bon, Monsieur ; je conviens que votre raisonnement est juste ; mais il faudrait, d'abord, trouver quelqu'un pour acheter tout ce que je possède, et ensuite savoir où se trouverait la place de fermier en question.

— N'est-ce que cela qui vous retiendrait ? Je n'ai pas besoin de terrains, moi, ni de maison, puisque j'en possède une dizaine dans mon pays et trois ou quatre ici ; mais si vous voulez prendre mon domaine à ferme et venir vous établir dans mes dépendances, je vous paie comptant tout votre avoir au prix que vous dites, soit trente mille francs ; et pour vous faire plaisir, pour vous rendre service, je consentirais même à garder votre argent sous ma responsabilité, avec intérêt au 5%. — C'est en vous voyant labourer, M. Berthod, que j'ai

pensé à vous faire cette proposition. Prenez le temps pour y réfléchir avec votre famille, mais n'en parlez pas dans le village. — Je vous ferais des conditions raisonnables pour ma ferme ; vous seriez bien logé, et, je vous en répons, vous gagneriez de l'argent. Au revoir, M. Berthod. Je ne suis point pressé pour une réponse : ce sera quand il vous conviendra.

— Votre très humble serviteur, Monsieur. Nous en reparlerons.

CHAPITRE VI

Conduis ta barque avec prudence, pêcheur.



Dous en reparlerons.» Philippe aurait pu dire avec plus de certitude encore : « Nous y pensons. » La flèche était lancée et, grâce au vent qui la poussait, elle entra profondément dans l'esprit du laboureur. Le propriétaire du château avait à peine quitte Philippe, que ce dernier reprit l'entretien, à lui tout seul, sur le même sujet. Tout en suivant sa charrue, il entrevit l'avenir le plus heureux pour lui et sa famille, s'il parvenait réellement à se créer un capital de trente mille francs qui, placé d'une manière sûre, lui rapporterait une somme énorme chaque année, sans la moindre peine, pendant qu'il s'occuperait à en gagner une autre par son travail comme fermier. — Il se voyait déjà possesseur de cent mille francs, si ce n'est plus encore. Alors, un de ses fils pourrait le remplacer dans sa ferme : il lui laisserait le chédal¹⁶ et une somme suffisante pour faire aller le train ; le jeune homme épouserait une fille de bonne maison, une fille riche. Quant au second de ses fils, il pourrait bien le faire étudier ; car, quoique l'enfant n'eût que sept ans, il aimait déjà beaucoup les livres. Une dame lui avait donné un petit volume traduit de l'anglais, nommé *Lydie de Gersin* ; et le petit garçon l'avait déjà lu plusieurs fois. Ce petit homme pourrait donc bien devenir ministre et pasteur : on lui dirait dans le village : « Bonjour Monsieur le pasteur ; comment se porte Monsieur le pasteur ? » Puis, il ferait sans doute un bon mariage, un mariage en rapport avec sa haute position sociale. — Évidemment, Salomon serait pasteur, comme Félix serait fermier. — Pauline resterait avec père et mère tant qu'elle voudrait ; mais sans doute aussi que, fille de Philippe Berthod, ancien fermier de M. le baron de R, et propriétaire

16 - [NdÉ] C'est-à-dire le troupeau de bêtes à cornes d'un fermier.

de cent à cent vingt mille francs, elle ne manquerait pas de s'établir de bonne heure comme ses frères.

C'est ainsi que maître Philippe arrangeait les choses dans son imagination surexcitée par le venin que le baron lui avait doucereusement infiltré. Le pauvre homme ! il ne s'aperçut même pas une fois que ses bœufs s'étaient arrêtés au milieu du champ : il continua de la sorte à rêvasser un bon moment, pendant que Froment et Brizon remâchillaient tranquillement leur déjeuner. Que manquait-il donc à son bonheur avant d'avoir écouté l'étranger ? Belle, forte santé du corps ; femme et enfants toujours heureux de le revoir ; aisance large, sinon la richesse ; le premier chez lui, le maître sous son toit. Ô Philippe ! je sais bien ce qui te manque : il te manque la vraie sagesse ; celle qui, venant de Dieu, nous enseigne à renoncer aux convoitises du monde, à vivre dans la justice, dans la tempérance et dans la piété.

Quinze jours se passèrent à se creuser la tête, à calculer, à recalculer. Philippe prit conseil de son beau-père, qui, malheureusement aussi, ne vit que les beaux côtés, que la théorie de l'entreprise. Isabelle seule gémit en silence ; elle ne sut pas donner à son mari cet appui moral, cette force pénétrante et douce qu'une femme aimante et sensée doit toujours posséder, surtout en de si graves circonstances ; elle laissa penser, et dire et agir Philippe, sans faire tous ses efforts pour le retenir. Celui-ci, complètement obsédé par son projet, ne travaillait déjà plus de bon cœur. Tout lui paraissait petit autour de lui : il aurait voulu avoir quatre bœufs, six bœufs, un cheval... Enfin, le baron ayant offert cinq cents francs pour les épingles de M^{me} Berthod, Philippe topa dans la main du traître, et l'affaire fut conclue.

Les 30 000 fr. resteraient en simple billet au 5 p. % souscrit par le baron (sauf la somme nécessaire à Philippe pour entrer en ferme) contre un dépôt de même valeur en créances, et le premier deviendrait propriétaire de tous les immeubles de Philippe. Celui-ci passerait immédiatement au château comme fermier, aux conditions stipulées de part et d'autre, soit pour le chédal avancé, soit pour les récoltes pendantes ou en racines. — Et ainsi fut fait.

Dans la première quinzaine de mai, les Berthod quittèrent leur jolie maison bien exposée au soleil, pour s'installer dans un appartement sombre, humide, plus bas que terre, d'où l'on ne voyait qu'une vaste cour pavée, dont l'herbe avait dès longtemps pris possession. Jean devint le maître-valet de Philippe, et la vieille Françoise ne voulut pas non plus se séparer de sa maîtresse, et encore moins de ses chers enfants. Mais ce ne fut pas sans de grands déchirements de cœur que les deux pauvres femmes quittèrent l'habitation où elles avaient passé de si douces années.

Quant à Philippe, il trônait dans la cour du château comme un véritable fermier féodal. Il eut bientôt une belle jument à large croupe, une grelotière, un char à bancs garnis de coussins et d'un tablier en cuir. Voyant tout en beau dans son établissement, il se bornait à commander sans agir beaucoup par lui-même, et passait volontiers quelques heures, de temps en temps, au cabaret, avec les bouchers des environs ou avec les autres grands fermiers de la contrée : mais c'était, disait-il, seulement pour faire connaissance avec ses nouveaux collègues.

Pendant qu'il employait son temps de cette manière, le baron ne perdait pas le sien. Il fit rapidement démolir l'ancienne maison de Philippe. Les matériaux furent transportés assez loin. La place du bâtiment, ainsi que le jardin, furent renversés de fond en comble, et un mois à peine s'était écoulé depuis le jour de la vente, qu'un bosquet de sapins, de mélèzes et d'autres arbres forestiers, occupait la partie du petit clos où les Berthod, de père en fils, étaient nés, avaient vécu et fini leurs jours. Quant aux autres terrains de Philippe, une vente publique par parcelles, avec des conditions favorables, en eut bientôt débarrassé le nouveau possesseur. La propriété du verger et la disparition de la maison qui l'offusquait, furent le bénéfice net du baron.

Ainsi font les faibles et les simples comme Philippe ; ainsi font les habiles comme le baron de R.

CHAPITRE VII

Pourquoi Philippe ne réussit pas comme fermier.



Ce n'est pas peu de chose que la science d'un vrai fermier. Et j'entends désigner par cette expression, non pas les hommes que des goûts particuliers, une aptitude remarquable, une instruction solide et vraiment scientifique ont fait entrer dans cette carrière et placer à la tête de quelque grand établissement rural. De tels hommes ne sont pas des fermiers, dans l'acception populaire du mot. Ce sont plutôt des industriels, des ingénieurs agricoles, de véritables savants, et, parfois, des hommes de génie devenus les bienfaiteurs de l'humanité. Non, il ne s'agit ici que des fermiers ordinaires et des capacités requises pour l'exploitation d'un domaine comme on en trouve un peu partout dans notre pays. Mais je le répète : ce n'est pas peu de chose que la science d'un tel agriculteur : connaissance pratique des travaux de la campagne ; connaissance des terrains et des assolements qui leur conviennent ; connaissance parfaite du bétail ; emploi judicieux des engrais et de la main-d'œuvre : voilà déjà de quoi meubler suffisamment le cerveau d'un campagnard. Au-dessus de cette science, il y a les qualités morales, encore plus indispensables : activité en toutes choses ; autorité du chef dans la famille et dans toute l'administration ; bonté, fermeté envers les domestiques et ouvriers : droiture inflexible dans l'observation de son bail ; enfin, une complète indépendance de caractère et de bourse, à l'égard, soit des bouchers, soit des autres marchands avec lesquels il est en rapport d'affaires. Je ne parle pas de ce qui devrait être à la base du caractère de tout homme qui se dit chrétien : la piété, une vraie et solide piété fut toujours une perle rare. Heureux les propriétaires, heureux les fermiers qui la possèdent et la gardent comme leur plus précieux trésor !

Notre Philippe pouvait être (et il l'était en effet) un bon petit paysan, passant de la culture d'une bande de champ à la récolte d'un char de foin ou à celle d'une demi-pose de vigne. Mais il n'était point fait pour une administration considérable, et surtout il manquait de cette rectitude d'esprit, de cette force de caractère, si nécessaires à un fermier pour résister aux mille embûches qu'il rencontre en son chemin. Parce qu'il vendait une paire de bœufs chaque année et deux ou trois veaux, cela ne voulait pas dire qu'il fût capable de faire des achats et des ventes considérables de bétail, soit dans les écuries, soit dans les marchés publics. Dès la première année il se lia avec des maquignons, avec des bouchers qui le trompèrent; et quand il voulut se retourner d'un autre côté, il lui arriva de confier sa marchandise à des individus incapables de le payer. Il y perdit beaucoup d'argent. Au lieu d'être avec son monde, le premier levé et le dernier couché, il passait fort souvent des journées entières et des moitiés de nuits à courir les villages, avec des gens qui ne demandaient pas mieux que de vivre à ses dépens. Faible, léger et vaniteux, il se laissait entraîner à un déplorable emploi du temps. Ses compagnons l'appelaient l'ami Berthod, le cher ami Philippe, ah! oui, un *bon enfant!* Un homme juste, qui ne vous ferait pas tort d'un cheveu! — mais en même temps ils lui achetaient son blé à bas prix, se faisaient donner un sac de bonne mesure; — échangeaient, sans tenir compte d'un équitable retour, une paire de bœufs maigres, contre d'autres prêts à tuer, — buvaient son salvagnin autour du foyer, et faisaient griller des saucisses dans ses casseroles. À l'issue de quelque foire ou, ce qui est plus détestable encore, au sortir du temple, tel d'entre ses excellents amis le prenait sous le bras et l'emmenait dans quelque restaurant à la mode :

— Voyons, Mademoiselle, disait l'habitué de céans, servez-nous ce que vous avez de meilleur. J'ai une faim atroce et un vieux rhume que je veux faire sauter : des côtelettes! une masse de côtelettes! et du liquide français. N'est-ce pas, ami Berthod, que le vin du pays est trop froid? il est bon pour les jours ordinaires; aujourd'hui dimanche, nous allons nous réchauffer avec le vieux Beaune du papa Goustrin. Es-tu de mon avis, dis donc, grand Philippe?

Philippe soupirait intérieurement et répondait un « ça m'est égal. »

— Vous entendez, Mademoiselle; vite, vite! et que ce soit délicieux. — Il nous faut prendre un verre d'absynthe en attendant, n'est-ce pas, cher ami? Préfères-tu le vermouth, peut-être? ou l'anisette de Bordeaux?

— Ça m'est égal, disait de nouveau Philippe.

— Deux verres d'absynthe de Couvet, Mademoiselle!

Et le digne homme jetait sur la table une pièce de cinq batz ou un

florin de Genève. D'autres amis survenant, se mettaient de la partie, et cela finissait de temps en temps par une bouteille de Champagne que Philippe, en sa qualité de paysan, offrait à ses aimables convives, après que ceux-ci la lui avaient en quelque sorte extorquée. Six francs, huit francs, sautaient ainsi de la bourse du simple fermier, assez faible de caractère pour ne pas refuser à l'instant même de pareilles invitations, et trop orgueilleux pour ne pas payer autant et même plus que ses compagnons.

La pauvre Isabelle, qu'il avait promis de rendre si heureuse, gémissait de voir son mari donner dans de tels écarts. Mais craintive et renfermant tout en elle-même, il était bien rare qu'elle se plaignît. Elle soupirait et pleurait en silence ; et cela durait depuis bientôt trois ans.

Un dimanche matin, le maître valet Jean demanda un moment d'entretien à Philippe.

— De quoi s'agit-il m'n-ami Jean ? lui dit ce dernier.

— Il s'agit, maître, de me faire mon compte.

— Ton compte ! et pourquoi ?

— Voyez-vous, maître, ça ne peut plus m'aller. Vous ne travaillez plus avec nous ; je suis seul avec votre monde ; on ne m'écoute pas ; je me tourmente pour les ouvrages : ça ne me va pas. Je veux m'en aller. Voilà pourtant dix-sept ans que je suis à votre service, et cela me fait de la peine de vous quitter ; mais je n'y peux plus tenir.

— Et où veux-tu te placer ?

— J'irai comme ouvrier, en attendant d'avoir une place comme la vôtre, lorsque vous étiez encore chez vous. Ah ! pauvre maître ! quel malheur que vous ayez vendu la maison et tout votre bon terrain !

— Voyons, m'n-ami Jean, ce n'est pas pour de bon, ce que tu me dis là ? tu ne voudrais pas me laisser dans l'embarras ?

— Je vous dis que je veux mon compte. Mon année recommence demain ; vous ne m'avez pas averti : je veux sortir. Ma malle est faite ; vous viendrez voir si elle contient autre chose que mes effets.

— Mais, Jean, à quoi penses-tu donc ?

— C'est tout dit, que diras-tu.

Beaucoup de domestiques savoyards sont comme cela ; ils travaillent bien, mangent encore mieux, mais l'affection pour leurs maîtres ne les étouffe jamais. Et finalement on ne peut leur en faire un crime. Françoise était une rare exception ; et encore, quand elle apprit que Jean s'en allait, elle fut sur le point d'en faire autant le jour même, toute vieille qu'elle était. Pour l'ouvrier de campagne savoyard, la solidarité de nation est une vertu ou une force grossière contre laquelle échouent bien souvent les convenances des maîtres ou même les plus simples principes d'équité.

Le propriétaire du château voyait de reste que les affaires de Philippe prenaient une mauvaise tournure : il avait dû lui livrer déjà bien des mille francs sur la somme qu'il lui devait, mais il laissait faire, attendant l'expiration du bail pour se prononcer.

Le jeune Salomon tomba malade ; atteint d'une hydrocéphale, il perdit bientôt connaissance, et ses parents eurent la douleur de le voir mourir à douze ans. Le médecin dit que l'enfant s'était trop adonné à l'étude et que, n'ayant pas la tête forte, il aurait mieux valu l'envoyer garder le bétail avec son frère aîné, que de vouloir en faire un savant. Ainsi s'évanouit avec la vie du jeune garçon le plan que son père avait formé à son sujet. — Ajoutons qu'une grêle affreuse vint ravager toutes les récoltes pendant l'été, en sorte que Philippe fut dans l'impossibilité de payer sa ferme : il fallut donc avoir de nouveau recours au dépôt. Pauvre Philippe !

Mais le baron de R. fut encore plus malheureux que lui. En galopant devant la place de la maison qu'il avait fait démolir, son cheval fit un écart : jeté violemment de côté, le baron alla frapper de la tête contre une borne nouvellement plantée en cet endroit, et fut tué du coup. Peu regretté au village, on ne vit pas les pauvres accourir en foule à son convoi, mais seulement les curieux, ainsi que les divers maîtres d'état qu'il employait. Vieux garçon, le mariage ne lui avait jamais paru qu'une chaîne incommode dont il fallait s'affranchir pour être heureux à sa guise et faire mieux sa volonté. Il passa, vie manquée comme tant d'autres, sans laisser de trace bénie après lui. Ses héritiers vendirent le château et le domaine tout entier ; ils payèrent à Philippe ce que la succession lui redevait, soit treize mille francs pour toutes choses. Le bail fut rompu, en sorte que le fermier et sa famille se trouvèrent sur le pavé, avec la petite somme ci-dessus et la part de bétail qui leur appartenait. Sept années d'une mauvaise administration et la perte résultant de la grêle, avaient suffi pour réduire des deux tiers la petite fortune de Philippe, qui avait employé la meilleure portion de sa vie à cette œuvre de néant.

CHAPITRE VIII

Il me dit un jour :

— Monsieur le comte, il faut arracher tous vos bosquets.

— Vous vous trompez, pauvre homme : regardez-moi bien.



Avant de quitter la ferme du château, Philippe Berthod était un soir assis près du foyer, seul avec sa femme. Il paraissait profondément absorbé par quelque pénible pensée.

— Pauvre femme, dit-il tout à coup, combien je me repens de t'avoir amenée ici ! Ah ! si j'avais été plus clairvoyant, je n'aurais pas écouté les avances du baron, et nous serions encore chez nous avec tout ce que nous avons perdu.

— C'est bien sûr, répondit Isabelle. Il faut au moins tâcher de conserver ce qui nous reste et ne pas faire de nouvelles bêtises.

— Tu as bien raison : pauvre femme !

— Et te remettre à travailler chaque jour régulièrement.

— Bien sûr, bien sûr !

En ce moment, la porte s'ouvrit avec lenteur, et l'on vit apparaître un personnage, chargé d'une immense hotte.

— Bonne nuit ! dit-il en entrant. Comment va-t-il, Philippe ? et la Zabelle ?

— Mais, assez bien : obligé.

— Philippe, aidez-moi, s'il vous plaît, à poser ma charge.

L'individu qui entra ainsi sans se faire annoncer, était un pauvre marchand ambulancier. Il vendait de la poterie commune, de village en village, de maison en maison, appelant les gens par leur nom et s'asseyant à leur table sans plus de façon que s'il eût été un membre de la famille. Il passait pour avoir le cerveau un peu fêlé, bien qu'il fit ses petits comptes avec une exactitude remarquable, sans jamais écrire. Parlant beaucoup, sur toutes sortes de sujets, il s'occupait particulièrement des prophéties, surtout de celles qui, dans sou

esprit peu charitable, contenaient des menaces de malédiction sur le pays et ses habitants.

Il vint s'asseoir tout près du feu, sur le chenet même :

— Eh bien, dit-il, sans lever les yeux et comme se parlant à lui-même, le voilà donc mort. Il a fait la fin qu'il méritait. Je la lui avais prédite ; mais il se moqua de moi et me traita de vieux fou : il a bien vu si j'étais fou, quand il s'est assommé sur la borne. Qu'avait-il besoin de démolir cette maison ? On ne doit démolir que celles qui menacent de tomber sur leurs habitants, mais la vôtre, Philippe, était encore bonne pour deux cents ans. — « Qu'est-ce que vous mettrez à la place de cette maison, Monsieur le baron ? que je lui dis. » Il se mit alors à rire : — « Pierre, me répondit-il, j'y planterai des sapins ; je veux faire un bosquet de cette place. — Que Monsieur le baron prenne garde à ce qu'il dit : les rois d'Israël qui firent des hauts-lieux et des bocages, en furent sévèrement punis eux-mêmes, et ils attirèrent la malédiction du ciel sur le pays de Canaan. — Mais ce n'est pas ici un endroit élevé, prophète de malheur ! c'est un verger tout plat. — Eh bien, Monsieur le baron, semez-y du froment, plantez-y des pommes de terre pour les pauvres, au lieu d'en faire un bocage impur. » Il se mit à rire encore plus fort : — « Vous riez, Monsieur : il viendra un moment où vous pleurerez : souvenez-vous de mes paroles. Les sapins sont faits pour les montagnes, dans les endroits tournés au nord, où rien d'autre ne peut prospérer. C'est comme tous ces platanes, tous ces peupliers qui croissent dans vos domaines : il faut les détruire, autrement vous amènerez la famine dans notre pays et la malédiction sur vous. Oui, bien entendu, la malédiction. »

Isabelle s'approcha du vieux discoureur et lui offrit un pot de soupe, qu'il se mit à manger sans quitter sa place favorite.

Philippe, à son tour, lui adressa diverses questions sur les gens de son village, sur les fermiers qu'il avait visités en passant, sur l'état des récoltes dans la partie élevée du pays, et finalement ces deux hommes se mirent à causer, comme de grands enfants, de tout ce qui leur passa par la tête. Le marchand d'écuelles avait au moins soixante-dix ans ; cassé par l'âge et par le poids quotidien de sa hotte, il descendait rapidement au tombeau, sans consolation et sans espérance. Il parlait toujours d'arracher les arbres d'agrément, sans jamais penser qu'il faut arracher du cœur les mauvaises pensées. Et l'autre, père de famille en cheveux déjà blancs, était loin d'avoir profité, autant qu'il l'aurait dû, des épreuves sévères par lesquelles il venait de passer. Il faisait de beaux plans, sans doute, et se proposait d'excellentes réformes : nous verrons plus loin comment il les exécuta. Pour le moment, je tiens à mettre le

lecteur au courant des événements relatifs à quelques autres personnages de notre histoire.

CHAPITRE IX

*Ce qui a été est bien loin, il est enfoncé fort bas.
Proverbes.*



Et d'abord, la vieille Française est morte. Se voyant malade, elle a voulu retourner dans son pays : elle s'est confessée au curé, elle a donné quelque argent à l'Église, puis, le jour même de son enterrement, ses frères et sœurs se sont partagé ce qu'elle avait gagné au service des Berthod. Peu s'en est fallu que ses héritiers ne se soient battus en faisant le partage de ses infimes dépouilles¹⁷.

Les deux enfants de Philippe ont grandi. Pauline a dix-huit ans, Félix en a seize. Celui-ci est un bon garçon, doux et tranquille ; il aime avec passion les instruments de musique. Son père lui fait donner des leçons de clarinette et de violon. Pauline a plus de moyens que son frère ; mais, sous une superbe apparence de force et de santé, se cache un mal sérieux, qui, le moment venu, frappera la pauvre enfant pour toute sa vie peut-être.

Les grands-parents Ducreux sont arrivés à la vieillesse ; ils parlent de remettre leur bien à leurs enfants, contre une pension que ceux-ci payeraient. Pour cela, il faut que tous soient d'accord.

Les Dupotras font de bonnes affaires. Alexandrine a décidé son mari à se défaire de sa queue ; celui-ci s'est d'abord fâché tout rouge, puis il a fini par convenir qu'un bonnet de soie noire était plus utile que son petit tortillon roussi : on peut croire d'ailleurs que la queue est dessous, et cela le console.

Voilà, sauf erreur, ce qui concerne nos anciennes connaissances.

Maintenant, voici 1815 et l'armée autrichienne ; — 1816 avec ses pluies désastreuses, les froments germés sur la terre et le raisin gelé

17 - Historique.

avant d'être mûr ; — 1817¹⁸ amène avec lui la disette, et mérite à tous égards le nom d'*année de la misère*, qui lui est resté. Le pain coûte alors cinquante centimes la livre, et chacun n'en peut acheter à la fois qu'une faible quantité proportionnée au nombre des membres de la famille. Il y a assez d'argent dans les campagnes, dit-on ; mais quand le pain manque, que faire d'un sac de gros écus neufs ? Que ceux qui ont des dettes en profitent pour les payer, au risque de périr plus tard de famine. Un jour, deux passants, mourant de faim, vinrent heurter à la porte d'une maison foraine. Ils étaient assez bien vêtus et n'avaient point l'apparence de mendiants.

— Au nom de Dieu, dirent-ils au maître de la maison, donnez-nous quelque chose à manger.

— Je n'ai ni pain ni viande, répondit le paysan : tout ce que je puis vous offrir, c'est de vous aller cueillir deux laitues vertes dans mon jardin.

— Donnez-les, puisque vous n'avez pas autre chose.

Le fermier revint bientôt avec deux grosses *romaines vertes*, que les étrangers lavèrent à la fontaine avant de les dévorer toutes crues. Puis, ils continuèrent leur route, hélas ! peu reconfortés par un tel viatique¹⁹. Les temps étaient tels ; il fallait bien s'y soumettre. Il n'y avait pas alors sept cabarets dans le même village ; et si, quelque jour, au lever du soleil, vous aviez traversé les rues de nos villes, vous n'auriez par vu tant d'ouvriers et d'artisans incapables de reprendre leurs outils, avant d'avoir bu plusieurs verres d'eau-de-vie, comme ils le font aujourd'hui.

Qu'étaient devenus le grand Philippe et sa famille pendant ces années malheureuses ? Tournez le feuillet, cher lecteur, si vous tenez à le savoir.

18 - [NdÉ] Possiblement des répercussions tardives de l'éruption du volcan Tambora de l'île de Sumbawa en Indonésie qui eut lieu en 1815. Cette éruption eut des effets climatiques planétaires.

19 - Historique.

TRÖISIÈME PARTIE

CHAPITRE X

*Arrêtons-nous, voulez-vous, à cette lisière du bois.
Couché là, j'écoute. Que parliez-vous de note attristée ?*

M^{me} DE GASPARIN



Quand on fait un petit voyage à pied dans notre beau pays et qu'on suit, non les grandes routes, mais les chemins étroits, les sentiers ombragés, conduisant d'un village à l'autre, on trouve de temps en temps quelque petit groupe de maisons, quelque hameau bien isolé, ne portant pas un nom de commune, mais ayant sa vie propre et conservant soigneusement ses humbles traditions. Tantôt c'est une scierie ou un moulin, qui furent la base et comme le premier jalon de cette petite colonie; tantôt ce fut un agriculteur qui vint ici planter sa tente, dans toute la force de la vie. L'un choisit le fond du vallon sillonné par un ruisseau, l'autre une colline élevée; et peu à peu le nombre des familles nécessaires à l'industrie de la localité ou à la culture des terres s'est complété. Dans tel de ces hameaux la vie s'écoule douce et paisible: la bonne harmonie, une sereine affabilité règnent parmi les heureux habitants: dans tel autre, la zizanie et la discorde paraissent y avoir poussé de profondes et inextricables racines.

Philippe Berthod, en quittant sa grande ferme, est venu s'établir dans un de ces hameaux sans nom. Les sept ou huit maisons qui le composent sont cachées dans un espace de terrains presque plats tout entourés de bois; par conséquent, on n'y découvre d'autre vue que celle d'une ceinture de forêts vertes en été, sombres en hiver. Philippe a acheté une maison déjà vieille, mal distribuée et quelques poses de prés et de champs. C'est là tout ce qui reste de son ancien état, alors qu'il passait pour le meilleur parti de son village.

Mais Philippe est encore dans la vigueur de l'âge; son fils est un grand garçon qui travaillera et gagnera; son beau-père lui remettra la

portion de biens qui doit échoir à Isabelle, et il sera de nouveau dans une belle position. Il fera un peu de commerce de bétail ou de bois, ira aux foires, et... Ah! Philippe! en se serais-tu vraiment là, et ton caractère léger autant qu'absolu te conduirait-il une seconde fois beaucoup plus bas que la première! et ta pauvre femme, où donc est la réalisation de ta promesse à son égard?

Philippe sortit peu de chez lui la première année, et même il se remit avec courage au travail. À côté de ses propres occupations, il trouvait encore le temps de venir en aide à un voisin, par quelque charroi, ou par une jointe de charrue. — Les années de disette passèrent pour lui comme pour tant d'autres; celles qui suivirent furent remarquablement belles et remirent beaucoup de paysans à flot, si, d'un autre côté, le vin de 1819 jeta tant de gens par terre; la vigne ne pouvant mûrir dans le territoire du hameau de Philippe, il se passa gaîment de vin. Mais lorsqu'il venait chez les parents de sa femme et qu'on lui offrait du pain blanc et du vin de la Côte, il ne pouvait s'empêcher de s'écrier: «Bon vin, beau-père! bon pain, belle-mère!» Et le grand Philippe y faisait honneur.

Son fils allait avoir vingt ans; c'était un beau garçon, grand comme son père, mais trop pâle pour un campagnard. On le demandait souvent pour jouer de la clarinette aux danses de village. Il passait de cette manière un grand nombre de nuits blanches, à jouer et à s'échauffer; et l'écu neuf qu'il recevait eu paiement, lui coûtait presque toujours une semaine de fatigue nerveuse, accompagnée de toux sèche. Cela inquiétait sa mère, qui suppliait en vain Félix de renoncer à ce genre de gain et d'amusement. La clarinette est aujourd'hui complètement détrônée par le cornet à piston, et deux musiciens ne sont plus jugés suffisants pour une fête de jeunesse: il en faut quatre, si l'on veut que la salle et le cortège aient bonne façon.

Je plains beaucoup ces pauvres malheureux musiciens: quand ils ont passé la moitié du dimanche et la nuit suivante à hurler dans leurs cornets, on les voit parfois le lendemain, les bras pendants, la tête abattue, chercher l'air vivifiant autour du village, sans prononcer un seul mot; ils soupirent après l'heure où, leur paiement reçu, ils pourront s'en aller tout doucement chez eux. Mais, au fond, n'est-ce pas leur faute? personne ne les force à faire un pareil métier, et pour beaucoup sans doute, c'est l'appât du gain qui les pousse à ce genre d'industrie.

Lorsque les Ducreux partagèrent leur bien entre leurs enfants, la portion d'Isabelle se composa de terrains, comme celle de ses frères et sœurs. Philippe les vendit tout de suite et reçut les cinq à six mille francs qu'ils produisirent. Quand on lui demanda ce qu'il comptait

faire de cette somme, il fut sur le point de se fâcher.

— Avez-vous peur ? dit-il à son beau-père : ne craignez rien, *mon affaire* va bien ; j'ai de braves enfants qui travaillent et qui gagnent. Croyez-vous que je veuille faire un mauvais emploi de l'argent de ma femme ? Oh ! que non.

— Enfin, lui répondit-on, cela vous regarde, soyez prudent.

Philippe avait son projet tout prêt depuis longtemps : rebâtir la vieille cassine et laisser à son fils une maison neuve. On ferait deux logements, afin que, plus tard, Félix venant à se marier, les deux ménages pussent se séparer, si on le désirait. Ayant un bon attelage à bœufs, faisant une partie de ses transports de matériaux lui-même, Philippe pensait pouvoir reconstruire une bonne et grande maison sur l'emplacement de l'ancienne, en employant à cela les cinq mille francs d'Isabelle. Le charpentier qui avait fait le plan, affirmait que la chose était possible.

Or, on sait que les maîtres d'état sont sujets à se tromper, surtout quand il s'agit de la bourse des autres. Philippe en fit la dure expérience. Pour solder ses comptes, il dut emprunter 3500 fr. sur sa petite propriété, et sa maison n'était point complètement achevée. L'appartement destiné à Félix n'avait encore ni plafonds ni armoires ; les murs n'étaient pas gypsés, en sorte qu'il faudrait un nouveau petit capital pour payer les dépenses relatives à l'achèvement de cette partie de la bâtisse. On attendrait pour cela que Félix fût fiancé ; rien ne pressait donc. Philippe trouvait sa construction bien réussie ; la façade en était pourtant fort irrégulière : deux fenêtres ; porte d'entrée avec une attique pour éclairer le corridor ; porte de remise à plein cintre, ensuite vaste portail de grange à voûte surbaissée, et enfin porte d'écurie carrée : six pieds de large et six pieds de haut. Au-dessus des deux fenêtres, il y en avait trois autres à l'étage, dont une sur la porte d'entrée ; puis, de loin en loin, sous le vaste avant-toit des dépendances, quelques œils-de-bœuf octogones. « Belle maison ! bonne et solide maison de paysan ! » disait Philippe en se campant devant son gâchis architectural.

Pendant qu'on y travaillait, il s'était logé provisoirement chez des voisins, qui lui avaient aussi loué une écurie pour son bétail.

Comme il n'y avait pas d'auberge dans le hameau et que Philippe n'allait plus guère aux foires, ses anciens amis les bouchers et les maquignons, ainsi que les flâneurs des rues, le visitaient assez peu. Un morceau de fromage sec et quelques verres de cidre, ne pouvaient constituer des *dix heures* convenables pour des gens habitués aux mets épicés, aux bons vins des restaurateurs. À beaucoup d'égards, on pouvait dire que Philippe s'était réformé. Isabelle se

trouvait heureuse dans ce coin de pays perdu ; entourée de son mari et de ses enfants, ayant le nécessaire, elle désirait seulement que cela pût continuer. Il lui venait quelques visites de ses voisines ; ou bien elle allait avec sa fille prendre une tasse de café chez les Mauproz, à trois heures de l'après-midi. Et là, on causait d'innocentes choses, pendant que les hommes étaient aux champs ou au bois. Le soir, les femmes filaient le chanvre. Philippe *maillait* les liens de ses fagots ; Félix fabriquait une hotte. Ainsi s'écoulait la vie pour les gens du hameau. De temps en temps, lorsque Félix faisait entendre sa toux sèche, sa mère lui disait :

— Mais ne te baisse donc pas autant, *Féli* ; tu te *ramoncelles* toute la poitrine et c'est ce qui te fait *toussir*. Tiens, voilà du jus de réglisse ; prends-en un morceau.

— Ah bah ! mère, ce n'est rien : ça passera au printemps ; ne vous en inquiétez pas.

— Il faudrait un bon demi-pot de vin chaud, ajoutait Philippe, et le rhume sauterait plus vite. Une fois, j'avais vendu une paire de bœufs gras à Ponsard, — un digne homme, brave homme, qui a eu des malheurs comme moi — ; je les lui menas à V... un dimanche, par une *cramine* terrible, et j'étais bien enrhumé...

— Oh ! vous auriez aussi bien fait, interrompit Isabelle, de les mener un autre jour qu'un dimanche : je m'en souviens assez, car il me fallut veiller toute la nuit dans l'inquiétude.

— Pauvre femme ! je le sais bien. Mais que veux-tu ? je croyais bien faire. J'ai eu des malheurs : qui n'en a pas ? ... — C'était seulement pour dire que Ponsard me fit boire quelques verres de vin chaud après qu'on eut soupé ; eh bien ! mes amis, ce vin chaud coupa mon rhume sans que j'en *rapercus* rien le lendemain.

— Et qui paya le souper ?

— Le souper ? on était quatre ; ce n'est pas moi, en tout cas. Je m'étais réservé la *reçue* en vendant mes bœufs. Moi, je ne *payas* que l'eau de cerise, avant de s'en aller.

— Et pourtant, Philippe, comme tu étais dans ce temps-là ! Pendant que tu restais ainsi à l'auberge avec ces gens qui se disaient tes amis et qui n'étaient que des trompeurs, il me fallait rester seule à t'attendre, dans cette triste maison du baron.

— C'est vrai, c'est vrai ; j'ai eu tort ; j'étais trop confiant. Enfin, on n'y peut plus rien. À présent, nous sommes dans une meilleure position ; nous sommes chez nous : bonne maison toute neuve ; bons prés ; bons champs ; du bois de reste ; que nous manque-t-il ? Sommes-nous pas heureux ? Allons, femme, n'est-ce pas la vérité ? Pour moi je me trouve heureux. — Dis *voilà*, Pauline ! défunte ma mère chantait

quelquefois, le soir, tout en filant. Chante-nous une chanson, ou bien un psaume : j'aime assez les psaumes.

Sans répondre à son père, Pauline, au bout d'un moment, entonnait d'une voix douce, un peu plaintive, mais très juste, le psaume CXVI :

*J'aime mon Dieu, car son divin secours
Montre qu'il a ma clameur entendue :
À mes soupirs son oreille est tendue,
Je veux aussi l'invoquer tous les jours, etc.*

Et bientôt Félix, tout en cordant sa hotte, joignait sa voix à celle de sa sœur. Suivant la simple mélodie à la tierce, tantôt dessous, tantôt dessus, il faisait ainsi un second qui charme toujours les habitants des campagnes.

— Voilà qui va bien, mes enfants, disait Philippe ; oui, très bien. Moi, quand j'étais jeune, je chantais surtout le psaume LXXXI, où il y a (et ici il se mit à chanter d'une voix tremblotante) :

*Que pour vos chansons,
Toute la musique
Épuise ses tons ;
Et que tour à tour,
Et fifre et tambour
Soient de ce cantique.*

*Au premier du mois.
Sonnez la trompette.
Et tous à la fois,
Pour rendre l'honneur
Qu'on doit au Seigneur,
Célébrez la fête.*

— *Féli*, ne chante plus : ça te fait *toussir*.

En disant cela, Isabelle, encore tout émue par le chant de ses enfants, essayait une larme furtive. Et Philippe, sans souci du jour présent comme sans inquiétude pour l'avenir, continuait à tordre ses baguettes de coudrier. Puis, la soirée terminée, il mangeait un bon morceau de pain et de fromage, buvait un verre d'eau fraîche, et s'endormait là-dessus jusqu'au lendemain matin.

CHAPITRE XI

*Ce qu'en offrandes
Tu redemandes,
Pourquoi donc l'avais-tu donné!
Parle, Seigneur! les œuvres sont si grandes,
Et mon esprit est si borné.*
VINET.



Mais il était écrit que la vie serait rude jusqu'au bout pour la famille Berthod. La légèreté d'esprit de Philippe, son insouciance de caractère, et la bonté trop indulgente, trop faible, d'Isabelle, allaient de nouveau recevoir un terrible coup. — Il ne s'agit plus ici de pertes d'argent, de mauvais marchés de bétail ou de denrées ; il s'agit de la plus grande affliction qui puisse entrer dans la demeure de tout enfant d'Adam.

Félix est mort. On l'a ramené sans vie, un lundi matin, d'un village où il était allé jouer de son instrument, dans un bal donné par la jeunesse. Atteint depuis longtemps et sans qu'on pût le supposer, d'un anévrisme de l'aorte, cette veine s'est tout à coup rompue. On le voit chanceler, laisser tomber son instrument, qui roule aux pieds des danseurs ; il pousse un gémissement sourd, et tout est fini ici-bas pour le fils unique de Philippe. On l'emporte ; on fait chercher un médecin ; mais on ne revient pas de la froide mort. Bientôt le bal recommence : les danseurs voudront bien se contenter du violon resté debout. Oh ! cruelle, cruelle est la légèreté de l'homme !

Un an s'est passé depuis la soirée que nous avons racontée dans le chapitre précédent. C'est aujourd'hui même qu'a lieu l'ensevelissement de Félix Berthod. Les parents de Philippe et d'Isabelle, ainsi que les camarades et amis du jeune défunt, ont été convoqués au hameau pour onze heures du matin. Les vieux parents Ducreux ne seront pas là ; ils ont quitté ce monde peu après le partage de leurs biens. Mais

il y a le beau-frère Étienne, le mari d'une sœur d'Isabelle, accompagné de son fils Louis, jeune garçon de seize ans, à la physionomie intelligente et candide ; puis des cousins à tous les degrés, soit de la branche des Berthod, soit de celle des Ducreux.

Les jeunes hommes non mariés du hameau sont désignés comme porteurs ; les quelques jeunes filles qui s'y trouvent ont acheté une couronne de fleurs artificielles, qui sera placée sur le cercueil et dont les principaux bouquets seront détachés sur la tombe, pour être donnés en souvenir aux amis de Félix. Dans la maison, une voisine surveille d'énormes marmites contenant les pièces de viande pour le dîner ; car les parents ne peuvent retourner chez eux sans avoir bu et mangé. Philippe, on le sait, n'a pas de vin chez lui ; mais il en a fait acheter un petit tonneau pour la triste circonstance. On emprunte aux voisins des plats et des assiettes, des tasses à café et des verres ; touchant empressement de tous à bien recevoir les parents qui viennent de loin, dans la froide saison, pour rendre les derniers devoirs à celui qui n'est plus de ce monde. Mais aucun ne se demandera peut-être : Où est-il allé ? Qu'est devenue la partie de son être qui ne peut périr avec le corps ? Les gens qui sont ici réunis croient, en général, à un état de vague repos après cette vie. L'économie future n'est pour eux qu'une sorte de demi-somnolence, dans laquelle il est possible d'avoir encore un souvenir confus, une pensée vague, mais dont l'inaction éternelle est le sort définitif. Vivre au delà du tombeau, vivre avec de glorieuses facultés renouvelées, nul d'entre eux ne se nourrit d'une telle espérance. Aucun serviteur de Dieu ne viendra donc ici rappeler aux vivants les menaces et les promesses faites à l'homme pécheur ; aucune voix ne parlera de Celui à qui toute puissance est donnée dans les cieux et sur la terre, et qui est lui-même la résurrection et la vie ? Non. Morne et glacée sera la cérémonie ; mornes et glacés seront les assistants, jusqu'à ce que la terre ayant recouvert le cadavre et sa couronne de fleurs, — et la table étant servie, — et le vin coulant d'un bout à l'autre, — les langues se démèneront. Alors on parlera bœufs, vaches et prairies ; alors on ira aux foires ; on discutera sur les charrues et les herses ; on boira à la conservation des vivants, oubliant que ceux dont les verres s'entrechoquent ici aujourd'hui ne sont que de pauvres mortels, pareils à celui qui dort là-bas au cimetière, et qui doivent bientôt paraître devant le Saint des saints.

Je me trompe, toutefois : il y a ici quelqu'un dont la pensée est déjà grave et sérieuse ; c'est Louis, le jeune homme dont j'ai parlé plus haut. Il marche avec son père, en accompagnant le corps de son cousin. Les mains jointes sous le manteau qui l'enveloppe, l'adolescent est peut-être le seul de tout le cortège dont l'âme s'élève, pieuse et recueillie,

jusqu'au trône des miséricordes. Il appartient à une génération nouvelle ; il est de ceux qui veulent garder le souvenir de leur Créateur pendant leur jeunesse, avant que les jours mauvais viennent. Il a entendu la parole du salut, et si cette bonne nouvelle est pour lui encore confuse, il y croit cependant ; il y croit du cœur, et voilà pourquoi, seul entre tous, peut-être, il envisage sans terreur le sépulcre. Ô mort ! où est ton aiguillon ? Quand donc le peuple comprendra-t-il ce que devrait être une cérémonie funèbre ? Quand il croira du cœur à une vie immortelle, pour laquelle il doit se préparer chaque jour.

Je m'empresse de reconnaître qu'il s'est accompli à cet égard dans certaines contrées de notre pays, un progrès très réel et très remarquable depuis quelques années. Partout où il est possible d'appeler un pasteur, on le fait maintenant ; et l'assistance ne rend plus à la terre ce qui lui appartient, sans avoir entendu proclamer à haute voix les promesses de grâce et de pardon pour toute âme qui s'est confiée en la miséricorde du Seigneur. Mais ce qui se fait aujourd'hui de plus en plus généralement, était alors une rare exception.

— Mon père, disait Louis, en revenant à leur village, croyez-vous que le cousin Félix lût la Bible et qu'il allât avec plaisir à l'église ?

— Je ne saurais te le dire, mon enfant.

Et moi non plus, cher lecteur, je ne l'ai jamais su. L'important est de savoir ce que nous en pensons pour nous-mêmes.

CHAPITRE XII

*Les uns descendent des montagnes avec leurs troupeaux ;
d'autres arrivent par les grandes routes ; d'autres enfin, par les
petits sentiers, conduisant leur unique pièce de bétail.
On entend le hennissement des chevaux ; le mugissement des
bœufs ; un grand bruit de gens et de choses.*



Que faire maintenant de cette grande maison non encore achevée ? Et Philippe, qui compte plus de soixante années, comment pourra-t-il cultiver, à lui tout seul, ses petits fonds de terre ? comment surtout trouver, au bout de l'année, l'intérêt des 3500 fr. qu'il doit ? Puis il a contracté quelques autres petites dettes ; c'est si vite fait à la campagne (hélas ! et partout) ; cent francs pour ajouter au prix d'une paire de bœufs ; cent francs pour remplacer une vache ; cent francs pour changer de semence de blé, etc.

Cette maison ne lui rapportera rien ; on ne loue pas les appartements dans ces parages éloignés. Si Philippe prend un domestique homme, le gage qu'il faudra lui payer absorbera précisément ce qu'il pourrait prélever sur le rapport de son bétail et sur la vente de ses graines. D'autre part, en demeurant seul, comment rentrer les récoltes ? C'est presque impossible. Faudra-t-il que Pauline les arrange sur les chars, qu'elle monte le foin dans la grange, qu'elle batte le blé avec le fléau ? C'est encore plus impossible. La pauvre Pauline, depuis quelque temps, a des migraines terribles, pendant la durée desquelles elle est incapable de tout travail. Au lieu de dire comme il y a un an : « Nous sommes heureux, je me trouve heureux ; » Philippe gémit en silence et se donne parfois de grands coups de poing sur la tête : « Malheureux aveugle que j'ai été ! dit-il : fou et orgueilleux ! bête brute ! S'il n'y avait au moins que moi de puni ! mais ces deux pauvres femmes ! Comment faire, comment se tirer de là et

comment finir nos jours en paix ? Pauvre enfant ! s'il avait plu à Dieu de nous le laisser ! mais nous sommes nés pour le malheur ! »

C'est ainsi que, dans son désespoir, Philippe se désolait. Il aurait pu prendre conseil de ses beaux-frères : il n'en fit rien, soit dans la pensée qu'ils ne lui seraient d'aucun secours, soit que son orgueil encore trop vivace ne lui permît pas une démarche humiliante à ses yeux. — Quelques semaines après la mort de Félix, il dit à sa femme et à sa fille qu'il était décidé à vendre ses bœufs et à n'en plus tenir : il garderait seulement une vache pour avoir du lait, et vendrait les récoltes de foin dont il pourrait se passer, afin de se procurer un peu d'argent de cette manière. Pour labourer les champs, il louerait un attelage de charrue. — Le plan paraissait judicieux ; les deux femmes l'approuvèrent.

Au commencement de mars, Philippe se leva donc un jour de grand matin ; il donna bien à manger à ses bœufs, les étrilla, les brossa, leur lava proprement la queue, leur mit le joug sur la tête, et partit pour la foire de ***. Sa fille l'accompagnait, portant un petit panier, et se proposant de faire quelques emplettes absolument nécessaires : une paire de souliers en veau rayé pour elle, des *babouches* claquées pour sa mère, etc., objets dont les paysans de cette époque ne se pourvoyaient qu'aux *bancs* des foires. — Lui, Philippe, il endossa sa grande *roupe* brune. C'était une sorte de par-dessus en drap de Berne, à longue taille et à jupe traînant jusque sur les talons. Un petit col flottant recouvrait les épaules et revenait carrément sur la poitrine à la même hauteur. Cela donnait un caractère très particulier à cet antique vêtement, dont la forme a dès longtemps disparu. Les manches étaient fort étroites pour l'usage auquel elles étaient destinées, et se terminaient presque en pointe, serrées au poignet par un seul bouton de métal. Pour enfiler ce par-dessus, il fallait un aide absolument. On prenait une ficelle qu'on entortillait en spirale autour du bras, jusqu'au coude ; on redescendait de la même manière ; puis, gardant les deux bouts dans la main, on essayait de passer le bras dans l'emmanchure du lourd vêtement. Un bras étant sorti, on forçait le second à passer, après quoi un violent effort du patient et de son aide faisait arriver peu à peu la *roupe* à sa place naturelle. Pour s'en débarrasser, c'était encore plus difficile, aussi ne la mettait-on que rarement.

Il y avait plusieurs années que Philippe n'avait paru sur cette place de marché au bétail. Sa présence et son costume antique y firent sensation, d'autant plus que, venant d'assez loin et marchant lentement, il arriva l'un des derniers. Sa haute stature, son grand chapeau noir à fond arrondi, entouré d'un crêpe dont les bouts flottants se mêlaient sur les épaules aux longues mèches de ses cheveux blancs,

ce regard doux et triste à la fois, toute sa personne enfin attira l'attention des curieux, des vendeurs et des acheteurs.

— Dis donc, Goyard, regarde un peu cet Ostrogoth qui passe là avec ces *froments*! le connais-tu?

— Non, ma fistre pas! à moins que ce ne soit le père Méthusalem. D'où sort-il, cet original?

— M. Goyard, reprit un troisième personnage, et vous M. Queuhand, vous feriez mieux de retenir votre langue. Ce vieillard est en grand deuil, ne le voyez-vous pas? Il n'avait qu'un fils, et il l'a perdu dernièrement.

— J'ignorais la chose; vous avez raison, papa Semonceau.

Les nommés Goyard et Queuhand étaient sans doute de ces bavards qui fréquentent toutes les foires; gens oisifs qui se croiraient perdus s'ils ne se moquaient pas un peu de tout, assaisonnant leur langage trivial de quelque sottise et parfois grossière plaisanterie. Quant à M. Semonceau, j'aime à me le représenter comme un boucher de la vieille roche, de Genève ou d'ailleurs; parlant peu, examinant bien la marchandise, sifflotant du coin de la bouche et disant finalement: « J'en peux donner tant, » puis tenant sa parole au jour fixé. — Il s'approcha de Philippe, quand ce dernier eut attaché ses boeufs:

— Bonjour, M. Berthod, lui dit-il. Comment allez-vous? pas trop bien, à ce que je vois: donnez-moi la main. J'ai beaucoup pensé à vous en apprenant votre malheur.

— Merci, merci, mon pauvre M. Semonceau: hélas non! pas trop bien.

Philippe ne s'était point attendu à cette cordiale salutation; et il se sentait dépaysé à fond dans ce grand brouhaha. Son émotion naturelle le gagnant, il se tourna vers la muraille et se mit à sangloter profondément. Mais la crise fut de peu de durée. M. Semonceau ne s'était pas éloigné; quand il vit Philippe un, peu remis, il lui dit de nouveau avec bonté:

— Écoutez, M. Berthod, je n'ai encore rien mangé ce matin; faites-moi l'amitié de venir avec moi: nous irons demander un bouillon à la Croix-bleue; venez, cela vous fera du bien.

Il le prit par le bras et Philippe le suivit. Ce dernier ne tarda pas à revenir auprès de ses boeufs, réconforté par l'excellent bouillon dans lequel il avait versé la moitié d'un verre de vin. Inutile de dire que le bon M. Semonceau avait payé l'écot.

Pauline faisait ses emplettes aux bancs de la foire, et Philippe attendait les acheteurs. Plusieurs de ceux-ci se présentèrent; mais aucun ne voulut arriver au prix demandé, bien que les deux *froments* fussent de bonne qualité et d'un âge raisonnable. Philippe commençait à

craindre qu'il ne dût baisser son chiffre, et il allait probablement s'y résoudre, lorsque M. Semonceau vint à passer près de lui et de son marchandeur :

— Voyez-vous, disait ce dernier à Philippe, je ne vous dis pas que les bœufs ne soient bien tapés et de bon *gru* ; mais, 27 louis et demi, c'est un grand prix, d'autant plus que je prends les bœufs tout de suite. — Qu'en dites-vous, M. Semonceau ? vous qui êtes un ancien et un connaisseur.

— Je dis, Monsieur, qu'à 28 louis, les bœufs sont encore bon marché. Si j'en avais besoin, je ne les laisserais pas à ce prix.

Ici, le marchandeur vit un nouveau personnage s'approcher de Philippe, comme pour lui parler à voix basse.

— Eh bien, reprit-il, je ne veux pas dédire M. Semonceau. Berthod, les bœufs sont vendus. Nous allons boire une bouteille. Venez avec nous, M. Semonceau.

— Merci, répondit l'honnête marchand, j'ai mes affaires, et d'ailleurs j'ai pris quelque chose, il y a une heure à peine.

— Pour moi, dit Philippe, je ne bois plus de vin aujourd'hui : j'en suis déshabitué depuis longtemps.

— Il nous faut pourtant aller faire notre compte quelque part.

— Nous pouvons nous asseoir sur ce banc, sous le platane.

— Eh bien ! voyons.

Les deux hommes s'assirent à l'écart sur le banc de chêne, et l'acheteur sortit d'un bissac de toile une grosse bourse en cuir brun, remplie d'écus de Brabant et d'empire, ayant cours chez nous, il y a une trentaine d'années, pour 39 ½ batz. Le compte des louis se faisait donc en ajoutant deux batz à chaque pile de quatre écus. C'était un calcul encore assez facile. À cette époque, l'or, jouissant d'un agio, ne paraissait point sur les foires, et l'on n'avait pas encore des billets de banque. Les écus de cinq francs étaient déjà considérés comme la monnaie de première classe ; mais on ne craignait point les écus d'empire, les *brabans*, comme on les appelait, bien qu'ils n'eussent ni la belle apparence, ni la régularité parfaite des pièces françaises.

Le compte étant fait et accepté, l'acheteur demanda à Philippe si les bœufs n'avaient point quelque défaut, quelque vice auquel il fallût faire attention.

— Non, répondit l'honnête vieillard ; je vous les vends francs comme l'or.

Là-dessus ils se donnèrent une poignée de main ; on détacha les *froments* auxquels Philippe fit ses adieux. Il leur plia les oreilles avec amitié leur caressa le cou, appuya sa joue amaigrie sur leurs tempes frisée, puis les bœufs ne tardèrent pas à suivre leur nouveau maître

avec cet instinct qui ne les trompe jamais.

Pauline était là depuis un moment, prête à suivre le sort de son père.

— As-tu tout fini, ma fille ? lui dit ce dernier.

— Oui, père.

— Acheté un *biscôme* pour ta mère et les enfants des Mauproz ?

— Non ; vous ne me l'aviez pas dit.

— Va vite en acheter une douzaine, là-bas, vers cette femme : tiens, voilà un brabant qu'elle te changera.

— Pauline étant de retour, Philippe mit les pains d'épices dans une poche de sa roupe, le sac d'argent dans le panier de sa fille et le suspendit à son bâton derrière son dos.

— Donne-moi encore ce paquet ; je peux le tenir sous le bras.

— Non, père ; vous êtes assez chargé : il ne me gêne pas.

— Eh bien ! partons, mon enfant.

— En traversant la foule, ils aperçurent un groupe de trois messieurs aux joues rebondies, ayant l'air de les examiner. Philippe, sans tourner la tête de leur côté, se découvrit en passant près d'eux ; les autres lui rendirent son salut et continuèrent à causer entre eux comme si de rien n'était. C'est à peine s'ils avaient reconnu leur ancien *cher ami*, avec lequel ils avaient fait autrefois tant d'excellents marchés, et vidé tant de bouteilles de La Côte et d'Yvorne.

CHAPITRE XIII

Le sépulcre ne dit jamais : c'est assez.

PROV.



Il est temps de faire part au lecteur de quelques détails intéressants sur Pauline Berthod. Cette excellente fille, qui revient ainsi de la foire avec son père, a eu de bien grands chagrins. Outre la perte de ses deux frères avec lesquels elle était fort liée, elle a souffert plus que personne des infortunes de son père et de sa mauvaise administration. Malgré un teint trop coloré et des formes peu féminines, Pauline Berthod pouvait passer et passait en effet pour une belle fille de paysan. — Elle a aujourd'hui trente ans, et, à moins de très grands changements dans sa position, sa vie est brisée, sa santé détruite. Je vais, en peu de mots, tout expliquer au lecteur.

Pauline fut recherchée, il y a plusieurs années, par un jeune homme, fils de campagnards, mais élevé à la ville dans un magasin d'épicerie. Il lui fit la cour assez longtemps ; Pauline s'attacha vivement à Salomon (c'était le nom du jeune homme), et les parents Berthod consentirent tacitement au projet d'union, en laissant venir souvent chez eux celui qu'ils considéraient comme leur gendre futur. Ce dernier, malheureusement, avait besoin d'une dot de sa femme pour s'établir ; car il ne possédait par lui-même, étant orphelin, qu'une bonne santé et le désir de travailler. Il fit sonder le père Philippe sur ce point délicat ; or ce dernier était alors tout occupé de ses projets de bâtisse pour son fils. Il répondit qu'il consentait bien au mariage, mais que, pour donner en ce moment à sa fille autre chose qu'un trousseau, c'était absolument impossible. Salomon fut profondément attristé de la réponse du père, et ne sachant comment se retourner, il annonça à Pauline sa résolution inébranlable de quitter le pays et de n'y revenir

que lorsqu'il serait en mesure de lui offrir, avec sa foi qu'il lui conserverait toujours, une position honorable. — Les jeunes gens pleurèrent beaucoup, se jurèrent une mutuelle affection, et se séparèrent. Il fut convenu qu'on s'écrirait; mais Salomon expliqua pourtant tout de suite qu'il n'aimait pas à écrire; que lorsqu'il avait copié ou expédié une vingtaine de lettres d'affaires ou de comptes, il éprouvait alors un dégoût invincible pour la plume et le papier. Pauline pouvait compter sur son affection pour la vie, lors même qu'elle ne recevrait aucune lettre de lui. Il ne savait, d'ailleurs, pas encore où il serait conduit: il voulait faire fortune, une honnête petite fortune, et revenir la mettre aux pieds de sa Pauline: c'était à la vie et à la mort.

Parti depuis six ans, Salomon avait écrit une fois de Belgique, une autre fois d'Angleterre, une troisième fois des Grandes Indes pendant les deux premières années. Dès lors, aucune nouvelle n'était venue réjouir le cœur de la pauvre Pauline; et elle avait vu son père s'endetter, puis son frère mourir. Et maintenant elle se sentait malade elle-même; une fièvre lente la minait. Lorsque son père lui demandait de chanter un psaume, le soir eu filant, elle accédait à son désir autant pour se consoler elle-même que pour faire plaisir à la famille.

— Ne t'inquiète pas de Salomon, ma fille, quand même il n'écrit pas; tu verras qu'il reviendra; il l'a promis, et il n'est pas un *barbouillon*.

C'est ainsi que Philippe essayait de lui redonner du courage. Pauline soupirait, mais ne répondait pas.

— Il est mort, pensait-elle, ou ce qui est plus terrible encore, il m'a oubliée. Il est peut-être marié avec une étrangère.

Une nature aussi tendre et aussi impressionnable que celle de Pauline Berthod ne put supporter beaucoup plus longtemps une pensée pareille et tous ses autres chagrins. Avec une imprudence inconcevable, on lui laissa faire de gros ouvrages de campagne pendant l'année qui suivit la mort de Félix. Elle rentrait parfois en transpiration et buvait immédiatement de l'eau glacée; ou bien si la pluie l'avait surprise aux champs, elle n'y faisait point attention. Enfin, quand vint l'automne et son cortège brumeux, la pauvre Pauline prit de l'oppression, perdit l'appétit et les forces, et passa presque tout l'hiver dans sa chambre, à souffrir et à gémir. Dix-huit mois après, calme et résignée, elle attendait avec patience que Dieu la retirât d'un monde où elle n'avait eu en partage que des maux. Les vieux parents se couvrirent encore une fois de crêpes funèbres: avec leur fille chérie, ils avaient perdu le dernier soutien de leur vieillesse.

Quel profond mystère dans les voies de Dieu à leur égard! Les enfants sont la couronne des vieillards, est-il écrit; cette couronne, ils l'avaient eue; ils l'avaient admirée, ils en avaient joui profondément,

et ils l'avaient vue se flétrir, se briser entre leurs mains débiles.

Disons tout de suite que, dans la semaine qui suivit la mort de Pauline, quelqu'un vint heurter un soir assez tard à la maison de Philippe. Les deux pauvres affligés étaient encore debout, car le sommeil fuyait leurs paupières.

— Qui est là ? dit Philippe ; puis il alla ouvrir.

Un étranger en grande barbe noire se précipita dans la cuisine sans dire un mot.

— Qui êtes-vous, monsieur ? je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Comment ! dit l'étranger, vous ne reconnaissez pas Salornon ? Je serai votre fils, cette fois, chers beau-père et belle-mère. Où est Pauline, ma chère Pauline ?

On ne lui répondit que par des sanglots. Le lendemain, plus malheureux qu'eux tous, Salomon passa une grande heure sur la tombe de sa fiancée. Il repartit et n'est plus revenu.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XIV

Un homme, à travers champs, se rend dans les villages.

JUSTE OLIVIER.



tu leur feras donc beaucoup d'amitiés, et tu remettras cette tasse de gelée de coings à notre tante, de ma part : voyons s'il est possible de la faire entrer dans la poche de ton habit. La voilà ; elle ne risque rien. Adieu. Tâche que ces pauvres parents ne se tourmentent pas trop. Adieu encore, Louis.

C'était une jeune fille qui parlait ainsi à un beau garçon d'environ vingt-quatre ans. Elle en avait dix-sept, et si le lecteur trouvait un tel langage trop libre, je le rassurerais tout de suite en lui expliquant que les deux personnages ci-dessus sont frère et sœur, qu'ils s'aiment tendrement et sont les seuls enfants de Daniel Coste, beau-frère de nos amis les Philippe Berthod. La mère de ces jeunes gens est morte il y a deux ans. C'est Marie Coste qui la remplace dans le ménage. Le jeune homme est ce même Louis que nous avons vu à l'ensevelissement de Félix. Chargé par les familles Ducreux et Coste d'un message particulier pour oncle et tante Berthod, il se rend chez eux, à pied, dans la nouvelle habitation qu'ils occupent, à deux bonnes heures de marche de son village. Louis ne connaît pas encore cette demeure des vieillards, lesquels y sont établis cependant depuis plusieurs années.

Dans les villages, on ne se visite guère entre parents, dès que la distance est un peu considérable. Les enterrements et les grandes affaires de la famille sont des raisons assez puissantes pour engager les personnes d'âge mûr à se visiter ; mais les jeunes gens ont souvent besoin d'un mobile plus actif, plus déterminant qu'un simple lien de parenté. On me comprendra sans qu'il soit besoin de m'étendre plus au long sur ce sujet. Il est de fait que tel homme de trente ou quarante ans n'a jamais mis le pied dans un village situé à deux lieues du sien,

et dans lequel il a pourtant des cousins issus de germains.

Louis Coste n'est pas un garçon bizarre ou peu amical : loin de là ! il aime beaucoup ses vieux oncle et tante, quoique plusieurs années se soient écoulées sans qu'il ait été les visiter. Oncle Philippe et tante Isabelle ne sont pas sur son chemin ordinaire ; puis (hélas ! cela se comprend bien), Philippe a refusé d'assister au convoi funèbre de la mère de Louis. Il n'a vu que trop de semblables cérémonies sous son propre toit.

Louis embrasse sa sœur et se met en route. Il est de taille moyenne ; les épaules larges, bien droit sur jambes, la tête élevée et couverte de cheveux noirs portés très courts. On se souvient peut-être que j'ai déjà parlé de sa physionomie intelligente. Cet air agréable et doux s'est fortifié dès lors ; il a la voix nette et prononce bien les lettres difficiles : les *r*, les *g*, les *s*, consonnes qui, soit dit en passant, sonnent fort mal dans la bouche des neuf dixièmes de nos jeunes gens d'aujourd'hui. — Les traits du visage de Louis Coste n'ont rien de bien remarquable, excepté les yeux qui sont de toute beauté. — Si l'on tient à la description de sa toilette, je dirai qu'il porte un chapeau de paille d'Italie avec un ruban noir flottant un peu en arrière ; un habit-veste, soit frac court, en drap d'un vert presque noir ; un gilet gris clair en étoffe légère, et le pantalon idem.

Peut-être, cher lecteur, avez-vous eu un jour vingt-quatre ans, comme Louis Coste, comme moi et tant d'autres. Vous souvient-il de cet entrain que donne la vigueur de la jeunesse et d'une saine constitution ? On ne marche pas, alors, on rase la terre : ou, si le talon d'une botte la frappe avec plaisir, le corps tout entier est capable de faire un bond de deux mètres, tant il est souple, élastique, prêt à répondre au moindre appel de la volonté. C'est alors que le jeune lion est fort et qu'il faut se garder de le courroucer : c'est alors aussi qu'il doit se rappeler les paroles du sage... Mais je m'écarte de mon sujet : reprenons.

Nous sommes encore en plein été, vers la fin d'août. La moisson est finie ; on fauche les regains. On ne songe point encore à faire la récolte des pommes de terre ; car, il y a trente ans, l'oïdium n'avait point encore paru. On laisse mûrir bien à fond les précieux tubercules ; l'espèce préférée est la jaune tardive, connue généralement sous le nom peu gracieux de *crapaude*.

Les regains d'esparcette, mis en meulons dès la veille, embaument l'air tout à l'entour ; les poires à *deux yeux*, les *sucrés verts*, celles de la *Madeleine*, si musquées, peuvent être cueillies même en pleins champs où l'on cultivait autrefois ces charmantes espèces. Le temps est au beau fixe : pas un nuage à l'horizon, ni sur les hautes cimes des

Alpes, ni sur le Jura fuyant à l'ouest. Louis Coste goûte et comprend la nature, qualité bien rare chez un paysan ; il en aime les voix diverses. Le bruit du vent dans les hautes futaies, la solitude profonde des forêts, le chant des oiseaux dans les prairies, la voix du laboureur à son travail, la limpidité du ciel et des eaux bleues, le murmure du ruisseau, tout lui parle — de quoi ? cher lecteur. Est-ce bien difficile à dire ? Oh non ! — tout lui parle de l'âme et de Dieu. Louis Coste ne se borne pas à cette contemplation de la nature extérieure ; il sait qu'il faut aller plus profond et plus haut ; il en éprouve le besoin, et s'il s'arrête un moment à l'ombre de quelque arbre planté au bord de la route, vous ne serez point étonné qu'il sorte un volume de sa poche, pour en lire une page avec recueillement, avec bonheur. Ce livre est imprimé à deux colonnes, en caractères très fins. L'un de ses chapitres commence ainsi : « Que votre cœur ne se trouble point, et ne craignez point : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. »

En traversant un village, remarquable entre tous par sa belle position, Louis s'est tout à coup arrêté. Il examine avec un intérêt visible un bosquet composé de sapins et de tilleuls dans toute la vigueur de la jeunesse. « C'est donc là, se dit-il, que s'élevait autrefois la maison de mon oncle Philippe. Ici était le jardin ; ici la petite avenue ; Et maintenant, les branches basses des sapins traînent sur le sol ; elles abritent les merles et les rouges-gorges quand rôde la fouine silencieuse pendant la nuit, et le jour, quand l'épervier fait siffler son aile rapide. Pauvre oncle ! qui peut dire ce que serait devenue votre famille, si vous étiez resté ici, loin de l'influence fatale qui commença par vous transplanter ailleurs ! »

Ah oui ! la maison de son père, le foyer de ses aïeux, c'est la première des patries. Malheur à qui s'en défait légèrement ! Malheur à celui qui, par sa conduite, prépare à la longue une catastrophe qui l'en fera sortir !

Louis reprend bientôt son chemin et ne tardera pas à arriver chez ses vieux parents. Mais il est nécessaire, maintenant, de décrire au lecteur la nouvelle et dernière habitation de Philippe.

Resté seul avec sa femme, le vieillard était incapable de continuer à cultiver son terrain. D'ailleurs, cette grande maison lui devenait trop onéreuse, ne rapportant rien et lui coûtant chaque année un intérêt considérable. Les Mauproz, qui savaient cela comme voisins et vieilles connaissances, songeaient un peu à acheter la possession de Philippe, lorsqu'un parent éloigné des dits Mauproz vint à décéder dans un autre hameau et les fit ses héritiers. Il leur laissait en toute propriété une maisonnette en passable état, un petit verger touchant aux murs de l'habitation, lequel pouvait produire du foin pour nourrir une

vache ; enfin, un champ et un bois de pins rustiques, de la contenance entre les deux d'un arpent et demi. L'endroit était aussi élevé et aussi en vue que le hameau des Mauproz était plat de sa nature et couvert par les bois voisins. Les Mauproz donc, proposèrent à Philippe d'échanger leur nouvelle possession contre la sienne à la charge, par eux, de payer l'hypothèque grevant sa maison et son terrain. Le marché était honnête ; la proposition basée sur une incontestable équité. L'un convenait aux Mauproz sans doute, tout aussi bien que l'autre aux Berthod. Ceux-ci acceptèrent ; et l'on vit une troisième fois les deux vieillards déménager et se mettre en route pour leur nouvelle résidence. Les habitants du hameau s'empressèrent de leur porter aide et secours, partout où ils purent leur être utiles. C'étaient vraiment de très bonnes gens. Ainsi s'opéra la migration des Berthod. Philippe avait à peu près payé ses petites dettes avec l'argent de ses bœufs : il lui restait une vache ; c'était suffisant pour le ménage. Ils vivaient de peu ; puis, ils le pensaient bien l'un et l'autre, — ils ne vivaient pas longtemps.

En approchant de ce nouvel endroit qu'il ne connaissait point, Louis Coste fut frappé de la beauté des récoltes et de la riche végétation de la contrée. Des chênes superbes le long des haies, ou plantés au beau milieu d'un pré ; des châtaigniers énormes, soit isolés soit par groupes, projetant en tous sens leurs grandes branches capricieuses, chargées de chatons en plein développement ; des poiriers et des pommiers vigoureux ; des vignes, d'un vert brillant montrant déjà sur les coteaux rapides leurs raisins tiquetés de rouge et de brun. Ah ! le beau pays ! se dit notre jeune homme. Je voudrais y vivre, si je ne me trouvais pas si bien chez nous.

Avant d'entrer chez son oncle, il dut passer devant une belle maison de paysan, propre et soignée à l'extérieur. Elle touchait à celle de Philippe, laquelle avait l'air bien chétif à côté d'un pareil colosse. On pouvait la comparer à une légère goélette, voguant de conserve avec un vaisseau de haut bord.

Arrêtons-nous un instant, cher lecteur, avant de pénétrer dans cet asile.

CHAPITRE XV

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable ; car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles qui nous menacent.

PASCAL.



ourquoi la vie est-elle si pénible, si difficile pour quelques-uns — que dis-je ? pour beaucoup, — tandis qu'elle paraît aller toute seule pour d'autres ? Pourquoi ? Je l'ignore. Je sais seulement qu'il ne faut juger de rien avant le temps, et que tel qui nous semble n'avoir qu'à former des désirs pour les voir se réaliser aussitôt, est souvent plus à plaindre que tel autre que nous voyons en proie aux plus grandes nécessités de la vie. En affirmant cela, je ne veux pas dire qu'il n'y ait, au sens relatif, ni heureux ni malheureux ici-bas : ouvrir les yeux et le voir n'est qu'une même chose. Le vieux Philippe et sa femme en sont un exemple frappant. Aujourd'hui Louis Coste leur apporte une nouvelle des plus fâcheuses...

— C'est par trop fort, va dire plus d'un lecteur : voilà des gens qui perdent leur fortune, qui voient mourir leurs enfants, qui sont vieux comme les rues, et l'on vient nous dire encore...

— Permettez, je vous prie : je voudrais bien, tout le premier, n'avoir pas à vous raconter de pénibles histoires. Est-ce donc ma faute si, dans ce que va nous dire Louis Coste, je ne fais que vous narrer un fait véritable, qui s'est reproduit mainte et mainte fois sous une autre forme, dans les familles de paysans ? Non ; ce n'est point ma faute. Laissez donc porter la nouvelle : ou plutôt, dix lignes suffiront pour vous tout expliquer.

Les père et mère Ducreux avaient fait un cautionnement avec

d'autres parents, pour tirer d'embarras assez graves un membre de leur famille. Ce parent venait de mourir. Un procès s'ouvrit entre les cautions et d'autres prétendants à la masse du défunt. Ceux-ci le gagnèrent, et la famille Ducreux et consorts fut mise en demeure de payer le cautionnement. La part d'Isabelle était du sixième de la somme entière, comme celle de la mère de Louis Coste.

Ce dernier avait été chargé par la famille de venir annoncer le fatal dénouement à l'oncle Berthod. On l'avait choisi pour cette mission difficile, parce qu'on savait bien qu'il y mettrait du tact, beaucoup d'affection et de ménagement.

Il entra donc. C'était vers les dix heures du matin. Son oncle était seul, près du foyer. À peine Louis le reconnut-il. Coiffé d'un gros bonnet brun d'où s'échappaient des cheveux aussi blancs que la neige ; un vieil habit tout usé et garni de pièces diverses ; une culotte de toile de ménage et des gamaches de même étoffe ; des sabots dans lesquels il mettait de la paille pour réchauffer ses pieds nus : tel était aujourd'hui le beau Philippe de la fin du siècle dernier. Sa figure, toujours sereine et joviale, s'était amaigrie presque sans se rider.

— Adieu ! mon cher neveu, dit-il à Louis : te voilà, par ma foi ! un beau garçon ; quel bon *nouveau* nous apportes-tu ? Allons ! une bonne claquée de main, neveu.

La large main de l'oncle étreignit vigoureusement celle du jeune homme, qui lui rendit bien cordialement une telle salutation.

— *Asseye-toi là*, neveu : ta tante va venir dans un petit moment.

Il se pencha à l'oreille de Louis et lui dit tout bas :

— Elle est là, dans la chambre, avec la fille de notre voisine, qui vient tous les dimanches matin lui lire un sermon : une brave, brave fille, neveu ! et riche ! une demoiselle ! — Conte-moi un peu ce que fait ton père, le beau-frère Coste, et ta sœur.

— Ils se portent bien et vous font beaucoup d'amitiés.

— Le beau-frère *Tienne* ?

— Il vous salue aussi ; il a eu des chagrins dernièrement.

— Tant pis ! tant pis ! J'en suis bien fâché. Ah ! des chagrins, pauvre neveu, c'est moi qui en ai eu ma part ! Quand on est venu au monde sous une mauvaise planète, on a beau se démener, se tourmenter, rien n'y fait : il faut, bon gré mal gré, subir sa destinée jusqu'au bout. Grâce à Dieu, je me porte bien ; je travaille, neveu ; je pioche mon champ, je fends mon bois, et tu sais que le bois de pin est plus tordu que le... ; je traie ma vache ; je n'ai jamais le moindre mal ; seulement, je ne bois pas de vin : point, point, pas une goutte ! Je prends mon café deux fois par jour avec assez de lait, et je n'ai jamais soif. À midi, je mange ce qui se présente : tu ne croirais pas que, malgré mes 70 qui vont

sonner le mois prochain, je peux *me* dîner parfaitement de choucroute avec du petit lard : c'est mon régal. Pour ta pauvre tante, c'est différent ; une seule bouchée lui fait mal à l'estomac... Il me semble qu'elles lisent bien longtemps, ce matin : ah ! les voici.

La porte de la chambre s'ouvrit en effet, et Louis s'empressa d'embrasser sa tante, après quoi il salua respectueusement la jeune personne qui tenait encore à la main le livre d'édification.

— Asseyez-vous un petit moment, ma chère demoiselle Élise, dit la tante. C'est mon neveu Louis Coste. — Neveu, cette demoiselle est la fille de notre bonne voisine M^{me} Mance : elle est bien aimable pour moi, car, chaque dimanche, elle vient me lire ou un sermon, ou un chapitre de la Bible. Je ne peux presque plus lire.

— Ni moi non plus, dit Philippe, ni moi non plus. Mais je n'ai jamais été un grand *liseur*.

— Je puis vous assurer, dit M^{lle} Mance, que j'ai beaucoup de plaisir à faire une *lecture* avec vous. Je regrette seulement que vous n'ayez pas profité aujourd'hui, *oncle* Berthod : c'était très bon et très simple : un sermon de M. Cellérier sur les afflictions.

— Ah ! ma chère demoiselle, des afflictions ! Qui, dans ce monde, en a eu plus que moi et ma pauvre femme ?

— C'est précisément pour cela, mon oncle, dit Louis, qu'une lecture pareille vous aurait fait du bien. Tant que nous sommes ici-bas, nous pouvons être affligés de Dieu : mais, ainsi qu'il le dit lui-même, ce n'est pas volontiers qu'il afflige les enfants des hommes. Il a un but en cela : il veut, par le moyen des afflictions, nous rapprocher de lui, nous forcer en quelque sorte à lui donner notre cœur afin que nous soyons heureux.

M^{lle} Élise se leva :

— Eh bien donc, à dimanche, *oncle* Berthod, dit-elle, si vous ne venez pas à notre lecture, vous aurez à faire à moi. — Elle le menaça de son petit poing que Philippe cacha tout entier dans sa grosse main ; puis elle se sauva encourageant chez sa mère, tout étonnée d'avoir entendu un jeune campagnard s'exprimer comme Louis l'avait fait.

— Elle est bien aimable, cette demoiselle, dit ce dernier ; et elle a l'air si bonne.

— Tant ! si tu savais, neveu : elle va chez les pauvres, chez les malades : oh oui ! c'est une excellente personne : celui qu'elle épousera sera bien heureux. Mais je suis sûr que ton oncle ne t'a rien offert ; — va donc, Philippe, voir s'il y a des œufs frais au poulailler. J'ai encore là une bouteille de vin vieux que la voisine m'a donnée il y a un mois ; tu en prendras un verre.

— Non, s'il vous plaît, ma tante : rien pour le moment. Je dînerai

avec vous.

— Pauvre enfant ! notre dîner ! tu seras bien refait ! des poires et des pommes de terre bouillies !

— Je les aime beaucoup ; je vous promets de m'en régaler.

— Des poires *carmoisins* : vois-tu, en voilà des crues.

Louis en prit deux et les croqua exactement comme je le faisais à son âge, lorsque j'étais venu à bout d'en faire tomber quelques-unes de notre grand poirier. Oh ! souvenirs de jeunesse ! parfums de la vie des champs !

Élise Mance, avec toute la grâce et la gaieté de ses vingt ans, possédait une de ces figures qu'on ne peut s'empêcher de regarder et dont l'ensemble reste gravé dans le souvenir. Finesse et régularité de chaque trait ; fraîcheur de rose et des cheveux blonds magnifiques. Jamais Louis n'avait vu quelque chose de pareil. Il y avait de quoi en tourner la tête au pauvre garçon, et l'on aurait pu avoir des craintes sérieuses à ce sujet, si Louis eût été présomptueux, disposé à la vanité, ou d'un caractère léger. Or, il était autrement doué ; et lorsque la brillante apparition se fut évanouie, il ne tarda pas à se retrouver à sa place, Louis Coste, fils de Daniel, neveu de Berthod et porteur de mauvaises nouvelles.

L'oncle Philippe ramena lui-même la conversation sur le sujet positif d'une manière très naturelle.

— Tu m'as dit, neveu, que le beau-frère Étienne a eu dernièrement des chagrins : que lui est-il arrivé ?

— Hélas ! chers parents, il lui est arrivé la même chose qu'à nous tous. Le procès est perdu. Nous devons payer à la place du défunt ; il faut nous soumettre. Mon père et les oncles m'ont chargé de vous expliquer tout cela.

— Hélas ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir, dit la pauvre Isabelle.

— Femme, femme, ne te désole pas d'avance : nous aurons toujours assez pour aller jusqu'au bout.

— À notre âge, perdre le peu qui nous restait : nous voilà réduits à la mendicité.

— Non, chère tante, non ; comme dit mon oncle, vous ne manquerez de rien, s'il plaît à Dieu.

— Et tu dis, neveu, reprit Philippe, que ce malheureux procès est perdu ! Voilà donc la justice humaine ! les uns disent oui, les autres non, et puis, dépêchez-vous de payer. — La portion de chacun, neveu, se monte à ?

— Cent louis. La somme doit être réunie dans huit jours.

— Dans huit jours !

— Tranquillise-toi, pauvre femme ; on la trouvera, la somme ; on la

trouvera (mais non dans un pas de bœuf). Dans huit jours ! Eh bien, il faut vendre mon champ et le bois. Ils valent bien cent louis entre les deux. Il n'y a pas d'autre moyen, car je ne veux hypothéquer ni la maison ni le verger ; je veux les garder francs de dettes pour les donner à qui me fera plaisir après la mort de ma femme. Écoute, neveu. Va-t'en un peu jusque chez la voisine M^{me} Mance ; tu lui diras (conte-lui nos affaires) que mon champ et le bois lui conviennent, puisqu'ils la touchent de deux côtés, et que je lui cède le tout pour la somme dont nous avons besoin. J'irais moi-même si j'étais rechangé et rasé. Quand mon champ sera vendu, je travaillerai à la *ournée* en été chez les voisins ; je prendrai des *tâches*, et ainsi je pourrai bien gagner notre pain : nous n'en mangeons pas tant : deux miches nous font toute la semaine. Je suis encore robuste ; je ferai des fascines en hiver ; on m'en donnera bien deux cents en paiement, et un moule de bois : c'est tout ce qu'il nous faut. On vendra la vache et le foin pour avoir quelque argent, et nous nous ne garderons qu'une chèvre. Voilà, pauvre femme, comme nous nous arrangerons. Ne te tourmente pas de cette affaire ; puisque nous avons reçu le bien du beau-père, il est juste que nous fassions honneur à ses dettes. Va, neveu, va, s'il te plaît, chez la voisine.

En entrant chez M^{me} Mance, Louis sentit son cœur battre vivement ; mais cela ne dura pas ; la pensée du devoir sérieux qu'il allait remplir, donna bien vite à son esprit une autre direction et même d'autres images que celle dont nous pouvons le supposer occupé. Il fut tout de suite frappé de l'ordre parfait, de la propreté réjouissante qui régnaient dans l'appartement. Dans la cuisine, des chaises de bois foncé, chacune à sa place ; une batterie brillante comme de l'or. Dans une chambre voisine ou une espèce de salon, se trouvaient quelques fauteuils recouverts, ainsi que les autres meubles, d'une ancienne tapisserie aux couleurs encore très vives ; les dossiers des chaises, inclinés et fort allongés, accusaient leur antiquité vénérable. Un grand bahut moyen âge, fort bien sculpté, brillait aux rayons du soleil donnant en plein, dans ce moment, sur les panneaux inférieurs.

M^{me} Mance était là, seule avec sa fille. C'était une grande femme, dont le beau visage, calme et serein malgré les années, annonçait une âme forte, droite, un esprit judicieux et sain. Elle avait connu la souffrance et les vicissitudes de la vie. Son mari, négociant dans un autre pays, était mort après avoir perdu presque toute sa fortune. Originaire de la Suisse romande, M^{me} Mance était revenue s'y fixer avec sa fille unique, et les débris de son ancienne richesse, lesquels consistaient en cette habitation et quelques morceaux de terrain. Un seul domestique homme et sa femme comme servante lui suffisaient pour la

culture de son petit avoir et pour les soins de sa maison. Les gens des environs la supposaient riche ; ils se trompaient.

Elle reçut le jeune homme avec bonté, et prêta une attention soutenue à tout ce qu'il lui expliqua. Louis fit la chose avec le tact nécessaire ; il s'exprimait en français, avec aisance et clarté, quoique fort simplement. Après l'avoir entendu, M^{me} Mance lui dit qu'elle plaignait beaucoup les bons voisins, qu'elle achèterait volontiers le terrain si elle possédait le capital nécessaire, mais qu'elle était sans argent disponible en ce moment, et qu'elle ne voudrait pas hypothéquer ses propres fonds de terre pour en acquérir de nouveaux.

— Est-ce que les parents de votre oncle ne peuvent absolument lui prêter cette somme ? lui demandat-elle.

— Non, Madame, à moins d'emprunter. Mon père, grâce à quelques économies, tient sa portion toute prête ; mais il n'a pas d'autre argent placé. Cependant il faudra bien que, les uns ou les autres, nous venions en aide à mon oncle : c'est un devoir positif pour la famille.

Louis se leva et prit congé.

Quand il fut parti, Élise demanda à sa mère si elle consentirait à prêter au vieux Philippe la petite somme qui lui venait de son père.

— Ma chère enfant, j'y pensais bien en écoutant ce jeune homme ; mais tu n'as que ces cent louis, et le moment peut venir où tu pourrais en avoir le plus grand besoin.

— Il me les rendrait alors.

— Ah ! ma chère, il est facile d'emprunter ; mais quand il s'agit de rendre, c'est toujours une grande affaire. Il vaut mieux laisser agir la famille. D'ailleurs nous réfléchirons à cela. Si j'essayais peut-être une dernière démarche auprès de quelque ancien débiteur ?

— Oh oui ! maman, faites-le.

Louis quitte le hameau solitaire. Son oncle l'a chargé d'emprunter pour lui, au mieux possible, les cent louis en question.

CHAPITRE XVI

Celui qui est maître de son cœur est plus fort que celui qui prend des villes.



Le lendemain, après avoir pris l'avis de son père, Louis se rendit chez une vieille dame veuve, riche, qui demeurait non loin de leur maison.

— Pouvez-vous me recevoir un moment en particulier, M^{me} Dupotras ?

(Le lecteur doit savoir que nous sommes chez M^{me} veuve Alexandrine Dupotras. Adieu jeunesse !)

— Je suis chargé, Madame, de vous demander s'il vous conviendrait de prêter une somme de cent louis, soit par billet, soit sur hypothèque en premier rang ?

— Mais oui, mon cher ami ; et pourquoi pas ? À votre père, sous cautionnement ou par hypothèque, comme il voudra. Mon conseiller approuvera, j'en suis sûre. Défunt Dupotras (qu'en paix soit son âme !) me dit un jour qu'on pouvait tout confier au père Coste. Nous avons fait un testament par lequel nous nous faisons héritiers réciproquement. Il est parti le premier, le pauvre Marc-Antoine, et c'est moi qui suis chargée d'administrer ce qu'il a laissé. Vous prendrez bien un verre de vin, Louis, n'est-ce pas ?

— Non, Madame ; je vous remercie. La somme dont je vous parle n'est pas pour mon père ; c'est mon oncle Philippe Berthod qui en a besoin, et...

— Ah ! c'est différent, mon bijou. Dans ce cas-là, je n'ai pas d'argent disponible ; et quand j'en aurais, mon conseiller n'autoriserait pas. C'est trop éloigné d'ici ; on ne peut savoir ce qui se passe chez le débiteur, et puis, votre oncle ne conduit pas ses affaires aussi bien que d'autres. Étant tout jeune, à trente ans, il montrait déjà un caractère

changeant et trop léger (ceci tout à fait entre nous). Mais je vous prêterai, à vous les Coste, et vous lui passerez la somme, dont il vous reconnaîtra.

— Merci, je dirai cela à mon père.

— Vous ne voulez donc pas un doigt ? rien qu'un ? voyez, c'est du vieux, vieux !

— Je vous remercie, — et ici le jeune homme fit de nouveau un signe négatif, puis il se leva et se dirigea du côté de la porte.

M^{me} Alexandrine le rappela :

— M. Louis !

— Plait-il ?

— Au cinq ; vous comprenez ?

Les Coste réfléchirent pendant quelques jours à la proposition de la veuve Dupotras, et ils allaient selon toute probabilité se décider à l'accepter sous réserve d'une garantie foncière demandée à Philippe, lorsque Louis reçut une lettre apportée par le domestique de M^{me} Mance.

« Monsieur, disait cette lettre, si vous n'avez pas encore la somme dont M. Berthod a besoin, je me déciderais à acheter les fonds en question. Une rentrée inattendue m'en facilite le moyen, et je suis d'accord avec votre oncle. »

— Que faut-il répondre, père ?

— Que nous sommes d'accord aussi et que nous considérons le marché comme conclu.

— Tu penses qu'il vaut mieux ne pas emprunter ; et que mon oncle vende son champ ?

— Oui. Tu comprends qu'il ne pourrait le cultiver longtemps encore. Il le vendrait également plus tard.

Louis répondit dans ce sens.

Au jour fixé, il assista à la vente, dont il reçut le prix pour l'ajouter aux autres portions de la famille. Il dîna chez M^{me} Mance, avec le notaire et les Berthod. Placé à table en face de M^{lle} Élise, il put ainsi parler longuement avec elle et apprit avec grand intérêt que le même pasteur avait fait leur instruction religieuse. Il revint enchanté de sa journée et, sans aucun doute, atteint dans le cœur beaucoup plus vivement que la première fois.

Un mois après, tout étant réglé et la dette payée, Louis reprit encore une fois le chemin du hameau. Il portait la quittance à son oncle. C'était un samedi matin, au commencement d'octobre. Le temps était calme, le sol humide de l'abondante rosée tombée pendant la nuit ; mais le soleil viendrait l'enlever dans le milieu du jour et pénétrer de ses doux rayons les grappes vermeilles. Le grain nouvellement jeté en

terre ne tarderait pas à se gonfler ; dans peu de jours on verrait sortir des milliers de petites pointes vertes dans les champs où la herse passe et repasse aujourd'hui. L'homme est aussi un champ que Dieu laboure et dans lequel un germe immortel est semé. Heureux celui qui sent croître et se développer en lui la foi, sous l'influence de la rosée divine.

Nature positive autant que rêveuse, Louis Coste cherchait à se mettre en garde contre les impressions résultant d'une nouvelle entrevue avec M^{lle} Mance. Il ne se faisait aucune illusion sur ce point : non ; la différence de position était telle, qu'il ne pouvait conserver aucun espoir secret, aucune aspiration vague d'un tel côté : « Non, se dit-il, je ne chercherai point à la voir, et dans ce but, je ne resterai que peu d'instantes chez mon oncle. »

Comme il venait de prendre cette résolution héroïque, il salua un ouvrier qui nettoyait le fossé du chemin. Cet homme en enlevait les herbes et la terre limoneuse qu'il déposait en tas au bord de la route.

— Bonjour ! dit-il machinalement, sans regarder le travailleur, qui était baissé.

Celui-ci releva la tête au son de voix du jeune homme, et s'écria :

— Hé ! neveu, tu ne me reconnais pas ?

C'était bien, en effet, le vieux Philippe, avec un grand chapeau noir dégancé, qui lui couvrait les épaules ; sans veste et sans gilet, la poitrine toute débraillée. Il sourit en voyant l'étonnement de Louis.

— Oui, c'est bien moi, neveu : Que veux-tu, pauvre enfant ! Il faut se faire à sa position. J'ai pris les fossés des chemins à nettoyer ; on me paie un sou par toise, et je m'amuse là tout seul, comme tu vois. Est-ce que ce n'est pas fait proprement ? Ta tante m'a apporté tout à l'heure un morceau de pain ; je l'ai mangé de bon appétit et me voilà jusqu'à midi. Que dis-tu de bon ?

— Je vous apporte les quittances ; tout est maintenant réglé.

— Allons, tant mieux ; merci. Écoute, va toujours manger quelque chose à la maison. J'irai te rejoindre plus tard. Je me suis donné pour tâche d'aller jusqu'à cette pierre que tu vois là-bas.

Quel corps de fer ! quelle simplicité d'esprit ! et, au fond, quelle touchante humilité de cœur ! se dit le jeune homme, en voyant le vieillard lancer avec aisance le gros outil tranchant comme il aurait pu le faire lui-même.

— À propos, neveu, lui cria Philippe, quand Louis se trouva à quelque distance, notre jeune voisine se marie. On publie demain ses annonces. Elle épouse un monsieur qui veut *tenir* une pension de jeunes gens ; un professeur qui a l'air bon enfant et simple, quoiqu'on dise que c'est un grand savant. N'est-ce pas qu'il aura

une gentille femme ?

— Oui, répondit Louis.

La voix faillit lui manquer ; ses jambes faiblirent un instant. Il s'arrêta et fut sur le point de remettre les papiers à son oncle, puis de repartir immédiatement, sans aller plus loin. — Mais la force lui revint bientôt, et, se redressant sur lui-même, il entra au village d'un pas ferme et décidé, avec le sentiment d'une victoire gagnée.

M^{me} Mance et sa fille étaient absentes ; il ne les vit point.

On se représente aisément ce que furent les dernières années de Philippe et de sa femme. Louis fut leur héritier ; mais la succession se bornait à fort peu de chose, car il avait fallu avancer plusieurs sommes aux vieux parents, dès que Philippe ne fut plus en état de travailler.

Quant à Louis Coste, le lecteur peut être assuré que sa vie n'a pas été *une vie manquée*.

HALTE À L'OMBRE



Le neuf août 185., vers le milieu du jour, je reprenais à pied le chemin du village. Déjà fatigué par une marche de plusieurs heures sur les bords du Léman, j'avais encore deux lieues à faire, avec un ardent soleil sur la tête, et les pieds dans une fine poussière, soulevée de temps à autre par une bouffée d'air étouffant, semblable au vent du désert. Les haies brûlées par la sécheresse, les jeunes arbres dans les prés et dans les champs, les grands végétaux même et jusqu'aux peupliers; tout ce qui tire sa vie de la terre et de l'atmosphère était dans un état d'accablement qui faisait peine à voir. Les courges qui, d'ordinaire en cette saison, trônent avec orgueil sur leurs tas de terreau ou s'étalent avec volupté dans les champs à droite et à gauche de leurs ados, — les pauvres courges baissaient l'aile, comme si elles allaient rendre le dernier soupir. En les voyant dans cet état, nul jeune garçon n'aurait eu l'idée de couper un de leurs tuyaux pour en faire une cornemuse. Les blés noirs d'avant moisson, quelque habitués qu'ils soient à se nourrir de terre sèche, avaient l'air de n'en plus pouvoir « Les trèfles de seconde coupe mûrissent sans graine; les chanvres jaunissent sur plante; les haricots sont stériles; la taupe noire, ne sachant où percer une galerie fraîche, sort de terre et vient se faire tuer à coups de bâton; les regains... invisibles: tout souffre dans la nature matérielle, comme si elle était frappée de malédiction. »

Je me disais cela tout en passant mon habit du bras gauche sur le bras droit, pour tâcher de rafraîchir un peu le premier.

De la sécheresse matérielle, je ne tardai pas à envisager par la pensée la sécheresse des idées, et surtout celle de l'âme qui languit, passe et quitte ce monde sans s'être jamais nourrie de ce qui est immortel, de ce qui peut donner à l'homme le vrai bonheur. Ô homme! si tu voulais recevoir l'Évangile dans ton cœur!...

Que le lecteur se rassure: je ne viens point ici lui prêcher un

sermon ; il peut en entendre chaque dimanche de beaucoup meilleurs que les miens.

Trois choses seulement me paraissaient se trouver à leur aise en ce monde : un train de chemin de fer, courant gaîment du côté de Genève ; — la vigne, fraîche et verte, pour qui la chaleur est presque toujours un bienfait ; — enfin, les hirondelles allant se rafraîchir très haut, loin du rayonnement de la terre.

Décidément il faisait trop chaud : je m'arrêtai pour respirer, et je m'assis à l'ombre d'un noyer au bord du chemin. Depuis un grand moment, je marchais tête baissée, les yeux à demi fermés. En les rouvrant, j'aperçus à quelque distance une petite fumée bleuâtre, dont les émanations parvenant jusqu'à moi me causèrent une agréable sensation. Le parfum d'un vieux trabucos n'est pas plus franchement aspiré par un officier de marine, ou le gros tabac d'un manchon de Payerne par un Fribourgeois, que ne le fut par mes nerfs olfactifs cette fumée d'herbes, de feuilles sèches et de terre noircie. C'est qu'elle m'annonçait le retour prochain de l'automne, comprenez-vous ? Et avec l'automne, plus de sécheresse, plus de brûlant soleil, plus de mouches dans les maisons, plus de taons sur les animaux, plus de sources tarées. Dans mon imagination, je vis déjà les fortes rosées de septembre ruisseler sur mes guêtres de cuir et inonder mon pantalon jusqu'aux genoux ; je vis les prés reverdir, les regains sortir de terre comme par enchantement ; les betteraves devenir jouflues ; les cardons projeter leurs grandes côtes armées de piquants ; les choux étaler leurs larges têtes au soleil ; les pommes rougir dans le feuillage encore vert et les noix tomber au milieu du chemin, fraîches et toutes *pillettes*. Les gens qui (toujours dans mon imagination) conduisaient des chars de fumier sur leurs champs, ou ramenaient des pommes de terre, s'arrêtaient souvent pour ramasser de ces belles noix, dont ils cassaient la coque sans grand effort entre le pouce et l'index : ils pelaient ensuite le *grumeau*, blanc comme neige. Ces heureux paysans portaient leur fouet sous le bras, pour avoir les deux mains libres, et de temps en temps ils criaient à leurs bœufs sans se retourner : « Allins, Rami ! » Autrement dit : Allons, Rami ! — Je voyais leurs dents blanches de noix, et leurs doigts noircis à force d'avoir serré les coquilles encore injectées de l'âcre teinture du brou qu'elles venaient de quitter.

Mais ce qui m'allait le mieux de cette vue anticipée de l'automne, c'était la fumée des champs. On était sans doute en pleine préparation des semailles. Tel propriétaire avait soigneusement tondu la haie et *rivonné* tout le long de sa possession, sur deux pieds de largeur. Cette mise en ordre lui procurait cinq à six monceaux de broussailles et de mauvaises herbes qui, flambant au soleil, craquaient sous

l'étreinte d'une ardente flamme. La fumée légère et grise prenait rapidement le chemin des nuages. — Tel autre paysan, dont le champ s'était à la longue infesté de chiendent, avait sorti de terre toutes ces filandreuses racines et beaucoup d'autres impuretés du sol ; il en faisait des tas réguliers, de distance en distance, et y mettait le feu. Une fumée épaisse et noire, à odeur très forte, s'en échappait : au lieu de s'élever en colonnes verticales comme celle des broussailles, elle flottait lourdement près du sol et remplissait la vallée tout entière de ses pénétrantes émanations. — Ailleurs, c'était un fermier pratiquant l'écobuage d'un pré marécageux : ici, le gazon et la terre calcinés se changeaient en un résidu rougeâtre, qui, répandu à profusion, ferait pousser des récoltes magnifiques. Mais quels nuages de fumée vomissaient ces nombreux fourneaux perforés en tous sens !

Au pied d'un petit vallon dominé par de gracieuses pentes demi boisées, est une habitation rustique. Rien de pittoresque comme la fumée qui s'en échappe ! Elle monte insensiblement du vallon sur les collines, et, de là, disparaît dans les bois encore verts. Un grand poirier et quelques arbres fruitiers serrent de près la maison ; la grange sonore résonne sous l'accord des fléaux ; puis, vers les trois heures du soir, le tictac du moulin à vanner remplacera le bruit des batteurs. Ceux-ci causent gaîment, tout en mesurant leurs sacs de blé, que le plus fort d'entre eux emporte sur ses épaules.

Là-bas, sur le lac, voilà aussi de la fumée. Une grande queue noire a beau s'agiter près du rivage : passez, navires ! votre règne est fini. Le panache blanc des locomotives vous a détrônés.

Là-haut, sur les monts, la grande cheminée du chalet fume encore ; mais bientôt St. Denys à la barbe grise, à la face austère, viendra donner l'ordre du départ. Alors, tout s'ébranlera du côté de la plaine, et le foyer sera désert jusqu'à l'été suivant.

J'aurais volontiers continué mon voyage d'automne à l'ombre : mais un rayon de feu vint me frapper en plein visage et me tirer de mes contemplations. Allons, soleil, et toi, poussière des chemins ! vous êtes des amis. En route ! en route ! Chacun, ici-bas, se doit à son œuvre ; qu'elle se fasse au pôle nord ou sous l'équateur, peu importe : l'homme, où qu'il se trouve, doit travailler, doit marcher, doit avancer, s'il veut arriver un jour chez lui, — c'est-à-dire à sa véritable destination.

FIN

